



**RED
DRESS
I N K.**



LAURA CALDWELL

Méfiez-vous de vos vœux

...ils pourraient se réaliser!

Méfiez-vous de vos vœux...

Ils pourraient se réaliser !

Laura Caldwell

Prologue

La tour Sears est à présent dotée d'un impressionnant système de sécurité. Normal... La dernière fois qu'elle est venue ici, elle était étudiante en première année. Sa copine et elle ne se préoccupaient alors que de leur prochaine sortie en boîte, plus soucieuses de déguster un bon petit vin de Boone's Farm que d'admirer le panorama depuis la terrasse.

Aujourd'hui encore, elle a la tête ailleurs. Elle a un truc très important à faire.

Elle fait la queue devant l'ascenseur, derrière un groupe de mômes hilares mâchouillant leur chewing-gum en faisant des bulles, quelques routards venus d'Australie et deux touristes japonais agrippés à leurs guides touristiques comme à des bouées de sauvetage.

Elle tient l'objet dans la main droite, de peur de le perdre au fond de son sac. Il suffit qu'elle ait une seconde, rien qu'une seconde à elle, pour pouvoir s'en débarrasser.

Une guide se tient près des portes de l'ascenseur. C'est une jeune femme noire portant un pantalon moulant terriblement sexy avec le chemisier de l'uniforme de la tour Sears. On la dirait prête à se saisir d'un micro pour devenir la prochaine idole des jeunes Américains.

La guide crie d'une voix haut perchée, en insistant sur le dernier mot :

— Par ici !

La terrasse panoramique occupe tout le dernier étage de la tour Sears. Elle est entourée d'immenses baies vitrées courant du sol au plafond. Au centre, deux expositions retracent toute l'histoire de la ville de Chicago.

Les groupes se dispersent. Elle jette un coup d'œil à la guide par-dessus son épaule et suit les touristes japonais vers la droite. C'est presque la fin de la journée, mais, comme

c'est l'été, le coucher de soleil jette ses derniers feux sur les baies vitrées.

Elle erre sur la terrasse, allant de baie en baie, faisant semblant d'être absorbée dans la contemplation du quartier d'affaires du Loop à l'est, et du stade Soldier Field, au sud. Tandis qu'elle se prépare à faire un nouveau tour de piste, elle scrute avec attention, non pas la ville qui s'étend à ses pieds, mais le centre de la terrasse, en espérant qu'il y ait une autre issue que l'ascenseur pour quitter les lieux.

Elle finit pas trouver ce qu'elle cherchait près d'une vitrine où l'on peut admirer toute l'architecture de la ville de Chicago : une grande porte argentée avec la mention « Escalier à n'utiliser qu'en cas d'urgence ». Le hic, c'est qu'il y a sur la porte une alarme qui se mettra à sonner si jamais elle tente de passer. Elle se mordille nerveusement la lèvre. Son intention n'est pas d'effrayer qui que ce soit, mais simplement de se débarrasser de l'objet.

La porte se trouve derrière un cordon de sécurité, mais il ne doit pas être très compliqué de le contourner. Elle s'appuie à la baie vitrée la plus proche et attend.

La pop star qui fait office de guide vient faire un tour de son côté et lui demande :

- Cet endroit vous plaît ?
- Beaucoup !

Elle pivote sur elle-même et glisse une pièce dans un télescope qu'elle pointe dans la direction de son appart de la Gold Coast, tout en se demandant au passage si elle n'a pas oublié d'éteindre son fer à défriser ce matin. La guide passe son chemin.

Elle n'arrête pas de regarder sa montre. On va bientôt fermer la terrasse au public. Elle s'efforce de ne pas piaffer d'impatience. Maintenant qu'elle est ici, il n'est pas question de renoncer. Mais aura-t-elle seulement l'occasion d'agir ? Et, pire encore, sera-t-elle capable de jeter l'objet ?

Finalement, un quart d'heure plus tard, deux employés en salopette bleue défont le cordon qui bloquait l'accès à la cage d'escalier. L'un d'eux s'empare d'une clé fixée à sa ceinture à outils et l'insère dans le boîtier de l'alarme. L'autre remet le cordon en place derrière lui. La porte s'ouvre, et ils s'engouffrent dans la cage d'escalier. Dès que la porte est sur le point de se refermer, elle saute par-dessus le cordon et retient le battant. Elle reste là un moment, comme statufiée, espérant que la guide ne revienne pas en arrière. Et, lorsqu'elle est sûre que les employés sont partis, elle se glisse à l'intérieur.

La porte se referme, et elle cligne des yeux pour s'habituer à l'obscurité. La cage d'escalier est faiblement éclairée. Seuls les panneaux rouges indiquent la sortie vers le bas. Mais elle ne les suit pas. Elle a décidé de monter les marches.

Tandis qu'elle pousse la porte et qu'elle émerge sur le toit, une rafale de vent la frappe avec violence, manquant la faire tomber. Elle attrape la porte avant qu'elle ne se referme et coince son sac dans l'ouverture pour l'empêcher de claquer derrière elle. Elle est échevelée, et la jupe noire qu'elle vient de s'acheter dans une boutique de Damen Avenue lui bat les jambes. Une jupe mignonne comme tout et qui lui a coûté les yeux de la tête, mais pas du tout adaptée à la tâche qu'elle doit accomplir.

Elle est à présent au milieu du toit de la tour Sears flanquée de deux antennes géantes. Elle les évite et poursuit son chemin avec prudence pour atteindre l'extrémité du toit. Son poignet droit agrippe avec force l'objet. Elle a l'impression que le vent pourrait d'une minute à l'autre l'emporter.

Le sol est peint en blanc et graveleux, ce qui accentue la sensation de déséquilibre. La main toujours refermée sur l'objet, elle se rapproche encore de quelques centimètres du bord.

Du haut de ce toit, elle voit briller les eaux bleues du lac Michigan, et elle entend les voitures longer le lac à toute allure sur le Lake Shore Drive. Elle a de plus en plus de mal à respirer en approchant du vide, elle n'est plus qu'à un mètre du bord. Une nouvelle bourrasque de vent semble vouloir la pousser de côté.

— Oh, mon Dieu, aidez-moi !

Mais le vent souffle avec une telle force qu'elle ne s'entend même pas.

Elle se fige sur place.

Allez, vas-y ! C'est le moment. Tu y es presque.

Mais elle est incapable de franchir les derniers pas. Elle reste là, immobile, jusqu'à ce qu'une nouvelle rafale de vent la fasse pratiquement décoller du sol. Elle retrousse un peu sa jupe en tremblant comme une feuille et tombe à genoux pour commencer à ramper. Le contact des graviers sur sa peau la fait grimacer de douleur. Sa main droite agrippée à l'objet lui fait affreusement mal.

Le bord du toit est tout proche. Ça y est, elle est arrivée. Tandis qu'elle jette un coup d'œil en bas, tout son corps est pris de tremblements. Les voitures de Franklin Avenue ressemblent à des scarabées multicolores, les gens à de minuscules moucheron.

Prenant appui sur sa main gauche, elle lève son bras droit et ouvre lentement le poing, laissant tomber l'objet.

1.

Je m'appelle Billy. Pas B-I-L-L-I-E, comme Billie Holiday — un prénom de femme sensuelle qu'on prononce dans un murmure. Non, c'est B-I-L-L-Y, un prénom de petit garçon joufflu en tenue de base-ball. Le fait est que mon père aurait bien voulu de ce petit garçon joueur de base-ball ! Il ne rêvait que de mômes en boxeurs, bagarreurs et futurs chasseurs. Mais tout ce dont il a hérité, c'est de trois filles.

Alors il nous a donné des prénoms de mecs. (Ma mère prétend avoir été dans un état comateux à cause des drogues puissantes qu'on donnait alors aux accouchées...)

Il nous a appelées Dustin, Hadley et Billy. J'ignore quel résultat il comptait obtenir en choisissant des prénoms masculins — peut-être une sorte de miracle génétique *post partum*. Ou bien espérait-il nous voir, mes sœurs et moi, nous transformer pendant la nuit en charmants petits garçons... Notez bien, ça a failli marcher avec mes sœurs. Dustin

et Hadley sont de grandes femmes maigrichonnes qui dirigent des entreprises la semaine et courent le marathon le week-end. Elle boivent du scotch, possèdent chacune au moins deux jeux de clubs de golf. Je les vois très bien en train de dire à leurs maris respectifs :

— Je me fiche de ce à quoi ressemblent les rideaux, tout ce que je te demande, c'est de ne pas dépenser plus de dix mille dollars.

C'est au cours d'une réunion sur le lancement d'une nouvelle campagne que je pense à Dustin et Hadley. Roslyn Jorno, ma patronne au sein de l'agence de relations publiques Harper Frankwell, préside à la table de conférences. Roslyn est un petit bout de femme presque toujours habillé en gris souris. Aujourd'hui, elle n'a pas l'air heureux, et nous savons tous que ce n'est pas bon signe. Roslyn vit pour son boulot (le bruit court même qu'elle habite *ici*, dans nos bureaux de Michigan Avenue), et, quand elle est malheureuse, nous ne tardons pas à nous sentir déprimés, nous aussi.

Elle pointe son marqueur sur le chevalet derrière elle.

— Ça ne marchera jamais...

Sur la feuille de papier, elle a noté une liste d'accroches que nous sommes censés proposer à notre client, Greniers Stud Finder, une compagnie spécialisée dans l'outillage industriel.

« Mesdames, n'ayez plus peur de faire tapisserie avec nos clous, découvrez le clou de notre gamme au Salon professionnel de Chicago et n'hésitez pas à venir nous voir pour des clous ! »

Roslyn lit, incrédule.

— *Mesdames, n'ayez plus peur de faire tapisserie avec nos clous ?*

Je lance un coup d'œil vers Alexa Villa, qui est assise à mon côté. Une fille d'une beauté agaçante avec ses cheveux de jais et son teint délicat. C'est elle qui a trouvé la première formule.

— *N'hésitez pas à venir nous voir pour des clous... !*

Roslyn est atterrée.

— *Nous vendons un recueil de perles ou de la quincaillerie ?*

Elle croise les bras et me regarde fixement.

Apparemment, elle n'a pas non plus adoré mon travail. C'est moi qui ai pondu les deux autres accroches...

— *Un peu d'élégance, que diable ! Je veux de l'élégance, c'est bien compris ?*

Roslyn a toujours prêché l'élégance, ce qui me rend dingue. Nous avons fait des tas de campagnes de pub pour des produits très différents, de l'outillage électrique aux médicaments, mais aucun de ces produits n'a jamais été particulièrement élégant, ni eux

ni les clients qui les vendent, d'ailleurs. Ce n'est pas comme si nous faisons la promo d'un orchestre symphonique !

Tout à coup, je pense à mes sœurs. Je suis sûre et certaine que Dustin et Hadley non seulement possèdent des machines Stud Finder de la dernière génération, mais que, en plus, elles savent s'en servir. Et, pourtant, Dustin et Hadley sont toutes deux l'incarnation même de l'élégance, le genre de femmes qui, avec leur charpente anguleuse, font très classe même lorsqu'elles manient une scie électrique vêtues d'un jean et d'une chemise d'homme.

Moi, c'est tout le contraire. Si jamais je m'aventurais à manier une scie électrique, je me couperais un bras ou une jambe. Au golf, je ne fais pas la différence entre un « putter » et un « fer quatre » ! Et la seule odeur du scotch me fait défaillir.

Evan lance, de l'autre côté de la table :

— Élégant... C'est très intéressant. Vous avez tout à fait raison, Roz.

Comme s'il n'avait pas déjà entendu ce refrain des milliers de fois !

Depuis qu'Evan a été nommé directeur adjoint, il appelle Roslyn « Roz », ce qui est plutôt audacieux de sa part. Mais Evan a réussi son coup.

Lorsqu'il tourne la tête vers moi pour me faire un clin d'œil, je ne peux m'empêcher de sourire. Bien que mariée depuis deux ans, j'ai toujours eu un faible pour Evan. Bon, d'accord, c'est plus qu'un « faible »... Ma copine Tess me parle toujours de lui comme de mon « éternel béguin ».

Roslyn reprend la parole.

— Billy, vous n'ignorez pas que notre population cible est principalement faite d'hommes, n'est-ce pas ?

Je m'éclaircis la gorge et je me redresse, bien droite sur ma chaise.

— Absolument, mais l'important est d'attirer l'attention. Et avec ces gros titres, si nous arrivons à mettre la presse dans notre poche, nous attirerons l'attention de tout le monde, aussi bien des femmes que des hommes.

— Ne nous aliéons pas notre public masculin, d'accord ?

Je déteste cette habitude que Roslyn a de parler sous forme de questions. Ça me donne envie de l'imiter, de lui demander un truc du genre : « Peut-être que ça nous aiderait tous si vous vous envoyiez en l'air une bonne fois ? »

Je décide de ne pas exprimer ma pensée à haute voix.

— Pas de problème.

L'idée m'est venue subrepticement que, si moi je m'envoyais en l'air une fois de temps en temps, ça pourrait aussi m'aider...

Mais Roslyn n'en a pas fini avec moi.

— J'espère, Billy, que vous comprenez à quel point cette campagne est importante, et pour une foule de raisons, d'accord ?

Si j'en avais la possibilité, je crois bien que je ramperais sous la table. Ces derniers temps, elle n'arrête pas de me lancer des menaces ne présageant rien de bon (toujours sous forme d'interrogations, naturellement). Que je pourrais, par exemple, rater la promotion de directrice adjointe que j'attends depuis le début de l'ère secondaire, que je pourrais être rétrogradée (ou pire encore) si je n'améliorais pas ma productivité. Et voilà que maintenant, elle me fait des menaces à peine voilées devant toute l'équipe, pour que chacun comprenne bien que je suis sur la sellette. J'ai vu Alexa réprimer un sourire. Mais Evan, Dieu soit loué, a l'air d'avoir de la peine pour moi. Quant aux autres, ils paraissent mal à l'aise. Et si je donnais ma démission là, maintenant ? Ce n'est pas l'envie qui me manque. Je dirais même que j'en rêve ! Seulement voilà, j'ai renoncé à prendre le pouls du marché depuis des mois. Notre secteur d'activité est dans l'impasse, et personne n'embauche.

— Je comprends parfaitement.

Je la regarde bien en face, avec le peu de dignité qui me reste. Il s'ensuit un silence assez pénible que Roslyn et moi mettons à profit pour nous toiser mutuellement.

Personne ne dit un mot. A ma droite, un mec tripote quelques feuillets. Alexa toussote discrètement.

Je vois défiler dans ma tête une sorte de montage photo de toute ma carrière chez Harper Frankwell. J'ai commencé comme stagiaire zélée après deux années passées au sein d'une société de marketing, puis je suis passée rapidement du poste d'assistante à celui de chef de produits. Et ainsi de suite... On aurait dit que j'étais faite pour ce job, et une chose est sûre, j'adore mon métier. J'adore rédiger des communiqués de presse, manier les mots pour en tirer des phrases destinées à faire passer une image plus palpable, plus accomplie, voire plus high-tech ou plus expérimentée de nos clients. J'adore « vendre ma salade » à la presse, harceler sans en avoir l'air producteurs et rédacteurs en chef jusqu'à décrocher la victoire — ce moment fabuleux où je les vois céder et accepter de nous donner accès à leurs pages (ou à leur longueur d'onde).

Tout le monde trouvait normal, moi la première, que je me dirige tout droit vers un poste de directrice adjointe. Mon ancien patron, Jack Varner, m'a même dit que ce n'était qu'une question de mois. C'est alors que Jack a trouvé Dieu — ou quelque chose d'approchant — et qu'il a suivi cet être divin jusqu'en Californie où il suit actuellement un entraînement intensif pour devenir instructeur de Yoga Bikram. Et puis Roslyn est arrivée, anéantissant tous mes rêves de gloire professionnelle.

Nous continuons à nous toiser en silence dans la salle de conférences. Je sens une goutte de sueur se former sous la ceinture de mon pantalon, et les regards de toute l'équipe se poser alternativement sur Roslyn et moi.

Roslyn finit par baisser les yeux sur le bloc-notes posé devant elle. Je la vois barrer quelque chose d'une croix, sans doute mon avenir dans cette boîte, après quoi elle décrète que la réunion est terminée.

Evan m'attend à la porte de la salle et nous empruntons ensemble le couloir.

— Ne t'inquiète pas pour ça !

Il m'envoie un coup de poing dans le bras digne d'un poids moyen.

Dans le monde des relations publiques, Evan est le prototype même de l'hétéro. Avec son épaisse chevelure blonde, ses yeux couleur menthe à l'eau et ses adorables fossettes, il est très mignon. Je sais bien que les gestes d'affection qu'il a pour moi partent d'un bon sentiment. Mais il est inutile de se laisser tenter par quelqu'un qui me considère comme une simple copine.

Evan insiste.

— Sérieusement, ne fais pas attention à ces conneries. Continue à faire ton boulot normalement, c'est-à-dire avec ton talent habituel, et cette campagne te vaudra peut-être d'être nommée directrice adjointe.

— D'accord.

Je prie pour qu'il ait raison. Et que les menaces de Roslyn ne soient qu'une attitude volontairement agressive pour mieux me motiver.

Nous arrivons dans le bureau dont Evan a hérité depuis sa promotion. Derrière lui, le mur est recouvert d'une juxtaposition très éclectique de reproductions de René Magritte, de posters de foot et d'affichettes encadrées du groupe Hello Dave.

Je pointe le doigt vers un poster de Hello Dave annonçant leur prochain spectacle à l'Aragon.

— Ça fait un bail que je ne suis pas allée les écouter, ceux-là.

Avant mon mariage avec Chris, Evan et moi allions ensemble aux concerts de Hello Dave. Nous buvions plus que de raison et allions danser une bonne partie de la nuit. La musique me procurait une sensation de bonheur intense, je me sentais légère et libre. L'atmosphère intime me donnait le courage de battre des cils et de faire des allusions pas toujours très subtiles à Evan en espérant qu'il me fasse du plat. Mais il ne l'a jamais fait. Le matin suivant, nous nous retrouvions autour d'une boîte de bretzels dans la cuisine de la société, et nous passions un moment à débîner les gens que nous avions rencontrés, les femmes qui avaient donné leur numéro de téléphone à Evan. Et puis un jour, j'ai rencontré Chris, et le petit faible que j'avais pour Evan a disparu. J'ai fini par cesser d'assister aux concerts de Hello Dave.

— Ils donnent un concert samedi prochain, à Park West. Il faut absolument que tu viennes.

Evan a l'air tout excité.

— Peut-être.

Mais je sais que je n'irai pas. J'ai de nouveau craqué pour Evan l'année dernière. Il était resté là, tapi dans mon subconscient... Et le seul fait de repenser à Hello Dave me rappelle dans quel état Evan peut me mettre... Alors, inutile de me torturer, d'autant que je suis censée dîner avec ma mère à Barrington.

— Allez, viens ! En souvenir du bon vieux temps.

Il sourit, et ses fossettes se colorent de rose.

— Tu y vas avec qui ?

— Shelly.

— C'est une nouvelle ?

— Oui. Une fille supersexy. Si tu la voyais... Tu ne peux pas t'imaginer à quel point cette fille est sexy.

Et voilà. C'est reparti. Toujours ce discours de bon copain.

Curieusement, beaucoup de mes connaissances ont l'air de me prendre pour un homme, ou du moins pour un être asexué. A commencer par mon père. Mais il y a aussi Evan, et même mon mari ! Avant notre mariage, nous faisons l'amour au moins deux fois par semaine... Après, la moyenne est tombée à deux fois par mois. Et encore, quand j'ai de la chance.

Tandis que je regagne la porte, Evan me lance :

— Et toi, qui est amoureux de toi ?

Je fais la même réponse que d'habitude. Un vague « Toi, bien sûr ! ». Parce qu'Evan ne m'aime pas vraiment... Enfin si, mais comme un bon copain. Et puis il ne faut pas oublier que je suis mariée ! Mais ce petit rituel a souvent pour effet de me déprimer.

Il me répond invariablement :

— C'est bien vrai.

— Billy, ma chérie, comment s'est passée ta réunion sur la nouvelle campagne ?

Ma mère connaît tout de ma vie, un peu trop peut-être. Je lui ai dit un jour que ce genre de réunion avait généralement lieu le lundi matin, et voilà quelle m'appelle, aujourd'hui lundi, à 11 heures du matin très précises.

— Pas très bien.

Je mets mes écouteurs et je me connecte à Internet. Si je devais consacrer toute mon attention sur les appels quotidiens de ma mère, mon travail n'avancerait pas beaucoup.

— Que s'est-il passé ? Roslyn n'a pas aimé tes idées d'accroches ?

Ça alors ! Quelle idée j'ai eue de lui parler de la campagne Grenier ! Je dois m'attendre à passer dix minutes de plus que prévu au téléphone.

— Tu devrais en parler à Dustin et Hadley. Elles connaissent sûrement ce genre d'outil.

Cette suggestion me fait un peu de peine. Que Dustin et Hadley s'y connaissent en quincaillerie, ça ne fait aucun doute, mais là n'est pas le problème. Le problème, c'est que mes sœurs évitent ma mère, invoquant le manque de temps. Si ma mère mentionne leurs noms, c'est uniquement pour savoir si je leur ai parlé et avoir des nouvelles de ses deux autres filles qu'elle ne connaît plus très bien.

— J'ai reçu un e-mail de Hadley la semaine dernière.

Je jette un regard sur la photo encadrée de noir à côté de mon ordi. On y voit les deux

petites femmes de la famille — ma mère et moi — flanquées de Dustin et Hadley qui nous dépassent d'une bonne tête et qui ressemblent à deux jumelles. Cette photo a été prise à San Francisco, juste après que Dustin a emménagé là-bas et quelques mois avant que Hadley ne soit mutée à Londres par la banque d'investissement qui l'emploie. C'était il y a quatre ans. Et, depuis, j'ai vu Dustin trois fois : une fois à son mariage, une fois au mien, et une fois où j'étais en voyage d'affaires sur la côte Ouest. Quant à Hadley, je ne l'ai vue qu'une fois, au mariage de Dustin. Son mari Nigel et elle n'ont pas pu se libérer pour assister au mien. On ne peut pas parler de « fossé » entre nous, et il n'y a jamais eu de grands drames non plus, à part cette broutille qui est survenue il y a vingt-quatre ans : notre père s'est fait la malle. Aucune de nous ne l'a jamais revu depuis, et aucune de nous n'est restée la même après ce départ. Avec le temps, Dustin et Hadley ont dérivé de plus en plus loin...

— Et que disait-elle, dans ce mail ?

La voix de ma mère trahit son sentiment d'abandon. J'essaie d'apaiser sa tristesse.

— Hadley mène une vie de dingue, en ce moment. Sa banque pourrait être rachetée, alors elle passe son temps en réunion.

Roslyn s'arrête près du bocal qui me sert de bureau en agitant un de mes communiqués de presse.

— Je peux vous voir ?

Je hoche la tête d'un air sérieux. Puis je tends le doigt vers le téléphone et j'articule.

— C'est un client. Une minute...

Roslyn soupire et me fait signe de la rejoindre dans son bureau. Dès qu'elle s'en va, je reprends ma conversation avec ma mère.

— Est-ce que Hadley essaie toujours d'avoir un bébé ?

Sa voix devient de plus en plus pathétique. Ça me brise le cœur. Ma mère sait peu de choses des tentatives de procréation de Hadley, et comme cette dernière s'est juré de ne jamais remettre les pieds aux Etats-Unis (« A quoi bon ? Les gens sont plus civilisés ici, et se mêlent moins des affaires des autres »), nous ne connaissons vraisemblablement jamais ce qui a résulté de ces tentatives, si tant est qu'elles aient été fructueuses.

— Je crois que oui.

— Ah bon... Je suis sûre qu'elle m'appellera bientôt pour m'annoncer une bonne nouvelle.

— Certainement, maman.

Je consulte ma boîte e-mails. J'ai soixante-sept nouveaux messages. Je jure entre mes dents.

— Qu'y a-t-il, Billy ?

— Rien.

J'ai toujours du mal à écouter nos conversations, même lorsque je n'ai pas le temps de parler. C'est que je suis pratiquement devenue le seul contact quotidien de ma mère avec

l'extérieur. Elle a bien des sœurs qui vivent sur la côte Nord, mais elles n'ont pour ainsi dire plus de relations depuis que maman a épousé mon père, ce qui fait un bail... Mes tantes avaient deviné que mon père était un imbécile, et ma mère était bien trop gênée pour leur faire le plaisir d'admettre qu'elles avaient raison. Depuis la mort de son second mari, Jan, il y a trois ans, elle vit pratiquement en recluse, rendant quelques rares visites au peu d'amis qu'elle a à Barrington.

— Que fais-tu aujourd'hui, maman ? Tu devrais sortir un peu.

— Je sais. Je vais essayer.

Maman n'arrête pas de dire qu'elle a envie d'avancer, de surmonter la perte de Jan pour revivre normalement, mais j'ai l'impression qu'elle n'est plus du tout motivée.

D'ailleurs, elle change vite de sujet.

— Bref... Ma chérie, est-ce que tu vois toujours cette thérapeute ?

Je me renfrogne et je commence à lire mes e-mails. L'un émane d'Evan qui me précise que le concert de Hello Dave aura lieu vendredi soir. Un autre est de mon mari qui me demande de passer chez l'épicier pour lui acheter son huile de lin avant de rentrer à la maison.

— Oui. J'ai même rendez-vous ce soir.

— Et de quoi vas-tu lui parler ? De toi et Chris, je suppose. Au fait, comment va-t-il ?

— Il va bien, maman. Excuse-moi, mais je suis obligée de te laisser.

— Tu pourrais peut-être lui parler aussi de ton père. J'ai réussi à me remettre de son départ en épousant Jan, mais toi, tu as encore un travail de deuil à faire.

— Je sais, maman. Je le ferai. Je t'aime. Bon, maintenant, je dois te laisser.

— Au revoir, ma chérie. Et n'oublie pas de parler aussi de ton travail à cette thérapeute. Je pense que tu es en colère.

Ma mère a raison. J'ai tout un stock de colère en réserve. Au début, j'en avais juste un peu, logée quelque part derrière ma cage thoracique, et je l'ai laissée là un bon moment, ignorant volontairement cette plaie minuscule qui ne faisait pourtant que croître. Mais je refusais de faire partie de ces gens qui n'ont jamais rien de positif à raconter sur leur vie.

Depuis quelques années, cette poche de colère a grossi, en dépit de mes meilleures intentions. J'attendais de la vie qu'elle me réserve de bonnes surprises — j'ai travaillé dur pour faire mon trou —, mais apparemment, j'ai dû rater une réunion importante, celle de la distribution des prix... Car, côté reconnaissance professionnelle et bonheur, on ne peut pas dire que j'aie été gâtée.

Mon premier problème, c'est cette histoire de poste de directrice adjointe. J'estime que je le méritais.

Mon second problème, c'est ma mère... Je l'aime tellement. Elle a élevé ses trois filles toute seule, tout en subissant les quolibets d'une petite ville de l'Illinois, qui a assisté avec une joie malicieuse à la fuite précipitée de son mari en pleine nuit. Une ville qui d'une certaine façon s'est amusée des dégâts que mon père a laissés dans son sillage. Ma mère

s'est décidée à déménager, et elle a trouvé la paix auprès de Jan, mais ce dernier a eu une attaque alors qu'il faisait un barbecue par une chaude journée de septembre. Et la voilà de nouveau seule. Seule, et beaucoup trop impliquée dans ma vie. Elle a besoin d'une vie à elle.

D'un autre côté, il y a le fantôme de mon père. Je n'ai jamais réussi à surmonter le choc de son départ. Comme j'étais sa plus jeune fille, j'ai toujours supposé que c'était la déception de m'avoir qui l'avait poussé à fuir. Je cherche désespérément à m'ôter cette idée de la tête. Et à en finir avec lui.

Mon mari est la dernière pièce du puzzle de ma colère. Mes efforts de séduction stéréotypés sont trop douloureux à évoquer — imaginez le cliché de la femme en déshabillé sexy qui attend devant un dîner froid... Alors j'ai renoncé à le séduire et à essayer de trouver ce qui ne tournait pas rond chez lui. Et entre nous. A présent, nous ne sommes plus que des colocataires. Des colocataires qui occasionnellement — très occasionnellement — laissent parler leur désir.

Lorsque le moral n'est pas au beau fixe, j'ai deux solutions. Ou bien je me jette à corps perdu dans le travail, ou bien je traîne dans un bar pour écouter de la bonne musique et en prendre plein les oreilles. Le concert de Hello Dave approche, mais Chris n'aime pas les groupes autant que moi, et de toute façon, nous nous sommes déjà engagés à aller voir ma mère. Pas question de la décevoir. Il ne reste donc que le travail.

Je vais voir Roslyn pour lui parler de mon communiqué de presse. Lorsque je reviens, j'ouvre dans mon ordi un fichier intitulé « Odette Lambden ». Odette est un chef de cuisine assez connu dans la région et qui participe à certaines émissions télé. Le restaurant d'Odette, *Have Fun*, est un des mes préférés parce qu'il sert précisément des plats qui vous remontent le moral, des feuilletés aux quatre fromages, de la purée de pommes de terre bourrée de beurre, du gâteau de pain dégoulinant de caramel, et des énormes coupes de glace aux fruits et à la crème Chantilly !

J'ai rencontré Odette sur un plateau de télé. Deux jours plus tard, elle m'embauchait, ou plus exactement elle embauchait Harper Frankwell pour faire la promotion de son premier livre de cuisine, qu'elle a bien sûr intitulé *Have Fun*. Son propre éditeur ne s'était pas beaucoup démené pour le vendre, et elle voulait se débrouiller sans lui. Odette est le type même du client idéal — une femme motivée qui a besoin d'aide pour promouvoir un produit sympa.

Mais Roslyn n'a pas été d'un enthousiasme débordant.

— C'est un budget de dix mille dollars, à tout casser.

C'est le principal grief de Roslyn à mon égard, et la raison qui lui fait dire que je ne suis pas mûre pour être directrice adjointe : je ne ferre pas de gros poissons, et je perds mon temps — donc celui de l'entreprise — pour du menu fretin.

— Mais le budget pourrait augmenter...

— J'en doute.

— Je pense qu'il est de notre devoir d'aider les gens de temps à autre. Ceux qui ne

peuvent se permettre de s'offrir de grosses campagnes.

— Notre devoir est de rapporter de l'argent à la société qui nous emploie. Vous n'êtes pas d'accord ?

Sur ce, elle baisse le nez sur son bureau, me signifiant mon congé.

Je comprends ce qu'elle veut dire, mais je fais confiance aux petits clients que je ramène. Il y a quelque chose de gratifiant à faire sortir de l'ombre les gens en qui vous croyez. Et puis j'ai eu tellement de plaisir à travailler avec Odette sur son livre de cuisine ! Je faisais halte à son restaurant après la fermeture, le dimanche soir, et nous nous enfermions dans son bureau pour manger des restes tout en échafaudant des plans pour la faire inviter dans le talk-show d'Oprah Winfrey. Odette est une femme noire de quarante-cinq ans, dont la famille est originaire de La Nouvelle-Orléans. Au fil de notre collaboration, elle est devenue autant une amie qu'une cliente, et je tiens à ce que son livre bénéficie de la meilleure promotion possible, même si Roslyn n'est pas d'accord.

D'ailleurs, j'ai autre chose à faire que de penser à Roslyn maintenant. Je dois pondre un communiqué de presse sur *Have Fun*, pour permettre à Odette de décrocher des interviews auprès des journaux et des spots de pub dans les émissions radio. Je commence à écrire...

« Vous en avez assez du régime Atkins ? Ou du régime South Beach ? Vous êtes fatiguée de manger du blanc de poulet bouilli garni de salade verte ? Le célèbre chef de Chicago Odette Lambden, propriétaire du grand restaurant Have Fun, lance un livre de cuisine pour notre bien à toutes... et à tous. »

Dès que je commence à rédiger, c'est à peine si je fais attention aux murs beiges de mon box, qui me paraissent il y a un instant de plus en plus étroit. J'ignore la sonnerie du téléphone et le *bip* en bas de l'écran de mon ordi annonçant l'arrivée d'un message. Je m'évade en tapant sur mon clavier, et je me lance dans un éloge poétique du livre d'Odette. Je lis et relis chaque phrase, je cisèle chaque mot. C'est ce que j'aime le plus dans mon métier... Susciter l'enthousiasme des gens en laissant parler mon imagination et en jouant habilement avec les mots pour trouver le « bon ton ». Oui, ce que j'aime le plus, c'est tout ce travail de création.

Je suis en train de relire le communiqué pour la énième fois afin de traquer les fautes de grammaire, contente de moi et de mon travail, lorsque Alexa surgit devant moi.

— Salut, Billy.

Elle me dit toujours « salut », jamais « bonjour ». Elle a peut-être l'air d'une princesse débarquant tout droit d'une école privée, mais le ramage n'est pas toujours à la hauteur du plumage...

Alexa est une de ces femmes intemporelles dont il est difficile de deviner l'âge... Personnellement, je pencherais pour vingt-sept, c'est-à-dire cinq ans de moins que moi, mais elle a ce côté hautain et froid qui la fait paraître plus âgée. C'est sans doute cette confiance en elle qui a valu à Alexa de gravir rapidement les échelons dans la boîte, mais comme elle est arrivée à la marche juste en dessous de la mienne et qu'elle scrute ma place avec une évidente convoitise, disons que je ne l'apprécie peut-être pas à sa juste valeur. En fait, j'ai peur qu'elle ne soit nommée directrice adjointe avant moi, ce qui me ferait crever de honte et de jalousie.

Dès que je la vois, ma bonne humeur s'envole. Je réponds « salut » en me forçant un peu.

Alexa me gratifie alors de son sourire hautain numéro trois, traduisez : « Tu n'es qu'une pauvre idiote. »

— Que vas-tu faire pour les accroches du Stud Finder ?

— Ce que *je* vais faire ?

C'est un projet d'équipe, non ? Et elle en fait partie, de cette fichue équipe !

— Eh bien, comme Roslyn avait l'air de tenir à ce que tu t'en charges, je respecte sa décision et je voulais juste savoir par où tu vas commencer...

La voilà qui se remet à sourire.

— Tu sais, c'est censé être un travail d'équipe, Alexa.

En général, je m'entends superbien avec mes collègues féminines, mais depuis l'arrivée d'Alexa, avec ses twin-sets en cachemire noir et ses escarpins hors de prix, elle m'a tout de suite agacée. Sa condescendance a fait long feu. J'ai essayé de lui montrer qui était la patronne — si on peut dire —, mais je ne suis pas vraiment sa patronne... Je suis juste un peu devant elle dans la chaîne alimentaire. Alexa ne s'est pas laissé manipuler, elle en serait morte de honte. Ça ne l'a rendue que plus confiante en elle. Si je l'avais appréciée ne serait-ce qu'un peu, j'aurais pu approuver (à contrecœur) cet air de dire « pas de ça avec moi ».

Elle part d'un petit rire.

— Oh, je ne suis pas en train de te dire de te charger de ça toute seule. Grands dieux, non...

Vous voyez ce que je veux dire ?

— Alors que suggères-tu ?

— Eh bien...

Elle ne finit pas sa phrase et croise les bras. Elle porte le pull sans manches de son éternel twin-set en cachemire noir. Etant donné que nous sommes en mai, le gilet doit être resté sur sa chaise, au cas où l'on brancherait le système d'air conditionné. Chacun de ses mouvements met en valeur la minceur et la fine musculature de ses bras. Alexa et moi sommes à peu près de la même taille — un mètre soixante — et nous sommes toutes deux plutôt minces, mais son corps à elle est plus tonique, sa peau plus douce, ses cheveux

noirs aussi brillants et raides que ceux de mes sœurs.

— Je sais que ce projet est important pour toi, Billy.

Sa condescendance enfle comme un ballon. C'est à mon tour de croiser les bras.

— Où veux-tu en venir ?

Elle se remet à rire.

Si jamais elle éclate de rire une nouvelle fois, je suis capable de lui lancer le livre de cuisine d'Odette à la figure !

Elle me dit avec une timidité affectée :

— Eh bien voilà... Tu n'es plus toute jeune et tu n'as pas obtenu de promotion...

J'ai envie d'ajouter : « Et toi, tu es toujours aussi maligne, mais tu n'es toujours pas mariée... » Finalement, je préfère garder le silence et je lui lance un regard glacial.

Alexa poursuit :

— Bref, je me disais que tu pourrais essayer de réécrire les accroches. Ensuite tu me les enverrais par e-mail et je les relirais pour toi.

— Tu ferais ça ? C'est vraiment trop gentil !

La vérité, c'est que je préfère me débrouiller toute seule, d'autant que j'adore ça. Ce sont les réunions et tout ce qui est administratif que je déteste. Mais je ne vais pas laisser Alexa m'avoir de façon aussi grossière.

— Très bien, mais je voudrais que tu fasses la liste des médias.

Dans notre jargon, il s'agit de dresser la liste des différentes cibles que le responsable des RP est chargé de bombarder. C'est un travail de débutant, le b.a.-ba du métier, que l'on confie généralement à un stagiaire.

Alexa émet une sorte de hoquet d'indignation et semble sur le point de protester, mais je sais qu'elle ne le fera pas. Elle est bien trop maligne pour ça. Elle vient de me refiler son boulot, mais il va bien falloir qu'elle participe d'une façon ou d'une autre à ce projet, sinon Roslyn finira par comprendre.

— Très bien.

Elle quitte mon bureau sans autre commentaire.

Je décroise les bras et je me remets à la tâche. Cette fille a réussi à gâcher le plaisir que j'avais à travailler sur le livre d'Odette. Je m'affale sur ma chaise comme une baudruche.

2.

Quand je rentre chez moi, Chris est déjà là, ce qui est plutôt surprenant. Depuis qu'il a obtenu sa promotion en devenant l'associé d'un des plus grands cabinets juridiques de la ville, il travaille encore plus qu'avant.

Je laisse tomber mon sac sur le parquet de l'entrée et je le vois en plein travail, assis

devant l'ordinateur que nous avons installé sur la table de la salle à manger. Il faut dire que nous ne recevons plus guère de gens à dîner... Nous avons pris l'habitude de manger tout seuls devant la télé.

Dès qu'il m'entend entrer, il me dit bonjour sans bouger sa longue carcasse de son siège. Ses grandes mains continuent de pianoter maladroitement sur le clavier.

— Bonsoir, Marlowe.

Marlowe est le second prénom de Chris, en hommage au dramaturge Christopher Marlowe. Car les parents de Chris, un couple d'universitaires de Chicago, sont d'ardents défenseurs de la théorie selon laquelle Marlowe serait le véritable auteur des pièces de Shakespeare.

Je donne à Chris une petite tape distraite sur l'épaule, un peu comme l'a fait Evan avec moi, aujourd'hui.

— J'ai pris ton huile de lin.

— Merci.

— Comment va le boulot ? Cette fusion de sociétés de services médicaux, elle va se faire ?

— Rien de neuf pour l'instant.

Je passe la main dans ses cheveux bruns coupés court.

Fin des effusions. Eh oui, voilà à quoi se bornent nos manifestations d'amour conjugal. Ni plus ni moins que les autres jours.

Je prends le chemin de la cuisine et je range la bouteille d'huile de lin dans le frigo à revêtement en Inox. Lorsque nous avons acheté cet appart — peu de temps avant notre mariage—, nous l'avons truffé d'installations ultramodernes. Des tables de travail en granit poli, de magnifiques parquets. Tout cela était aussi prometteur que notre couple. Mais maintenant, Dieu seul sait pourquoi, seuls les meubles ont gardé leur lustre...

Je crie de loin à Chris :

— Je vais voir Blinda, ce soir.

Du coup, il daigne se retourner.

— Tu continues à la voir ?

— Oui.

— Tu disais pourtant que ça ne servait pas à grand-chose. ..

— C'est vrai.

— Mais alors...

— Alors je tente quand même le coup.

Il hoche la tête.

— Tu as raison.

— Si tu venais avec moi ?

— Billy, tu sais bien que...

Comme il est retourné à son clavier, je n'ai pas entendu le reste de la phrase.

Les psy n'inspirent pas confiance à Chris. Comme ses parents, il est convaincu que William Shakespeare est un mythe, mais il n'est pas convaincu de l'efficacité des thérapeutes.

Le cabinet de Blinda se trouve à quelques pâtés de maisons de notre immeuble. Je n'y avais jamais prêté attention jusqu'à ce jour où je revenais d'un cours de gym. Je suis passée devant un bâtiment en brique qui héberge trois appartements, apparemment très haut de gamme. Et, ce jour-là, j'ai aperçu une petite plaque noire près de la fenêtre de l'appartement du sous-sol, avec cette mention en lettres dorées :

Blinda Bright, psychologue diplômée.

Consultations sur R.V.

312.342.9090.

Pendant des jours, je me suis arrêtée pour contempler cette plaque, allez savoir pourquoi. C'était juste avant le mois d'avril, une saison un peu capricieuse à Chicago. En dépit du manteau trop léger que j'avais sur le dos ce jour-là (je m'attendais à une température plus clémente) et du fait que je commençais presque à claquer des dents, je suis restée devant cet immeuble de brique à contempler les lettres lumineuses et la lumière dorée qui émergeait de derrière les rideaux. « Psychologue diplômée » — c'était un peu vague, mais je me suis dit que Blinda devait être un genre de thérapeute. J'ai mis son numéro en mémoire.

J'envisageais depuis pas mal de temps déjà de suivre une thérapie. Je savais que je n'arrivais pas à gérer le départ de mon père, que Chris s'était détaché de moi juste après notre mariage, et que j'avais tort de jalouser ma collaboratrice. Les mois précédents, j'avais obtenu auprès de mes amis cinq noms de psy, et je me disais que je pouvais toujours essayer. Mais c'est cette plaque sur la fenêtre qui a provoqué le déclic. J'ai pris conscience subitement que le moment était venu de me lancer, que c'était *elle* que je devais appeler. Ce que j'ai d'ailleurs fait dès que je suis rentrée chez moi.

Une femme m'a alors répondu d'une voix apaisante et mélodieuse.

— Blinda Bright.

Pour mon premier rendez-vous avec Blinda, j'ai décidé de m'attaquer à un problème à la fois. Je lui expliquai que si j'étais venue la voir, c'était surtout — je cite mes propres paroles — « pour surmonter les problèmes causés par l'abandon de mon père ». J'étais assez contente de ma formulation, à la fois intellectuelle et correcte. Peut-être s'agissait-il d'un complexe d'Œdipe inversé, ou quelque chose de ce genre ? Mais Blinda n'a pas eu la même approche que moi.

— Il est parti, c'est ça ?

Elle secouait la tête comme si elle était en colère. Alors je lui ai dit ce que je savais de mon père, et comment il avait quitté la maison un matin, et n'était plus jamais revenu.

— Au début, il nous a dit qu'il travaillait à L.A. Il importait des marchandises d'Allemagne, mais il avait un frère qui gérait le tout depuis l'étranger.

— Quel genre de marchandises ?

— Du carrelage, des pots, de la faïence.

— Ah bon...

Elle a eu l'air déçue.

— Bref... il a dit qu'il devait partir à Los Angeles pour ses affaires, mais il n'est jamais revenu. Ma mère a dépensé beaucoup d'argent pour essayer de le retrouver et de lui faire payer la pension alimentaire pour nous élever. Mais il est resté introuvable.

Blinda a grommelé entre ses dents.

— Quel salaud...

Du coup, je me suis mise à l'étudier. Moi qui m'attendais à des commentaires avisés sur le complexe d'Œdipe entre père et fille, ou des trucs de ce genre...

— Bon... Ma mère a dépensé plus d'argent à essayer de le retrouver qu'elle ne pouvait espérer en récupérer en pension alimentaire. Alors elle a fini par comprendre qu'elle devait se débrouiller toute seule. Nous avons déménagé, nous étions dans une maison superbe avec des colonnades blanches. J'ai toujours trouvé qu'elle ressemblait à un gâteau de mariée.

L'image a fait sourire Blinda.

— Nous avons emménagé dans un appartement derrière le vieil hôpital. Ma mère avait une chambre, mes sœurs une autre. Moi, on m'a installé un lit de camp dans un semblant de pièce, près de la machine à laver.

Blinda m'a fait signe de continuer. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas reparlé de tout ça, peut-être même que je n'en avais jamais parlé ! J'avais l'impression de ne plus pouvoir m'arrêter. Je lui ai expliqué comment nous sommes passées de l'une des familles les plus riches de la ville à l'une des plus pauvres. Je lui ai raconté que, à l'école, Dustin et Hadley se faisaient continuellement houspiller sous prétexte que mon père ne payait pas sa pension, ce qui a eu pour effet de les transformer en garçons manqués. Elles se bagarraient tout le temps et rentraient à la maison toutes fières d'exhiber leurs yeux au beurre noir ou leur nez en sang. Ma mère a trouvé un job de réceptionniste dans une concession automobile, et mes sœurs ont dû se décrocher une bourse pour faire leurs études à la fac. Je lui ai aussi parlé de Jan. C'est lui qui m'a permis de faire des études et qui a sorti ma mère de son appartement minable pour lui faire quitter la ville et l'installer dans la belle maison de Barrington qu'elle occupe toujours.

Blinda s'est mise à rire. Je n'avais pourtant rien dit de spécialement drôle. Elle a surpris mon regard.

— Excusez-moi, je trouve ironique que votre père se soit considéré comme un homme

au point de vous donner des prénoms masculins, que votre mère se soit remariée avec un certain Jan — un prénom dont la consonance est plutôt féminine — et que ce soit précisément ce dernier qui ait réussi à lui redonner le goût du bonheur.

Alors j'ai ri avec elle. C'est à ce moment-là que j'ai compris que Blinda serait différente des thérapeutes dont j'avais entendu parler.

Ce soir, c'est mon sixième rendez-vous avec Blinda, même si j'ai l'impression de l'avoir toujours connue. Je sais que je dois accrocher mon sweater au portemanteau en cuivre derrière la porte, me verser une tasse de thé au jasmin. Je sais que je peux choisir le moment où j'aurai envie de parler, que Blinda ponctuera mes propos d'un hochement de tête ou d'un claquement de langue en signe d'empathie. J'ai l'impression de connaître le mode d'emploi sans me sentir mieux pour autant.

Je m'entends dire :

— Ce n'est tout de même pas trop demander.

— Vous voulez que votre mari fasse plus attention à vous, c'est ça ?

Je suis passée du premier sujet — mon père — à tous mes autres problèmes : un mariage en faillite, une mère désespérée qui n'a plus aucune vie à elle, une attirance coupable pour Evan, et l'impossibilité pour moi de décrocher une promotion.

— Eh bien... oui.

Je m'agite dans son fauteuil de tissu rouge — sûrement déniché dans un souk de Marrakech. De chaque côté, il y a une table en bambou avec des bougies allumées et des boîtes de mouchoirs en papier recyclé. On dirait que je suis la seule cliente de Blinda à ne pas passer mon temps à pleurer... Je dois également être la seule à être aussi en colère, aussi agressive.

— Oui, je veux que Chris me regarde comme il le faisait avant notre mariage, mais pas seulement.

— Quoi d'autre ?

Elle se penche vers moi en faisant voler ses cheveux blonds. Je n'arrive pas à cerner Blinda. Elle ressemble à une bimbo qui commence à prendre de l'âge. Je la verrais bien fumer comme un pompier (de l'herbe !) et squatter le sous-sol de ses parents. Pourtant, son mur est couvert de diplômes, de photos de temples hindous sans oublier les deux photos encadrées où on la voit aux côtés d'un homme à lunettes vêtu d'une robe et qui ressemble furieusement au dalaï-lama.

Je soupire. J'ai l'impression de me répéter.

— Je veux être directrice adjointe, je veux que ma mère vive sa vie et je veux oublier mon père. Et je veux aussi qu'Evan ait un penchant pour moi.

En entendant ces derniers mots, Blinda hausse les sourcils.

— Ça ne veut pas dire que je ferais quelque chose avec lui, mais ce serait bien qu'il soit attiré par moi.

— Je vois. Billy, qu'avez-vous entrepris concrètement pour obtenir toutes ces choses que vous désirez tant ?

— Tout !

Elle hausse de nouveau les sourcils.

— C'est vrai ! Je n'arrête pas de me démener pour décrocher ce poste de directrice adjointe, j'ai demandé à Chris de m'accompagner chez ma thérapeute, mais il a refusé. Et je suis venue vous parler de ma mère et de mon père. On ne peut pas dire que je n'ai rien tenté !

— Au risque de me répéter, je vous demande de chercher le bonheur en vous.

Elle joint les mains comme pour prier. Je vois sur son T-shirt quelques mots écrits en français.

— Mais je l'ai fait !

Blinda scrute mon visage.

— Si vous obteniez toutes les choses que vous voulez, seriez-vous heureuse ?

Je n'hésite pas une seconde.

— Oui. Absolument.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. Comme je vous l'ai dit, j'estime que ce n'est pas trop demander.

Elle croise les jambes et rajuste sa jupe aux couleurs vives.

— Billy, je vais quitter la ville pour un temps.

J'ouvre la bouche et je la referme aussitôt, surprise par le changement de sujet et l'idée même de son départ.

— Où allez-vous ?

— En Afrique. Je vais revoir le village où j'étais lorsque je faisais partie de la Peace Corps.

Elle sourit d'un air béat, et je vois soudain devant moi l'image de la blonde Blinda entourée d'indigènes exécutant leurs danses tribales rituelles pour qu'il pleuve. Et, aussitôt, la liste de « mes besoins » me semble bien dérisoire.

— J'aimerais vous donner quelque chose, Billy.

Elle se lève et traverse la pièce en direction d'un vieux vaisselier en bois avec des portes en verre. Elle ouvre l'une d'elles et fouille à l'intérieur. Lorsqu'elle se retourne, je vois qu'elle tient dans la main un petit objet vert.

— Tenez !

L'objet est chatoyant et ressemble à du jade. Il a la forme d'une grenouille sur une fleur de nénuphar. Les pattes de derrière de la grenouille et l'arrière-train sont bien dodus, et ses yeux sont de minuscules billes de jade. Quant à sa bouche, c'est une sorte de longue balafre sous les yeux.

— Euh... merci.

Je me demande bien ce que je peux faire de ça.

— Dans la culture chinoise ancestrale, cette icône était censée porter chance à son propriétaire.

— Ah. Super !

En fait, je me dis que c'est encore un de ces grigris *New Age* !

— Je vous avertirai de mon retour. Mais en attendant, gardez-le précieusement. J'espère qu'il vous apportera tout ce que vous souhaitez.

— Merci, Blinda.

Je jette un coup d'œil à la pendule en ivoire posée sur la table basse. La séance est terminée. Il ne me reste plus qu'à lui faire un chèque de cent dollars, et tout ce que j'ai en échange, c'est un vulgaire morceau de pierre verte.

Lorsque je rentre à la maison, Chris est déjà au lit, absorbé dans la lecture d'un bouquin intitulé *La Seconde Guerre des Carthaginois*.

— C'est quoi, ce truc ?

— Une grenouille. C'est Blinda qui me l'a donnée.

Je la pose sur ma table de chevet à côté de mon réveil, dont je règle la sonnerie à 7 h 15.

— Pourquoi ce cadeau ?

— Je ne sais pas trop.

Chris éclate de rire.

— J'ai l'impression que c'est une thérapeute de choc ! Le top niveau.

Je le regarde d'un sale œil.

— Désolé.

Mais il continue à rire.

J'examine de nouveau la grenouille. Ce qu'elle est petite... Et puis elle fait vraiment tache sur ma table de nuit de style contemporain en bois d'érable, à côté de mon réveil noir aux lignes épurées qui non seulement fait radio-réveil, mais peut aussi distiller des bruits d'océan et de forêt tropicale. Du coup, je ne peux m'empêcher de rire, moi aussi.

— Allez, viens te coucher.

Chris a le sourire aux lèvres, et je me demande si la nuit qui s'annonce nous verra dans les bras l'un de l'autre, chose rarissime par les temps qui courent. Avant, c'était si différent...

Je me souviens de la nuit où je l'ai rencontré dans une pizzeria des quartiers nord de la ville. C'est Tess, ma copine de lycée, et son mari Tim, un collègue de Chris, qui nous ont présentés l'un à l'autre. Ce soir-là, Chris était particulièrement craquant avec son costume et sa cravate bleus, et ses chaussures en cuir brun impeccablement cirées qui semblaient

sortir tout droit de chez le marchand. A l'inverse d'Evan, qui me donnait l'impression d'être totalement indifférent, Chris était impatient de me voir et il était différent des autres garçons qui passaient leur temps à prendre des airs blasés. Deux choses nous ont rapprochés au départ. De simples broutilles, mais assez curieuses : il n'y avait qu'un jour d'écart entre nos anniversaires, et nos parents nous avaient affublés tous deux de noms bizarres.

Chris m'a dit d'emblée :

— Billy, ce n'est pas si mal... Surtout comparé à mon deuxième prénom. Marlowe... ! Franchement, vous vous rendez compte ? C'est d'un pompeux. Mais pour mes parents, c'était important. A propos, si vous rencontrez mes parents, ne leur posez pas de question. Sur ce sujet, ils sont intarissables !

Je me souviens que sur le moment, je me suis demandé s'il comptait vraiment me faire rencontrer un jour ses parents.

— Et vous, si jamais vous rencontrez mes sœurs, ne vous risquez surtout pas à leur lancer des défis ! Elles ont un esprit de compétition féroce et jouent pour gagner.

Je lui ai parlé de mon ex, un mec qui s'appelait Walter, mais affublé d'un horrible surnom « Wat ». Il a commis l'erreur de se vanter à Dustin d'être un superjoueur d'échecs. Les deux fois où ils se sont rencontrés, Dustin et lui se sont rués sur l'échiquier, et, les deux fois, elle l'a battu.

Cette nuit-là, Chris et moi avons parlé des heures durant de nos familles respectives, prêtant tout juste attention à Tess et à Tim qui étaient toujours assis à table en face de nous, le sourire aux lèvres. Lorsque nous avons quitté le restaurant, il m'a raccompagné jusque chez moi — à huit pâtés de maisons de là — alors que lui habitait dans la direction opposée.

Nous avons continué à nous voir régulièrement. J'aimais ses grandes mains, sa haute silhouette. J'aimais sa façon d'incliner légèrement la tête pendant que je parlais, comme s'il était fasciné par mon discours. Nous assistions aux matchs des Chicago Cubs, la passion de Chris, bien qu'il ait grandi dans les quartiers sud. Nous allions voir des films étrangers un peu marginaux au Landmark Theatre, puis nous faisons un tour à la librairie, sur le trottoir d'en face. Nous passions nos week-ends dans son appart d'Eugenie Terrace, qui n'avait rien de spécial côté décoration, mais qui était bourré de livres. Il y avait sous les fenêtres un énorme fauteuil très confortable où j'aimais m'asseoir pour lire pendant que Chris faisait la cuisine. Il avait l'art de préparer des petits légumes bizarroïdes dont je n'avais jamais entendu parler, et il était capable de traverser la ville à pied pour aller acheter dans une épicerie fine un fromage dont sa mère lui avait dit beaucoup de bien. Et puis, j'ai aimé ce qui s'est passé lorsque nous sommes allés nous coucher.

Mais après notre mariage — à moins que ce ne soit pendant les préparatifs du mariage ? — Chris a peu à peu cessé de m'écouter avec la même intensité qu'avant. Lorsque je parlais, c'est tout juste s'il levait la tête de son ordi ou de son livre. Il approuvait mes suggestions, mais ne participait pas. Au lit, il restait de son côté... Et lorsque j'abordais le

sujet, il disait ne pas comprendre ce que je voulais dire. Il était occupé, je l'étais aussi, voilà tout.

Mais j'ai l'impression que ce soir, Chris est d'humeur à ça.

Je lui souris.

— Je reviens tout de suite.

Le pied léger, je me dirige vers la salle de bains en granit gris et blanc avec des placards en érable. Je me hâte de me brosser les dents et je me vaporise un nuage d'eau de toilette. Puis j'ouvre la porte et je commence à déboutonner mon chemisier de façon très sexy — du moins, j'espère —, mais je constate très vite que la partie est déjà perdue. Chris a de nouveau plongé le nez dans la guerre de Carthage, les couvertures relevées jusqu'au menton.

Lorsque je me glisse dans le lit, il me presse la main un bref instant en me disant « Je t'aime » d'un air absent, sans même lâcher son livre des yeux.

Je lui réponds « Moi aussi », ce qui est vrai. J'aime toujours mon mari. Je lui tourne le dos pour regarder de nouveau la grenouille avant d'éteindre la lumière.

3.

Il y a des gens dans ma chambre, et ils sont en pleine conversation. Ils rient... un peu trop fort !

Je ferme les yeux et je m'enfouis sous les couvertures. Mais les gloussements et les conversations continuent. La voix de la femme me paraît vaguement familière. Puis la voix masculine devient plus distincte. J'entends les mots « circulation » et « nouvelles du jour ». C'est alors que je reconnais les voix : ce sont celles d'Eric et de Kathy. Deux D.J. de la radio... J'en déduis qu'il est temps de me lever.

J'ai toujours rêvé d'être de celles qui se réveillent fraîches comme un gardon et séduisantes dès les premières lueurs de l'aube. Je croyais même pouvoir devenir comme elles après des années de travail, mais hélas, je me sens toujours dans la peau d'une collégienne qui a besoin de dormir jusqu'à midi. Chris est pire que moi. Lui a besoin de deux réveils et de trois sonneries avant de se tirer du lit. En conséquence, j'ai généralement le temps de prendre ma douche et de sortir avant qu'il soit levé.

Eric et Kathy recommencent à rire à propos d'une émission de télé-réalité. Je roule sur le côté pour éteindre ma radio. Et là, je sursaute. C'est quoi ce truc sur ma table de nuit ? J'ouvre grand les yeux : mais c'est la grenouille de Blinda, bien sûr. Ce matin, elle me paraît plus grosse, plus verte aussi. Les petites billes qui lui servent d'yeux brillent, les pattes de derrière ont l'air d'être prêtes à bondir, et la balafre qui lui sert de bouche a les

bords relevés vers le haut. La « chose » sourit.

Je déplace légèrement la grenouille pour qu'elle ne me regarde plus et je me traîne hors du lit. Je traverse la chambre plongée dans le noir, je m'arrête devant la fenêtre et je tire les doubles rideaux en lin couleur chocolat. Dehors, le temps est humide et gris, le brouillard épais. Les troncs des arbres ont pris une couleur grisâtre. Chicago a des airs de marécage écossais couvert de brume.

Dans la salle de bains, la lumière m'éblouit les yeux. Je lance un coup d'œil dans le miroir en passant la main dans mes cheveux, qui ont pris un drôle de pli pendant mon sommeil : frisés d'un côté, aplatis de l'autre, sans parler de l'électricité statique qui les fait tenir droit sur ma tête. Mon look classique du matin. Mais il y a un petit quelque chose de différent. Je m'approche encore du miroir. Mes yeux sont toujours bleus, mes cils toujours longs... Je fais un pas en arrière pour étudier le reste de ma petite personne. Une épaule légèrement plus haute que l'autre, mais ce n'est pas nouveau. Les hanches toujours trop larges à mon goût, les seins un peu trop petits. Rien n'a changé.

Je marmonne entre mes dents :

— Grouille-toi !

Les problèmes d'ego, ça suffit. J'ouvre le robinet de la douche, puis je me ravise et j'actionne le système « bain de vapeur ».

Quand nous avons emménagé, nous avons modernisé la douche en installant quatre pommes de douche différentes, plus une option vapeur. Dans la maison, je crois bien que c'est l'un de mes endroits préférés.

La vapeur sort, rendant la cabine aussi brumeuse que le temps dehors. J'inspire à fond en laissant la chaleur s'infiltrer dans mon corps. Je passe le jet sur mes cheveux et j'attrape une bouteille de shampooing. J'entends alors comme un craquement, puis des bruits de pas étouffés. La porte de la douche s'ouvre, et je pousse un glapisement en plaquant le flacon de shampooing contre ma poitrine.

— Ce n'est que moi, chérie.

Chris me rejoint dans la cabine, la vapeur s'écartant sur son passage.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'avais envie de te rejoindre.

— Ah bon...

C'est tout ce que je trouve à dire. Nous n'avons jamais pris de douche ensemble dans cette maison, même si j'ai plus d'un fantasme sur la façon d'utiliser la paroi carrelée de blanc.

— Laisse-moi t'aider.

Chris penche ma tête en arrière et m'embrasse le cou. Il me mordille le lobe de l'oreille. L'eau coule à présent sur mon ventre, et je m'entends gémir doucement. La vapeur est si dense que j'ignore si je verrais Chris en ouvrant les yeux. Mais je le sens là, derrière moi. Je sens sur mon dos le contact de son torse puissant couvert de gouttelettes, et ses

longues jambes derrière les miennes. Puis je sens autre chose. Chris n'était peut-être pas d'humeur folâtre hier soir, mais, ce matin, les choses ont changé...

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons blottis l'un contre l'autre dans la salle de bains embuée.

Chris me susurre :

- Ça me manquait, tu sais.
- C'est vrai ?
- Et comment !

Je prends une serviette de toilette pour éponger l'eau sur son front.

- A moi aussi.
- Approche !

Il me prend par la main et m'entraîne sur le lit. Les draps gris-vert sont tout froissés.

- Attention, nous allons tout mouiller...
- On s'en fout.
- Pas moi.

Je saute dans le lit et j'envoie valser la serviette. Nous nous blottissons entre les draps encore tièdes et, nez à nez, nous commençons à parler comme nous ne l'avions pas fait depuis des lustres.

- Raconte-moi ce qui se passe à ton boulot. Où en est ta promotion ?

Le constat d'échec concernant ma promotion devrait me décourager, mais je suis bien trop heureuse et je me sens si bien près de mon mari que l'heure n'est pas à la déprime. Je lui raconte d'un ton guilleret tous les commérages du bureau, notamment l'attitude condescendante d'Alexa.

Chris me murmure :

- Quelle garce...

Je me pelotonne tout contre lui, ravie d'avoir un allié.

- Et ce communiqué de presse, tu l'as sorti avec Evan, je suppose ?

Je marque un temps d'arrêt. Chris ignore totalement mon attirance pour Evan, enfin je crois, mais le fait d'entendre mon mari prononcer son nom me surprend.

- Euh, oui. En effet.
- Comment est Evan ?
- Il est sympa. Un type bien.

Je me torture la cervelle pour trouver un autre sujet de conversation, mais, comme rien ne me vient, je brode sur Evan.

- Lui a obtenu sa promotion, et il décroche des clients. Alors Roslyn l'adore.
- Roslyn est-elle toujours aussi coriace que les clous de son client ?

— Oh, que oui !

— Le contraire de toi, ma puce. Toi, tu es douce et gentille.

Ma puce, ça faisait bien longtemps qu'il ne m'avait pas appelée comme ça !

Je me rapproche de Chris, qui m'embrasse sur le bout du nez. C'est un geste intime, qui nous rapproche encore plus que ce qui s'est passé sous la douche. Cette marque de tendresse me touche tellement que j'en ai presque les larmes aux yeux.

Il me sourit et me regarde comme avant. Je lui rends son sourire.

— Bon, assez parlé de moi. Quelles sont les dernières nouvelles de ta boîte ?

— Eh bien, je t'ai déjà parlé de cette histoire de fusion, non ?

Je hoche la tête. Inutile de lui rappeler que je lui ai posé la question la veille et qu'il n'avait pas l'air de vouloir en parler.

— C'est le bide complet ! Il faut que j'aille au tribunal ce matin.

Il se hisse sur un coude et jette un coup d'œil sur le réveil.

— J'ai largement le temps...

Je me retourne brusquement... et je lis 9 h 4 en rouge sur le cadran. Et cette fichue grenouille qui me regarde... Ne me demandez pas pourquoi, mais elle est de nouveau face à moi. Peu importe ! Le problème, c'est qu'il est tard. Beaucoup trop tard.

Je saute du lit.

— Et merde ! Chris, il faut absolument que je parte.

Il ronchonne.

— Donne-moi encore dix minutes.

Je le rabroue en riant.

— Non ! Toi, tu as ta séance au tribunal, et tu sais à quel point Roslyn est à cheval sur la ponctualité.

Je me suis fait reprocher plus d'une fois mon incapacité à arriver avant 9 heures...

J'ouvre les portes du placard à la volée et je fouille dans ma collection de pantalons. J'enfile un de mes préférés, un pantalon marron évasé qui a fait ses preuves. J'attrape au passage un corsage de soie ivoire que je boutonne à toute vitesse. Et, pour compléter ma tenue, je mets un gros collier d'argent, puis j'empoigne ma trousse à maquillage et mon sac.

Chris est toujours en train de se prélasser au lit.

— Bon, je file.

— Embrasse-moi.

Je stoppe un instant ma course effrénée.

— Bien sûr.

Je me penche sur le lit. Chris s'assied et me caresse le visage. Puis, doucement, lentement, il m'embrasse.

— Qu'est-ce qui t'a pris, ce matin ?

Il éclate de rire.

— Je ne sais pas. Mais c'est bien.

Difficile de le contredire.

Une demi-heure plus tard, je me rue hors de l'ascenseur, marmonne de vagues mots d'excuse à qui veut les entendre et j'emprunte le couloir moqueté de beige jusqu'à mon box aux murs beiges. Un coup d'œil à ma montre : il est 9 h 39. Ça s'annonce mal.

L'hôtesse d'accueil me lance au passage :

— Bonjour, Billy.

— Bonjour, Carolyn !

Elle me crie de loin :

— Billy, attends... J'ai des messages pour toi !

Ça me stoppe net. Carolyn ne prend les messages que pour les directeurs adjoints et les grands pontes. Les autres — dont je fais partie — doivent se contenter de leur boîte vocale. Si Carolyn a un message pour moi, c'est donc que Roslyn doit vouloir me parler. Pour me passer un savon, voire saboter ma carrière sous prétexte que je suis une fois de plus en retard.

Je fais quelques pas vers Carolyn et je tends la main. Il y a trois messages, ce qui ne présage rien de bon. Si ça se trouve, je risque même de me faire virer.

Carolyn me souhaite une bonne journée.

Se moquerait-elle de moi ?

Je parcours mes messages en m'éloignant de son bureau. Deux d'entre eux émanent de clients. C'est curieux que Carolyn les ait pris. Il y a peut-être une urgence à la clé... Le dernier est de Roslyn, et il est très laconique : « Peux-tu passer me voir ? »

Je sens mon estomac se nouer. Tout ça ne me dit rien qui vaille.

Mais le pire, c'est quand je vois l'état de mon bureau : il est vide. Entièrement vide.

Il n'y a même plus la photo de ma mère et de mes sœurs. Le livre de cuisine d'Odette, les piles de communiqués de presse qui traînaient un peu partout, l'affiche de la comédie musicale que j'ai vue avec Chris l'année où nous nous sommes connus, tout a disparu ! J'essaie de comprendre, de trouver une raison logique à ce chamboulement. Est-ce que j'aurais raté une note de service sur un éventuel déménagement ? Je regarde autour de moi... Non, les autres bureaux sont toujours occupés. Je ne vois donc qu'une raison à tout cela — une raison évidente : j'ai été virée.

J'envisage de rentrer chez moi, tout simplement. Car le message de Roslyn me semble suffisamment clair. Pourquoi perdre mon temps à m'asseoir dans son bureau et l'écouter débiter toutes les raisons qui ont poussé la société Harper Frankwell à se passer de mes services ? Mais plus je reste là à regarder les murs beiges totalement nus, plus je suis hors

de moi.

Je remonte le couloir pour rejoindre le bureau de Roslyn. Je marche d'un pas décidé, un peu trop peut-être car mes orteils commencent à crier grâce dans mes chaussures pointues. Mais la douleur me fait presque du bien.

Je croise Alexa, qui arbore un nouveau top en cachemire noir.

— Salut, Billy.

De toute évidence, elle n'a pas encore appris la nouvelle de mon éviction car elle s'éclipse sans prendre la peine d'en rajouter.

Je ne lui réponds même pas. Je me concentre sur le bureau de Roslyn au bout du couloir. Mais quelque chose attire tout à coup mon attention.

Je m'arrête et je tourne la tête à gauche vers un des bureaux destinés aux directeurs adjoints. C'est l'un des plus beaux, et il est vide depuis des mois. Je m'approche et je jette un coup d'œil à l'intérieur. Apparemment, quelqu'un a obtenu une promotion car le bureau est occupé. Les deux fenêtres donnent sur Michigan Avenue, la pièce est donc éclairée par les rayons du soleil levant, et il y règne une douce chaleur. L'occupant précédent a laissé derrière lui une crédence en pin à fleurs de lys, avec des volutes sculptées sur les côtés.

Et, posée sur la crédence, j'aperçois la photo de ma mère et de mes sœurs, juste à droite du livre de cuisine d'Odette.

Je me force à fermer les yeux et j'essaie de réfléchir. Suis-je victime d'une hallucination ? Ou bien est-ce une blague idiote ? Je regarde le bureau et je vois ma tasse des Northwestern Wildcats avec mes stylos dedans, ainsi que mon carnet orange, la boîte carrée où je range mes CD, le mug jaune que j'ai acheté il y a une éternité à l'Expo de la Vieille Ville.

Sidérée, je sors du bureau à reculons. Juste à droite sur le mur, à côté de la porte, j'aperçois une plaque dorée : « Billy Rendall, directrice adjointe. »

— Oh, mon Dieu !

Mon cœur s'emballe. Ça y est, j'ai ma promo... C'est pour ça que Roslyn voulait me voir. Elle a fini par me donner le poste !

Quand on parle du loup... j'entends qu'on m'appelle. C'est Roslyn qui sort la tête de son bureau pour me prier de la rejoindre.

— Mais bien sûr !

Je reprends le couloir d'un pas guilleret, en souriant béatement à tous ceux que je croise sur mon passage. Enfin la consécration que j'attendais ! La reconnaissance officielle de ma compétence. Et que c'est gentil de la part de Roslyn d'avoir fait déménager toutes mes affaires.

Lorsque je me retrouve dans son bureau, elle est occupée à signer son courrier, son assistante debout à ses côtés. J'ai un large sourire sur les lèvres, prête à entendre un flot de louanges. Mais Roslyn lève à peine le nez de son parapheur, comme si elle avait la tête

ailleurs.

— Billy, tu es libre pour déjeuner avec Lydia ?

— Lydia Frankwell ?

Je n'ai jamais été invitée à partager mon repas avec la propriétaire de l'agence

— Naturellement.

— En quel honneur ? Il y a une raison spéciale ?

Mais que je suis bête ! Ils vont m'annoncer officiellement la nouvelle pendant le déjeuner. Une fois de plus, je trouve l'attention touchante.

— Pas du tout. Mais nous devons vérifier certaines choses, en particulier le budget de la société Teaken Furniture. Nous nous ferons servir une salade en salle de conférences.

— D'accord.

Dois-je parler de la promotion ?

L'assistante de Roslyn me lance un sourire aussi aimable que rapide, comme pour me dire : « Bonjour, rien de neuf ici. »

— Lydia arrive de Manhattan. Nous déjeunerons donc assez tard. Rendez-vous à 13 h 30, d'accord ? Je dois faire partir ces lettres, tu sais ce que c'est ?

— Bien sûr. C'est entendu.

Lorsque je remonte le couloir, mon pas est plus mesuré. A chaque seconde, je m'attends à voir surgir quelqu'un de l'ombre pour me crier « Surprise ! », ou « Félicitations ! », mais tout le monde vaque à ses occupations comme d'habitude. Comme si j'avais toujours été directrice adjointe.

Le fauteuil derrière mon nouveau bureau est en cuir lie-de-vin. Je m'y enfonce avec délice... un peu trop à mon gré. Je passe dix minutes à essayer de le régler à ma hauteur, mais, même après avoir rehaussé le siège, j'ai l'impression d'être une gamine minuscule. Ce fauteuil est trop profond, c'est tout juste si mes pieds touchent le sol. Je déniche un annuaire qui doit largement peser le poids d'une enclume (ce sont les pages jaunes de Chicago) et je le fourre sous mes pieds. J'attrape mon sweater poil de chameau accroché à la patère derrière la porte, et je le roule en boule derrière mon dos. Bien, passons au chapitre suivant.

J'allume mon ordi. Tout a l'air normal. Je clique sur ma boîte e-mails, et je lis le message d'un vieux copain de collègue qui se propose de venir à Chicago. Il y a aussi un e-mail d'Odette, qui me suggère quelques idées de promotion pour son livre, et j'en prends note sur un bloc. La dernière ligne de son mail précise que si je n'ai pas le temps d'appeler, ce n'est pas grave, je n'ai qu'à demander à mon assistante Lizbeth de lui passer un coup de fil.

Je pose mon stylo et je m'adosse à mon fauteuil. Qui diable peut être cette Lizbeth ?

Je regarde le téléphone — un modèle récent, noir et très design, où sont indiqués des numéros abrégés avec les noms correspondants, parmi lesquels une certaine Lizbeth. J'hésite une seconde, les yeux rivés sur la touche, puis j'approche mon index et j'appuie.

Une voix guillerette retentit dans l'écouteur.

— Salut, Billy ! Vous avez besoin de quelque chose ?

Que répondre ? Une lobotomie, peut-être... Ou un indice.

— Lizbeth ?

Ce mot sonne bizarrement dans ma bouche. C'est que je ne connais pas de Lizbeth...

— Oui ?

— Vous êtes bien mon assistante ?

Ma correspondante éclate de rire comme une collégienne.

— Bien sûr.

De plus en plus étrange...

— Billy, je ne vous entends plus...

— Je suis là. Dites-moi, Lizbeth, quel jour sommes-nous ?

— Le 5 mai.

Jusque-là, tout est normal.

— Et... nous sommes bien mardi ?

— Mais oui. Qu'y a-t-il ? Ça ne va pas ?

Pourquoi voulez-vous que ça n'aille pas ? Ce matin, j'ai fait l'amour avec mon mari et c'était génial, et j'ai décroché ma promotion en l'espace d'une nuit. Le seul problème, c'est que je n'ai jamais eu vent de cette promotion.

J'ai soudain une idée — je connais quelqu'un qui peut m'aider.

— Si, Lizbeth, tout va bien. Vous avez vu Evan, aujourd'hui ?

Dès que j'ai raccroché, je fonce dans le bureau d'Evan. Il se lève et me prend aussitôt dans ses bras.

Je suis obligée de le repousser, juste un peu. Il nous arrive de nous lâcher lorsque nous sortons le soir (c'est d'ailleurs généralement moi qui m'accroche un peu trop à lui), mais jamais au boulot.

Evan me lance :

— Mon Dieu ! C'est bizarre, mais tu m'as manqué.

— Depuis hier ?

Car c'est bien hier que j'ai assisté à cette réunion de travail et que j'ai été humiliée en public par Roslyn, non ? Et qu'il m'a parlé du concert de Hello Dave ?

— Oui.

Sa main est toujours posée sur mon bras. C'est presque comme une caresse.

— Il faut que je te demande quelque chose.

J'échappe à son étreinte et je ferme la porte.

— Je t'écoute.

Il me désigne une des chaises-visiteurs et regagne son siège.

— Peux-tu m'expliquer ce qui se passe ici ?

— Je te trouve très sexy, aujourd'hui.

— Ah oui ?

Je jette un bref coup d'œil sur mon pantalon brun et mon corsage ivoire. Ça doit faire une bonne cinquantaine de fois que je porte cette tenue pour venir travailler.

— Absolument. Dis-moi un peu ce qui t'arrive aujourd'hui...

Son regard s'attarde sur moi, suit les courbes de mon corps, puis remonte.

— Je ne sais pas.

Peut-être est-ce l'effet de mon bain de vapeur de ce matin ?

— Ecoute-moi bien, Evan, et concentre-toi. Peux-tu me dire ce qui se passe dans cette fichue boîte ?

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi est-ce que j'ai un bureau réservé aux directeurs adjoints ?

Il se met à rire.

— Mais parce que tu es directrice adjointe, mon ange. Il va falloir t'y habituer.

— Mais pourquoi est-ce arrivé si vite ?

— Comment ça ? Tu le méritais depuis longtemps.

— Je sais, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Pourquoi ont-ils déménagé mes affaires dans la nuit ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu es à ce poste depuis un bon moment.

— C'est-à-dire ? Combien de temps ?

Il se passe la main dans les cheveux, geste qui d'habitude me fait soupirer de désir. Puis il se gratte la tête.

— Je n'arrive pas à m'en souvenir, c'est étrange. Peu importe, d'ailleurs. Qu'y a-t-il, tu as l'air tendue ?

— Quoi ?

— Tu donnes l'impression d'être tendue. Laisse-moi te masser le cou.

En un éclair, il contourne son bureau et se retrouve derrière moi, les mains sur mon cou.

Je me laisse aller quelques secondes en fermant les yeux, puis je reviens sur terre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'aide à te débarrasser des zones de tension.

Il parle d'une voix grave, profonde. Le genre de voix qu'il doit prendre au lit avec ses copines.

Je me lève et je commence à arpenter la pièce.

— Bon, d'accord, ça va ! C'est une blague ? Sérieusement, si c'en est une, elle est de très mauvais goût.

— Mais de quoi parles-tu ?

— De mon bureau de directrice adjointe ! Et... de ton comportement.

J'ai beaucoup de mal à trouver les mots justes.

Il a l'air perplexe.

— Excuse-moi. Ce n'était pas une bonne idée, c'est ça ?

— Euh... non, en effet.

— Mais, bon sang, que me reproches-tu ? Tu te sens mal ? C'est le bas du dos qui doit être noué, laisse-moi faire.

Il s'avance vers moi et ses bras musclés m'emprisonnent les hanches.

— Ça va très bien. Je m'en vais.

Et je me dirige vers la porte en riant nerveusement.

— Tu ne viens pas déjeuner ?

On dirait un gosse abandonné sur un terrain de jeux.

— Non, j'ai des projets.

Bizarre. C'est généralement lui qui me fait ce genre de réponse.

De retour dans mon bureau, je grimpe dans mon fauteuil et, les pieds sur l'annuaire du téléphone, je balaie la pièce du regard. Pas de doute, toutes mes affaires sont ici, et tout le monde a l'air de penser que je suis directrice adjointe. Mais ça me paraît totalement surréaliste... Tout ça est arrivé si vite, sans tambour ni trompette. Moi, je rêvais d'une grande fête, avec un gâteau nappé de sucre glace rose bonbon et l'inscription *Félicitations, Billy ! J'aurais voulu qu'on me dise : « Tu l'as bien mérité. »*

J'ai besoin d'en parler à ma mère. Elle va délirer, s'extasier... mais elle au moins va pavoiser ! Et puis, il n'y a qu'elle pour me faire admettre que tout ça est bien réel et que ce n'est que justice. J'approche le téléphone pour examiner la liste des numéros abrégés. Elle y est. C'est marqué *Maman*.

Je laisse passer deux, puis trois sonneries. Je sais que, ensuite, c'est son répondeur qui prendra le relais et que j'entendrai le message enregistré : « Nous sommes désolés de ne pouvoir répondre dans l'immédiat. Nous vous rappellerons. » Ma mère n'a pas modifié son message depuis la mort de Jan, ce qui donne toujours l'impression qu'il est parti faire des courses en ville avec elle, et qu'ils vont bientôt rentrer et consulter leur boîte vocale.

Le répondeur se met en marche, et je suis surprise de constater que le message n'est plus le même. Un air de piano en musique d'ambiance, puis la voix décidée de ma mère : « Bonjour ! Je suis absente pour le moment, mais laissez-moi votre numéro de téléphone et je me ferai un plaisir de vous rappeler. Bye ! »

Qu'est-ce que ça veut dire ? On dirait Joan Collins dans *Dynastie*.

— Maman, c'est moi. Bravo pour le message. Rappelle-moi dès que tu rentres.

Je raccroche. Et maintenant, que faire ? Je suppose que je pourrais me mettre au travail, mais il est probable qu'on attende de moi autre chose maintenant que je suis promue directrice adjointe. Seulement voilà, je n'ai pas d'idée très précise sur mes nouvelles fonctions.

— Bonjour, miss Billy.

Je lève la tête. C'est Gerald, un Black plus très jeune qui est responsable du service courrier chez Harper Frankwell. Tous les matins, il passe dans chaque bureau pour apporter le courrier.

Je lui rends son bonjour, et j'attends de voir s'il va faire des commentaires sur mon nouveau bureau.

Il dépose une pile de lettres, me lance « Je vous souhaite une excellente journée », puis il me tourne le dos et s'en va en sifflant un petit air.

Je regarde les enveloppes. Il y a là des lettres de clients, un courrier d'une chaîne de télé de Dallas à laquelle nous avons demandé de participer à la promotion d'un nouveau produit. Et une très belle carte postale représentant un magnifique bâtiment surplombé de flèches. Je retourne la carte et je lis les caractères imprimés en haut : *Milan, le Dôme*. Et juste au-dessous, trois lignes rédigées par ma mère de son écriture minuscule, mais d'une calligraphie parfaite : « Les collections sont d'un ennui, cette année ! Surtout la ligne Trussardi... Du déjà-vu. Bisous. Maman. »

Je retourne de nouveau la carte pour revoir la photo, puis je relis le texte plusieurs fois. Force m'est de constater que, du jour au lendemain, ma mère est partie toute seule à Milan pour courir les collections. Ma mère adore la mode. Elle a toujours été à l'affût des dernières tendances, et elle a toujours parlé de se rendre à Milan avec Jan. Mais, lorsqu'il est mort, elle a dit adieu à son rêve. Enfin, jusqu'à maintenant. Car si cette carte postale n'est pas bidon, ça signifie que ma mère a de nouveau une vie à elle, ce que j'ai toujours voulu depuis très longtemps. Et si tout ça est bien réel, je dois également en conclure qu'elle a surmonté l'épreuve de la mort de Jan, beaucoup plus vite qu'elle ne s'est remise du départ de mon père.

A cette pensée, je sens quelque chose de différent en moi. Tout au fond de moi, je n'ai jamais cessé jusqu'ici de me demander où pouvait bien être mon père, et de m'accuser d'avoir été la cause de son départ, sans doute parce que je l'avais déçu. Mais je ne me pose plus ce genre de question. Je me souviens de la douleur de l'absence, de l'attente, de la tristesse, mais je ne ressens plus aucune colère. Comme lorsqu'on se remémore une ancienne histoire d'amour, et que toute trace d'émotion a disparu.

J'inspire longuement. On dirait qu'il y a plus de place dans mes poumons à présent, comme dans ma tête. Les heures que j'ai passées avec Blinda ont dû faire leur effet. J'ai brisé le complexe d'Œdipe inversé, et je me suis libérée de l'emprise de mon père.

Dans mon nouveau bureau, je me sens bien. Plus légère, plus heureuse. Non seulement j'ai surmonté le départ de ce père, mais j'ai passé un début de matinée merveilleux avec mon mari. J'ai décroché ma promotion, et Evan m'a fait des avances. Jusqu'à ma mère qui vient de prendre un nouveau départ. J'ignore totalement comment c'est arrivé, mais, en

L'espace d'une nuit, j'ai eu une chance incroyable en obtenant tout ce que je désirais.

Je repense à mon rendez-vous avec Blinda hier soir, et à la grenouille qu'elle m'a offerte. Ces deux-là auraient-elles quelque chose à voir avec ce qui m'arrive ? Mon intuition me pousse à croire que oui, mais cela paraît tellement irrationnel ! De toute façon, peu importe. Maintenant, j'ai tout ce dont j'ai toujours rêvé, et je compte bien en profiter.

4.

Lorsqu'Evan a été nommé directeur adjoint, je lui ai soutiré toutes les infos qu'il possédait sur les avantages de sa promotion. Il a eu droit à un nouvel ordi, et à un nouveau portable, sans parler des nouveaux meubles de bureau. En plus, il peut inviter ses clients à déjeuner ou à sortir sans limite de budget, ce qui n'est pas le cas pour les simples responsables de budget.

Toujours assise à mon bureau, je me frotte les mains. L'heure est venue de dépenser un peu d'argent de la société. Mais, au fait, ne l'aurais-je pas déjà fait quelque part dans le gouffre béant entre ma vie présente et ma vie passée ?

J'appuie de nouveau sur la touche Lizbeth.

— Oui, Billy... ?

Je ne sais pas encore à quoi ressemble cette fille, et il serait sans doute préférable de combler cette lacune dès maintenant, de peur de la rencontrer dans le couloir sans la reconnaître, ce qui lui donnerait l'impression que je la snobe.

— Pourriez-vous faire un saut dans mon bureau, juste une seconde ?

Quelques instants plus tard, une fille dans les vingt-cinq ans se présente à ma porte. Elle a une bouille toute ronde avec des cheveux ondulés châtain roux, de grands yeux ronds et une petite bouche en cœur barbouillée de gloss à lèvres rose barbe à papa.

Elle prend place sur une de mes chaises visiteurs.

— Que se passe-t-il ?

— Lorsque j'ai été nommée directrice adjointe... Je veux dire, vous souvenez-vous du jour où j'ai décroché ma promotion ?

Elle me regarde d'un air bizarre.

— Bien sûr, même si je ne me souviens pas du jour exact. J'ai été embauchée juste après.

— Très bien, et euh... c'était quand ? Je veux dire, quand avez-vous été embauchée ?

Elle a un petit rire ironique, comme si c'était une question facile, puis elle fait la grimace en regardant le plafond.

— Mon Dieu... voyons voir... c'était quand ?

Elle me regarde, le visage perplexe.

— Je n'arrive pas à m'en souvenir.

Exactement comme Evan ! Pour tout le monde, j'ai ce statut depuis toujours, mais, moi, je *sais* que c'est faux. J'ai l'impression de jouer dans une pièce de théâtre. Tout me semble irréel.

— Billy, pourquoi souhaitiez-vous me voir ?

Je chasse les pensées qui m'agitent sur l'étrangeté de la situation. Il vient de m'arriver quelque chose de bien, à quoi bon lutter contre ?

— Je voulais savoir si vous vous souvenez de quoi que ce soit concernant les dépenses en mobilier et en matériel informatique.

— Oui, je crois que c'était dans le dossier que Miss Frankwell a envoyé.

— Parfait... Et pourriez-vous me dire où je... je veux dire où nous l'avons rangé ?

— Vous m'avez demandé de le classer dans mon bureau, vous ne vous rappelez pas ?

— Mais si, bien sûr ! Pourriez-vous me le donner ?

Elle réapparaît quelques instants plus tard avec une liasse de papiers agrafés sous le titre « Informations à l'attention de la nouvelle directrice adjointe ».

— Merci, Lizbeth. Et pourriez-vous me dire où la société achète son matériel informatique ?

Tandis que mon assistante sort du bureau, je feuillette les papiers qu'elle vient de me remettre. Ce sont les mêmes que ceux qui ont été reçus par Evan. Parfait.

Lizbeth me passe un coup de fil quelques secondes plus tard avec le nom de notre fournisseur. Je me retrouve au téléphone avec un de leurs vendeurs tout en surfant sur leur site web pour comparer les modèles d'ordinateurs et d'écrans. J'opte finalement pour un écran plat aux lignes épurées et un ordi haut de gamme qui a des tonnes de mémoire... Je vais pouvoir passer mon temps à graver mes CD et à télécharger toute la musique que je veux. Le seul problème, c'est que je ne sais pas le faire. Je n'ai même pas de lecteur MP3. Peut-être que ça aussi a changé ! En une nuit, j'ai obtenu tout ce que je souhaitais, et j'ai toujours rêvé d'être une spécialiste en I-pod et autres nouveautés technologiques... Peut-être que mes mains trouveront toutes seules les touches à manipuler dès qu'on me livrera mon nouvel ordi.

J'appelle de nouveau Lizbeth.

— Je vais choisir de nouveaux meubles de bureau. Je ne serai pas longue.

— N'oubliez pas votre déjeuner d'affaires à 13 h 30.

Je regarde ma montre : il est midi.

— Pas de problème.

Je raccroche et je continue à contempler ma montre pendant une bonne minute. Le cadran est nacré, avec un bracelet en cuir brun-orange. C'est ma mère qui me l'a offerte l'année dernière pour Noël, et elle a bien pris le temps de faire son choix. Est-elle en train

de se choisir avec le même soin des robes et des jupes dans les boutiques de Milan ?

Je sais où se trouve le fournisseur de matériel informatique choisi par la société, j'y suis déjà allée avec Evan. Une fois dans la rue, je me bats avec des touristes pour monter dans un taxi et nous prenons la direction du magasin.

La salle d'expo est un espace haut de plafond, aux murs de brique. Je mets la main sur un vendeur et je lui explique que j'ai besoin d'un nouveau bureau et d'un fauteuil, en lui précisant que j'ai déjà une crédence en pin que je compte bien conserver.

Le vendeur — un petit homme chauve en costume cravate — se réjouit déjà de la perspective d'une vente. Il se met quasiment au garde-à-vous avant de me faire faire le tour du showroom, pointant du doigt les différents styles de bureau.

C'est fou ce que ces bureaux peuvent être chers ! Et mon budget n'est pas extensible...

— Finalement, je me demande si je ne vais pas m'en tenir au fauteuil...

Le sourire du vendeur se fait plus discret, mais l'homme hoche la tête d'un air entendu et commence à me montrer les fauteuils. Tous les modèles sont en cuir noir avec les pieds chromés. Un cuir désespérément noir et lustré, avec des gros boutons.

— Ces modèles font tous tellement...

Je me creuse la cervelle pour trouver le mot juste.

— ... tellement « bureau »...

Je pense au fauteuil lie-de-vin que j'ai déjà. Il est beaucoup trop grand pour moi, mais, au moins, il a le mérite de l'originalité. Je devrais peut-être le garder.

C'est alors que je l'aperçois... A l'autre bout de la pièce, près d'un bureau tout en courbes, je vois un petit fauteuil en cuir crème très design. Je fonce droit dessus et je m'y plonge avec délice comme dans un bon vieux sweater douillet.

Je regarde le prix sur l'étiquette : cent dollars de plus que mon budget meubles, mais je peux très bien payer la différence de ma poche.

— Je le prends.

De retour au bureau, je passe un coup de fil à Chris.

— J'ai une nouvelle à t'annoncer.

— Ah bon ?

Il a l'air tout excité.

— Si on sortait dîner ce soir ? Je t'expliquerai.

Je m'attends à ce qu'il se dise « débordé de travail ». C'est que j'en ai entendu, des excuses : la fusion par ci, les facturations par là... Mais, à ma grande surprise, il accepte tout de suite.

— D'accord ! On se voit à 18 heures ?

— Que dirais-tu du Spring ?

C'est un restaurant de Bucktown où Chris et moi avons commencé à parler mariage. Ce soir-là, nous nous grisions de projets d'avenir. Allez savoir pourquoi, nous ne sommes

jamais retournés dans cet établissement.

- Très bonne idée.
- Je me charge de la réservation.

Juste après, Lizbeth m'appelle.

- Votre réunion va commencer.

J'attrape mon sac sous mon bureau, je me repoudre le visage, une petite retouche de rouge à lèvres et hop ! Me voilà prête. Je remets mon sac à sa place et je consulte ma montre. Il est très exactement 13 h 30. Je me sens soudain très nerveuse. Toutes ces années, je me suis plainte de ne pas avoir assez de responsabilités, mais j'ignorais la dose de stress qui allait avec.

Dans la salle de conférences — une longue pièce étroite avec une table de verre ovale — Roslyn est plongée dans un dossier tout en mâchant en silence une simple salade verte. Elle lève la tête à mon arrivée.

- Bonjour, Billy. Vous préférez la salade César, je crois ?
- Euh... oui, en effet.

Je ne me souviens pas lui en avoir jamais parlé. Je ne discute jamais avec elle de mes livres ni de mes films préférés... et encore moins des salades.

Je me dirige vers la desserte, et prends ma salade César. Une seconde plus tard, Lydia Frankwell pénètre dans la salle de conf, laissant dans son sillage une trace de Chanel n° 5. C'est une femme très bien conservée, dans la tranche d'âge des 50-70 ans. Il y a vingt ans, elle a créé la société avec Bradley Harper. Le bruit court que le sieur Harper et elle ont eu une liaison dans leur précédente boîte, et que cette liaison se poursuivait encore lorsqu'ils ont créé Harper Frankwell. Monsieur Harper est mort il y a huit ans, juste avant que je ne rejoigne la société, laissant Miss Frankwell aux commandes.

Je l'ai toujours trouvée un peu superficielle. Je ne lui reproche pas d'être incompetente, loin de là, mais d'avoir tendance à jouer les « figures de proue », de perdre son temps en mondanités avec les clients dans tout le pays pendant que Jack, et maintenant Roslyn, font marcher la boutique.

Elle nous salue brièvement. Je m'attends à ce qu'elle me félicite pour ma promotion, mais je ne vois rien venir.

Roslyn bredouille quelques mots pour l'accueillir. Je marque une pause, en me demandant si je dois l'appeler par son prénom ou lui donner du « Mlle Frankwell ». Il faut croire que je réfléchis un peu trop longtemps car Roslyn et elle me considèrent d'un air bizarre.

Je balbutie.

- Bonjour, Lydia.

Et je retiens mon souffle.

Roslyn replonge le nez dans son dossier. Lydia esquisse un sourire qui retousse à peine le coin de ses paupières bourrées de Botox, puis va chercher la salade qui reste. Je

m'assieds en soupirant intérieurement.

Une fois que Lydia s'est assise à son tour, Roslyn prend la parole.

— Très bien. Si nous parlions de Teaken Furniture.

— Mmm, parfait.

Je ne sais pas très bien si elle parle de la salade ou du budget de Teaken Furniture. C'est un ancien client d'Evan, dont j'ai hérité. Nous le suivons depuis une éternité. Une société de meubles de Chicago de la vieille école. Ils passent les mêmes pubs depuis des années et n'ont pas beaucoup renouvelé leur gamme, ce qui nous donne peu de champ d'action pour les RP. Mais le patron est un ami de Lydia, alors nous poursuivons notre collaboration bon an mal an, en demandant aux magazines d'écrire sur leur mobilier, même s'il a très peu évolué.

Roslyn se lance dans le budget prévisionnel de Teaken pour les six prochains mois, et Lydia pose une ou deux questions. J'essaie de l'imiter, mais je constate que je n'ai pas grand-chose à dire. Ce n'est pas seulement parce que je ne suis pas encore familiarisée avec ce type de travail, mais tout simplement parce que je m'ennuie à mourir.

Ça me surprend beaucoup, d'ailleurs. J'épie fréquemment Evan lorsqu'il participe à ce genre de réunion. Il arrive même que j'entre dans la pièce lorsque la porte est ouverte, et j'essaie toujours de laisser traîner mes oreilles. Ça m'a toujours paru si excitant de rencontrer les PDG, de parler budgets... et voilà que, aujourd'hui, c'est tout juste si j'arrive à garder les yeux ouverts.

Roslyn finit par dire.

— Bon, c'est tout pour moi. Lydia, avez-vous besoin d'autres infos ?

Elle est en train de jouer avec une serviette en papier.

— Hmm ? Oh, je voulais juste vous dire que je serai à New York pratiquement tout le mois prochain. Si vous souhaitez me parler — des problèmes de personnel ou autres — autant le faire maintenant.

A l'entendre, elle part pour l'Antarctique ! Mais ce n'est jamais que le Ritz-Carlton de Manhattan...

Roslyn fronce les sourcils pendant une demi-seconde, puis hausse presque imperceptiblement les épaules et lance :

— Il y a bien le cas Carolyn...

Lydia hausse les sourcils. Enfin, elle essaie.

— Qui ça ?

— Notre hôtesse d'accueil. Elle est chez nous depuis deux ans et n'arrête pas de demander une augmentation. Franchement, je pense qu'elle le mérite.

— Très bien. Et vous Billy, rien à dire ?

Je suis sur le point de répondre par la négative. Je ne suis directrice adjointe que depuis cinq heures à tout casser, alors comment pourrais-je avoir des problèmes de personnel ou autres ? Mais si, au fait, j'en ai un de taille... Alexa ! Je repense à cet air

suffisant, je l'entends me dire : « Oh, je ne suis pas en train de te dire de te charger de ça toute seule... Grands dieux, non... » Et puis ce rire condescendant qui n'en finit pas !

Alors je me lance :

— Alexa Villa.

Roslyn se rembrunit. Je suis sur le point de prendre un virage à cent quatre-vingts degrés, de dire que tout va bien avec elle ou qu'il s'agit d'une erreur lorsque je vois Lydia se redresser sur son siège.

— Ah oui, Mlle Villa... Qu'en pensez-vous ?

— C'est juste que...

Comment formuler ce que je ressens ? Je n'ai jamais préparé de discours sur Alexa dans ma tête, ce serait plutôt au niveau de l'estomac que je rumine depuis des années.

Lydia hoche la tête pour m'encourager à parler.

— Oui...? Je vous écoute.

Alors je commence à tout déballer.

Je dis à Roslyn et à Lydia le fond de ma pensée, je leur raconte qu'Alexa n'arrête pas de refileur du travail aux autres, qu'elle n'a aucun respect de la hiérarchie, qu'elle est impolie et condescendante, et qu'il est très difficile de travailler avec elle.

Roslyn semble un peu troublée, et je me demande si je n'ai pas outrepassé mes nouvelles responsabilités. Je repousse mes feuilles de salade sur les bords de mon assiette. On entendrait une mouche voler dans la salle de conférences.

Je suis prête à revenir sur ce que j'ai dit et à prendre la tangente. Il n'est peut-être pas utile de mettre en danger mes nouvelles fonctions en mettant le nom d'Alexa sur le tapis.

— Il se peut que je me trompe.

Mais Roslyn abonde dans mon sens.

— Je crois l'avoir noté, moi aussi. Mais je ne me doutais pas que les choses se passaient aussi mal.

Lydia lui demande :

— Vous avez des exemples ?

— Nous avons eu quelques problèmes avec elle. Il y a même eu une plainte d'un client à propos d'un commentaire qu'elle aurait fait. Et puis, bien sûr, il y a eu cet incident avec Miss Martha.

— Seigneur, c'est pourtant vrai !

Miss Martha est une célèbre boulangerie de Chicago. Le *Today Show* lui a décerné le titre de meilleure spécialiste de cookies aux pépites de chocolat de tout le pays. Et Miss Martha a fait appel à nos services pour faire un peu de RP autour de l'événement. C'est Alexa qui avait la responsabilité de valider les dossiers de presse et de les envoyer dans tous les Etats-Unis. Le titre du dossier était censé être « Miss Martha *épate* ses concurrents ». Mais Alexa n'a pas bien relu le bon à tirer, et les dossiers sont sortis avec le

titre « Miss Martha éclate ses concurrents ». Inutile de dire que notre agence a perdu le budget.

Roslyn commente.

— C'était une énorme bourde, mais je crois qu'elle a fait de gros progrès depuis.

— A-t-elle décroché des affaires ?

— Non, mais...

— Vous connaissez comme moi la politique de notre agence mise en place par Bradley.

Lorsqu'une personne a reçu deux avertissements notifiés par écrit, nous pouvons mettre un terme à son contrat.

A ces mots, mon sang se fige. Qui parle de virer Alexa ? Je voulais juste que la société lui donne un coup de semonce, au pire, qu'elle soit rétrogradée...

Lydia poursuit :

— Billy, vous êtes son supérieur hiérarchique direct. Si vous pensez vraiment qu'elle empêche le personnel de l'équipe de faire correctement son travail, il faut absolument intervenir. Vous êtes d'accord, Roslyn ?

L'intéressée a toujours l'air un peu troublée, mais elle acquiesce.

— C'est à vous de décider, Billy. Mais, si vous prenez une décision, vous devez en assumer la responsabilité jusqu'au bout. D'ailleurs, c'est vous qui serez chargée de lui en faire part.

— Moi ?

J'en ai la gorge sèche. Jamais je n'ai géré de problème de personnel, et là, il s'agit de virer quelqu'un !

Roslyn insiste.

— C'est à vous de le faire.

Je me sens tout à coup investie d'une soif de pouvoir.

Je suis terrifiée, mais, en même temps, je trouve ça terriblement excitant.

— D'accord. Je vais y réfléchir.

Lorsque je réintègre mon bureau, je tourne et retourne le problème dans ma tête. C'est vrai qu'il est impossible de travailler avec cette fille, et, si j'ai fait ce constat, d'autres que moi l'ont sans doute fait aussi. Si c'est le cas, il serait préférable pour tout le monde qu'Alexa s'en aille, non ? En plus, la société n'a pas une charge de travail extraordinaire en ce moment. Nous pouvons nous passer d'elle en attendant de trouver quelqu'un d'autre.

Je vais trouver la responsable des ressources humaines, qui m'indique qu'Alexa, compte tenu de son ancienneté, a droit à une indemnité de licenciement qui peut aller de deux semaines à trois mois de salaire. Elle me précise que c'est à moi de décider. Alors je me lance en décrétant d'un ton qui se veut autoritaire : « Deux semaines. » Une heure plus tard, l'ivresse du pouvoir qui s'est emparée de moi ne fait que croître et embellir. Je décroche mon téléphone pour dire à Alexa de venir dans mon bureau.

Alexa se tient sur le seuil de mon bureau.

— Salut !

Elle s'appuie sur le chambranle de la porte, les bras nonchalamment croisés, mais l'air méfiant.

Je réponds à son « bonjour » et je lui demande de s'asseoir. Je me sens dans un état de surexcitation et de nervosité presque incontrôlable, compte tenu de ce que je me prépare à lui annoncer.

Alexa se glisse sur une chaise en parcourant mon bureau du regard.

— Pas mal.

Elle secoue un peu la tête, comme pour dire : « Je n'arrive pas à croire qu'elle ait été nommée directrice adjointe... » Je ne supporte pas ce geste, ni ce regard. Cette fille a vraiment le don de m'agacer... Mais comment pourrais-je lui reprocher sa surprise ? J'ai tellement de mal à croire moi-même en ma promotion.

— Il faut que je vous parle.

J'ai du mal à trouver mes mots. Que doit-on dire exactement quand on vire quelqu'un ? J'ai lu le manuel des ressources humaines de la société, je connais les quelques phrases clés que je suis censée dire pour expliquer la situation, mais en la voyant là, en face de moi, je ne sais plus par où commencer.

— C'est à propos du budget de Channel 7 News ? Je suppose que vous avez besoin d'aide pour chiffrer le plan de campagne, je sais que ce n'est pas vraiment votre truc. Je me ferai un plaisir de revoir les chiffres pour vous.

Sa bouche esquisse un sourire ironique qui ne m'est que trop familier.

Du coup, les mots se bousculent dans mon cerveau et se mettent en formation comme des petits soldats prêts à donner l'assaut.

— Non, ce n'est pas de ça dont je veux vous parler. Il s'agit de vous.

Alexa fait voler ses cheveux derrière ses épaules, le regard hésitant. Elle reste silencieuse.

— Vous comprenez, votre attitude n'est pas acceptable.

— Vraiment ?

Elle ne se départit pas de son éternel sourire...

Ma voix monte en puissance.

— Absolument. Vous avez une fâcheuse tendance à la condescendance, et vous vous déchargez de certains projets sur vos collègues. Il devient très difficile de travailler avec vous.

— Ah bon ? Eh bien, je vais essayer de faire des efforts, ça vous va ? Merci pour le topo.

Elle fait mine de se lever. Je prends un ton autoritaire.

— Alexa, veuillez rester assise.

Elle s'affale sur son siège en soupirant comme si ma présence lui était presque intolérable.

— Alexa, j'ai le regret de vous annoncer que nous nous passerons de vos services.

C'est fou ! Dire que je suis en train de la virer...

Son sempiternel sourire disparaît.

— Quoi ?

— Oui, je suis navrée, mais, comme vous le savez, vous avez déjà reçu deux avertissements.

Je marque ostensiblement un temps d'arrêt pour jeter un œil sur le document censé relater les faits.

— Il y a d'abord eu ce commentaire que vous avez fait au président de Ryder Sports Network. Vous lui avez dit... d'aller se faire voir.

— Il m'avait mis la main aux fesses.

J'accuse le coup. Ça, personne ne me l'avait signalé. Je crois que, à sa place, j'aurais dit exactement la même chose. Je commence à bredouiller.

— Soit... c'est possible, mais vous auriez pu trouver autre chose.

Le regard d'Alexa est devenu glacial.

— Et puis, il y a eu cette histoire avec Miss Martha.

— C'est Clara qui était censée vérifier le bon à tirer.

— Clara travaillait sous votre responsabilité, non ?

Alexa ne répond pas. Du coup, je reprends du poil de la bête.

— Nous sommes bien d'accord, ce travail a été fait sous votre responsabilité. Compte tenu de ces différents problèmes, et de votre comportement, nous mettons fin à notre collaboration. Vous aurez droit à une indemnité de licenciement de deux semaines de salaire.

— Alors vous me virez comme ça... comme une malpropre !

— Je suis certaine que vous trouverez un nouveau poste...

Elle m'interrompt.

— Je veux parler à Roslyn.

— Je suis désolée, Alexa, mais nous avons pris cette décision ensemble. C'est trop tard.

J'ai parlé d'un ton directorial, sûre de moi et de mon pouvoir.

— C'est faux, vous n'êtes pas désolée du tout.

La colère qui perce sous sa voix me surprend.

Elle a raison. Tout mon corps exulte. Je continue donc de parler pour lui faire part de la renonciation à ses droits, et je lui signifie qu'elle a vingt-quatre heures pour vider son bureau. Elle reste raide comme un piquet, et me regarde avec ce qui est, je suppose, une

immense haine. Je parle de plus en plus vite. Pour finir, je lui demande de signer le document qui officialise les termes de son licenciement.

Dès que j'ai terminé mon petit speech, Alexa me lance :

— Vous savez quoi, Billy ?

Et elle me sort un chapelet de mots en espagnol.

— Je vous demande pardon ?

— C'est un proverbe mexicain.

— Comme vous voulez... Maintenant, si vous voulez bien signer ce document...

Je le lui tends.

Elle ignore mon stylo. Je note que ma main tremble un peu.

— Vous ne me demandez pas ce que ce proverbe signifie ?

Si ça peut t'aider à ficher le camp d'ici... Voilà ce que j'ai envie de lui dire, mais je me souviens du manuel des ressources humaines et de ses recommandations pour mettre fin à une collaboration dans les règles de l'art.

— Si, bien sûr.

— En gros, ça signifie que « on récolte ce que l'on sème »...

Sur ce, elle se lève en bombant le torse.

— Et je ne signerai pas ce truc.

Dès qu'elle est sortie, Evan passe sa tête blonde par la porte de mon bureau.

— Nom d'un chien ! J'ai tout entendu.

— Qu'en penses-tu ?

Il se perche sur le rebord de mon bureau. Je sens son eau de toilette, une odeur très virile qui m'a toujours fait craquer.

— Impressionnant !

— Mais, d'après toi, c'est une bonne chose ?

Il hausse les épaules.

— C'est-à-dire... il y a des tas de gens qui ne l'aiment pas.

— Et toi ?

Ses yeux pétillent.

— Je la trouve supersexy.

Je lui lance d'un ton méprisant.

— Ce n'est pas ce genre de commentaire qui va beaucoup m'aider...

Nouveau haussement d'épaules.

— Personnellement, je la trouvais très bien, mais tu as travaillé avec elle plus que moi. C'est très culotté ce que tu as fait, Rendall.

— Tu me connais.

Il lève la tête et ses yeux vert menthe me coulent un regard appréciateur. Ce qu'il peut être craquant !

— Je n'en suis pas si sûr. Aujourd'hui, j'ai l'impression de découvrir une autre personne.

— Je vois très bien ce que tu veux dire.

Comme je n'ai guère envie de fournir à Alexa d'autres occasions de me jeter un sort « à la mexicaine », je dis à Evan que j'ai rendez-vous avec mon médecin et je m'éclipse du bureau. Je descends Michigan Avenue, toute contente de profiter du soleil qui commence à percer sous les nuages. Comme il vient de pleuvoir, l'air est humide, mais la température est très agréable.

Que faire, à présent ? J'ai du temps devant moi avant mon rendez-vous avec Chris. Je pourrais passer à la maison, mais, en traversant la rue, j'aperçois mon reflet dans une vitrine. Evan a peut-être été impressionné par mon bon vieux pantalon brun et mon corsage ivoire, mais pour célébrer ma promotion avec mon mari autour d'un bon dîner, il me faut autre chose... Je presse le pas, direction Bloomingdale. J'ignore les comptoirs de produits de beauté et je prends l'escalier roulant qui conduit à l'étage des stylistes. C'est un endroit où je ne me hasarde jamais à acheter quoi que ce soit, mais, comme ma promotion m'a valu une augmentation (je viens de le vérifier auprès du service des ressources humaines en même temps que je consultais le dossier d'Alexa), je peux me permettre d'acheter une tenue de rêve pour célébrer l'événement.

Une vendeuse me propose ses services. En général, j'envoie paître les vendeuses pour ne pas finir, sous la pression insistante de leur regard, par acheter un truc hors de prix et dont je n'ai aucun besoin. Mais, aujourd'hui, je suis atteinte de fièvre acheteuse.

— Je veux bien, merci.

L'instant d'après, je me retrouve dans la cabine à essayer des jupes trapèze, des robes qui ressemblent à des combinaisons et des sweaters de printemps bariolés comme des œufs de Pâques !

J'opte pour une robe près du corps dans les tons jaune orangé, avec des bretelles en velours et lacée dans le dos. C'est beaucoup plus flashy et plus chic que ce que j'ai l'habitude de porter, et elle me va à la perfection.

Je dis à la vendeuse.

— Je la garde sur moi.

Le restaurant Spring où j'ai rendez-vous avec Chris est situé sur North Avenue, dans un immeuble qui abritait autrefois des bains turcs. Ils en ont conservé la façade et les colonnes corinthiennes. Mais à l'intérieur, avec ses lampes tamisées et ses tables de bois poli, difficile d'imaginer les lieux avec des hommes un peu replets, une serviette nouée autour des reins, en train de prendre des bains ou de se faire malaxer par d'autres hommes.

Je descends l'escalier étroit, et je vois Chris assis au bar, une bouteille de Champagne au frais dans un seau posé devant lui.

Il se glisse en bas de son tabouret.

— Tu es superbe !

— Merci. Toi aussi.

Ses cheveux sont humides près des oreilles, et il sent bon la crème à raser. Il est clair qu'il a pris une douche au club de gym avant notre rendez-vous, et ce détail me touche beaucoup.

Il me sourit.

— Je parie que tu as décroché ta promotion...

Au moins un qui ne me condamnait pas à rester candidate toute ma vie ! Ce qui était le cas avec la plupart de mes collègues.

— Gagné ! Je l'ai enfin !

Il me prend dans ses bras pour m'entraîner dans un pas de deux à travers la pièce. Les gens nous regardent, mais je m'en fiche totalement.

— Je le savais ! C'est pour ça que j'ai commandé du Champagne.

Notre table n'étant pas prête, nous nous perchons sur deux tabourets pour nous attaquer à la bouteille.

Je dis à Chris :

— Il y a un truc que je ne comprends pas. Au boulot, tout le monde se comporte comme si j'étais directrice adjointe depuis longtemps...

Je lui raconte mes histoires de déménagement de bureau, en lui expliquant que personne ne se souvenait de la date de ma promotion.

— Ils t'ont fait marcher.

— Je ne crois pas.

— Bien sûr que si.

— J'ai l'impression que, aujourd'hui, tout est différent.

J'ai une furieuse envie de lui dire que je l'inclus dans le lot... mais je préfère lui parler de ma mère et de sa carte postale de Milan.

— C'est génial ! Elle avait bien besoin de vacances.

— Je sais, mais tu n'as pas l'air de te rendre compte... Tout ça est arrivé en l'espace d'une nuit, après que Blinda m'a offert sa grenouille.

— Sa grenouille ?

Chris me fait une grimace, l'air de dire « Arrête ton char ! ».

— Je sais, ça te semble ridicule, mais c'est vrai.

— Ce n'est qu'une impression.

Il me regarde, et je vois briller une petite étincelle dans ses yeux.

— Je suis tellement fier de toi.

Entendre ça de sa bouche est un trésor inestimable.

— Merci, mon chéri.

Il pose la main sur mon genou et me murmure à l'oreille :

— J'ai hâte de partir d'ici pour te rejoindre dans le lit!

Je l'embrasse sur la joue, mais je ne peux m'empêcher d'ajouter :

— Chris, pourquoi *aujourd'hui* ?

— Comment ça ? Que veux-tu dire ?

Je ne sais pas comment m'y prendre.

— Ce que je veux dire, c'est que notre couple était dans une mauvaise passe. Ces derniers temps, tu étais distant, et moi aussi, je suppose. D'où ma question, pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi cette envie soudaine de faire le pitre, de me faire la causette dans le lit et de commander du Champagne ?

Il avale une gorgée.

— Tu es ma femme.

— Mais je le suis depuis deux ans, et nous avons connu des moments difficiles.

Silence radio.

— J'ai fait quelque chose de spécial ? C'est pour ça que tu as été si gentil avec moi aujourd'hui ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

L'espace d'une seconde, il reste perplexe, comme s'il avait parfaitement compris où je voulais en venir, mais sans pouvoir trouver la réponse dans sa mémoire.

— Ou alors, j'ai *dit* quelque chose de spécial...?

— De toute façon, quelle importance ?

Il me prend mon verre des mains et me serre contre lui, en me regardant avec une telle intensité que je me sens gagnée par une douce chaleur. Ce retour en grâce tant espéré, cet attachement qu'il a pour moi, c'est irrésistible...

— On n'est pas bien, là, tous les deux ?

— Oh si...

Je l'embrasse.

— Je t'aime, ma puce.

— Toi aussi, Marlowe.

Une petite femme asiatique arborant une veste de smoking très classe fait son apparition.

— Vous pouvez rejoindre votre table, si vous le désirez. Nous sommes désolés de vous avoir fait attendre.

— On y va ?

Chris se lève et me tend la main.

Je décide de garder mes questions pour plus tard, et je me laisse guider.

5.

Le lendemain, je quitte le bureau vers 16 heures. J'arpente les trottoirs bondés de Michigan Avenue et je gravis les marches de l'Art Institute. Une fois en haut, je marque un temps d'arrêt pour caresser la patte du lion de pierre, à gauche, comme le veut la tradition.

J'ai passé une bonne partie de ma journée de travail à donner le change, à faire mon boulot comme si j'occupais ce poste depuis longtemps. C'est d'ailleurs ce que tout le monde a l'air de croire, non ? Mais j'ai beaucoup de mal à faire bonne figure alors que je ne connais absolument rien à mes nouvelles tâches. A ma grande déception, je me suis rendu compte que mon rôle de directrice adjointe consiste surtout à préparer les comptes. Pour chacun des clients dont j'ai la responsabilité, je dois définir le budget. Lorsque j'étais simple responsable de clientèle, je me contentais de déplorer de n'avoir pas assez de moyens, mais, maintenant que c'est moi qui décide du prix à facturer au client (et donc du budget dont nous pourrions disposer), je comprends à quel point l'exercice est périlleux. Si l'on décide qu'un client a besoin d'un budget important, on risque de le voir rechigner à la dépense et passer à la concurrence. Mais si on réduit le budget, on risque de manquer d'argent pour mener à bien la campagne de RP. Dès 16 heures, j'ai commencé à avoir la migraine, et mes yeux me brûlaient à force de jongler avec les chiffres.

J'entre dans le hall et je brandis mon laissez-passer sous le nez du contrôleur. Puis je commence à parcourir les couloirs de marbre. J'admire les vases étrusques en bronze et une armure si minuscule qu'on se demande comment un chevalier pouvait tenir dedans ! Je m'arrête dans une galerie pour parcourir les œuvres de Manet. Cette habitude que j'ai d'errer dans les couloirs de l'Art Institute ne date pas d'hier. C'est un truc que j'ai découvert quand j'ai commencé à travailler. J'adore la solennité intemporelle de cet endroit. En m'imprégnant de la beauté des vestiges de l'Antiquité, je relativise l'importance de mes prétendus problèmes. Et je suis capable d'en rire — ou du moins d'en rire jaune — et d'oublier ce qui me tourmentait.

Mais voilà que, aujourd'hui, ça ne marche pas. Pas moyen de faire l'impasse sur ce qui s'est passé. C'est toute ma vie qui a changé d'un seul coup, et personne n'a l'air de s'en étonner. Je me sens dans la peau d'une accidentée de la route qui aurait baissé les yeux une nanoseconde pour régler son autoradio et qui, lorsqu'elle relève la tête, se retrouve nez à nez avec un semi-remorque. Nous savons tous que la vie peut basculer très vite, mais la différence — dans mon cas —, c'est que j'ai l'impression d'être la seule à le savoir.

En admirant le portrait miniature d'une femme aux lèvres vermeilles, je décide de continuer comme si de rien n'était. De me lancer dans ma nouvelle vie, dans mon

nouveau job.

Je sors mon portable de mon sac et j'appelle Evan, qui est toujours au bureau. Je lui demande s'il pourrait discuter des problèmes de définition de budget avec moi, autour d'une tasse de café. Impossible de l'appeler depuis mon bureau car on pourrait surprendre notre conversation, et j'ai peur qu'on me juge incapable d'assumer mes nouvelles fonctions.

- Pas de café, mais j'ai bien besoin d'une bonne bière. Toi aussi, on dirait.
- Très bien. On se retrouve au Flapjaws, j'imagine ?
- Chérie, c'est fou ce que tu me connais bien.

Ce n'était pas bien difficile à deviner. Le Flapjaws est un bar fréquenté par les étudiants de la Loyola University, à quelques pâtés de maisons de Michigan Avenue. Evan a fréquenté ce campus, lorsqu'il préparait sa licence, et le Flapjaws a toujours été son troquet favori. Et le fait que cet endroit soit toujours bourré d'étudiantes qui écluent des bières en remontant leur jean à taille ultrabasse n'a pas l'air de le gêner beaucoup...

Je le retrouve donc là-bas à 17 heures, et nous nous dénichons une grande table en vitrine. Au centre de l'établissement se trouve un grand bar rectangulaire, avec un sol en parquet rayé et des menus plastifiés.

Nous commandons deux bières, une Corona pour moi et une Old Style pour Evan. Evan a beau être directeur adjoint et habiter dans un immeuble résidentiel du nord de la ville, il est resté très simple en matière de bière. Il n'arrête pas de dire que c'est dans ses gènes... Personnellement, je pense qu'il s'efforce de ressembler, ne serait-ce qu'un peu, à l'image de son père. Tommy O'Reilly — le père d'Evan — était plombier, et il voulait que son fils unique apprenne le métier pour, le moment venu, reprendre son affaire. Mais Evan a préféré décrocher une bourse pour faire ses études à Loyola et se lancer dans les relations publiques. Son père n'a pas arrêté de le harceler, de lui seriner que c'était un métier de lavette, mais ça n'a pas empêché Evan de retourner dans les quartiers sud tous les dimanches pour voir un match de foot ou une rencontre de base-ball avec son père. Et il continue à boire de la Old Style.

- Alors, qu'est-ce qui t'arrive, ma beauté ?
- C'est à propos de la définition des budgets. Je ne sais pas comment m'y prendre. Tu sais, les maths n'ont jamais été mon fort, et, maintenant, je n'arrête pas de brasser des chiffres à longueur de journée. Le hic, c'est que je ne sais jamais si les budgets que je planifie sont O.K. ou totalement à côté de la plaque. Comment t'y prends-tu pour décider du montant ? C'est tellement aléatoire, et...
- Holà, doucement, on se calme... ! Ce n'est pas une affaire, tu prendras vite le coup.
- Si, c'est une affaire !
- Mais pourquoi ?
- Tu plaisantes ou quoi ? Mais parce que je serai virée si je ne suis pas capable de faire correctement mon travail.
- Si je comprends bien, tu as peur qu'on te fasse ce que tu as fait à Alexa ?

Je ne réponds pas, et je joue avec l'étiquette de ma bouteille de bière. Toute la journée, je me suis efforcée de ne pas penser à Alexa. J'ai évité de passer devant son bureau, désormais vide, et j'ai rendu son dossier au service des ressources humaines. Mais je ne peux chasser de mon esprit la tête qu'elle a fait quand je lui ai annoncé la nouvelle, ni ces mots qu'elle m'a envoyés à la figure en espagnol.

Je finis par dire :

— Merci de me le rappeler...

Evan hausse les épaules, l'air innocent.

— O.K., c'est vrai. J'ai peur d'être virée ou rétrogradée ou je ne sais pas quoi. Tu sais que j'ai travaillé dur pour en arriver où je suis.

— Bien sûr, mais personne ne va te virer.

Il me donne une petite tape amicale sur la main. Enfin, c'est plus que ça, ça ressemble davantage à un massage. Et sa main est toute chaude.

J'ai une envie folle de la saisir, mais, finalement, je me dérobe et je regarde ostensiblement le menu.

— Voyons, c'est pourtant évident ! Si je ne fais pas le poids, Roslyn n'hésitera pas à se passer de mes services en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

— Non, elle ne le fera pas.

— Comment ça ? Rappelle-toi Chad, il y a deux ans. Elle l'a viré après qu'il a été nommé directeur adjoint. Et elle m'a donné son accord pour virer Alexa.

— Oui, mais tu n'es ni Chad ni Alexa. Toi, elle ne te virera pas.

— Mais pourquoi ?

— Parce que...

L'espace d'une seconde, Evan lève ses yeux vert menthe comme s'il cherchait désespérément dans sa tête un début de réponse.

— Elle ne le ferait pas, c'est tout. Tu es directrice adjointe, et peu importe ce que tu fais.

Sa réaction me rappelle celle de Chris hier soir lorsque je lui ai demandé pourquoi nous nous entendions si bien tout à coup. Il m'a répondu la même chose : peu importe. Je repense soudain à cette grenouille sur ma table de nuit.

— Ecoute, Evan, tu dois m'aider. Dis-moi comment m'y prendre.

Je sors une enveloppe en papier kraft de mon sac, celle qui contient les éléments pour redéfinir le budget d'Odette. J'aimerais tellement aider cette femme du mieux que je peux, mais je sais qu'elle a des moyens financiers limités.

— Que ne ferais-je pas pour toi... !

Evan prend son tabouret et fait le tour de la table pour s'asseoir à côté de moi. En sortant le dossier Odette de l'enveloppe, son bras frôle le mien.

Il étudie l'ancien budget d'une main, tandis que l'autre s'aventure du côté de ma cuisse.

Un geste apparemment innocent, mais je sens la chaleur de sa main sur ma jambe. L'espace d'un instant, mon vieux béguin resurgit avec force.

Evan commente les chiffres, et ce qu'Odette nous a rapporté jusqu'à présent. Il m'explique ce qu'il faut en déduire pour définir le prochain budget. J'essaie de me concentrer, mais les chiffres dansent devant mes yeux comme des papillons. Je ressens avec de plus en plus d'acuité la présence de cette main sur ma jambe, allant jusqu'à rêver qu'elle ne s'arrête pas en si bon chemin...

Un instant plus tard, Evan retire sa main pour chercher quelque chose dans le dossier. Mais je sens toujours son contact, comme s'il avait laissé l'empreinte de cette main sur ma peau, à travers ma jupe. Et, même après l'avoir remercié, avoir réglé nos bières et repris le chemin de la maison, je la sens toujours.

Le lendemain matin, j'appelle ma sœur Hadley.

— Billy ! Comment vas-tu ?

Sa voix résonne dans le téléphone. A Londres, c'est la fin de la journée, mais Hadley a la voix claire, comme si elle venait d'arriver au bureau après dix heures de sommeil.

— Superbien ! Et toi ?

Je m'assieds sur un tabouret de bar de la cuisine, mon Coca Light du matin devant moi.

— C'est la folie, ici. Tu imagines...

— C'est sûr.

En réalité, je n'ai aucune idée de ce qu'est le métier de directrice dans une banque d'investissement. D'ailleurs, Hadley ne m'en a jamais parlé. Même si nous échangeons quelques e-mails de temps à autre, c'est la première fois que je l'ai au téléphone depuis des mois.

Hadley me demande comment va le boulot.

— Je viens juste d'être nommée directrice adjointe.

— C'est dingue !

Hadley n'est peut-être pas venue à mon mariage, mais elle s'intéresse à ma carrière professionnelle.

— Oui... merci. Dis donc, as-tu eu l'occasion de parler à maman ? J'ai reçu une carte postale de Milan !

— Je l'ai vue hier soir.

— C'est vrai... ?

J'essaie de ne pas avoir l'air trop surprise. Non seulement ma mère court les boutiques de mode de Milan, mais, en plus, elle a fait une virée à Londres !

— Elle va bien ?

— Très bien. Elle a été tellement gentille pour le... enfin, cette histoire de bébé.

Hadley s'éclaircit la gorge. « Cette histoire de bébé », c'est ainsi que Hadley fait allusion à ses problèmes de stérilité ?

— Comment ça se passe, de ce côté-là ?

— Il ne se passe rien. J'ai sans doute trop attendu.

Sa voix n'est plus aussi assurée, et je suis triste pour elle.

— Je suis désolée, Hadley. Ça doit être très difficile...

— Oh non, ça va. Nigel a confié à maman que nous pourrions envisager de recourir à une mère porteuse, puisque le problème vient de moi. Et aussitôt, devine quoi ? Maman s'est mise sur les rangs.

Je manque lâcher le combiné en imaginant ma mère — qui frise la soixantaine — avec un ventre de femme enceinte, mais je ne suis pas surprise qu'elle ait proposé de faire quelque chose d'impossible sur le plan scientifique. Ma mère ferait, ou du moins essaierait de faire n'importe quoi pour nous, surtout depuis le départ de mon père. A cette évocation fugitive de l'image paternelle, je m'attends à ressentir au creux de l'estomac le coup de poing habituel, cette sensation d'immense déception, avec l'éternelle question : pourquoi ? Mais, aujourd'hui, rien ne se passe. Je me force à repenser à lui, juste pour voir.

Rien.

C'est merveilleux !

— Tu sais quand maman compte rentrer ?

— Elle hésite. A ma connaissance, elle est retournée à Milan. Attends, ne quitte pas...

Hadley amorce une conversation avec quelqu'un de son bureau, débitant des valeurs d'actions et des ordres de vente.

— Hadley, je vais te laisser, mais sais-tu dans quel hôtel maman est descendue ?

— Au Grand Hôtel. Tu veux le numéro ?

J'attrape un bloc-notes sur le comptoir en granit et je note rapidement le numéro de téléphone.

- Félicitations pour ta promotion, Billy ! Tu l'as bien méritée.
- Merci.

Mais ses mots ne s'impriment pas dans mon cerveau.

Lorsque Chris entre dans la cuisine, je suis en train d'appeler le Grand Hôtel. Mon mari est splendide avec son costume vert olive et sa cravate or. Je m'attendais à ce qu'il passe en coup de vent près de moi avec juste un baiser sur la joue, comme il le fait d'habitude, surtout que nous avons fait les fous une bonne partie de la nuit et que nous n'avons dormi que quelques heures. Mais il s'arrête derrière moi et m'enlace, effleurant mon épaule de ses lèvres.

Je me dis que si je pouvais entamer chaque journée de cette façon, je serais la plus comblée des femmes.

- Bonjour, mon chéri.

Chris me susurre :

- Si on retournait au lit ?

Je pouffe en brandissant mon téléphone.

- J'essaie de joindre maman. Quel est ton programme, aujourd'hui ?

Il me mordille le lobe de l'oreille.

- Rien d'important.

Puis il s'éloigne de moi et commence à sortir du frigo des œufs et du bacon.

Tandis que le téléphone sonne quelque part à Milan, je m'étonne.

- Qu'est-ce que tu fabriques ?
- Je te prépare un petit déj.

J'en reste baba.

- C'est gentil, mais je ne prends jamais de petit déj. Je n'aime pas ça.
- C'est ce que tu crois.

Il retire sa veste et retrousse ses manches de chemise.

- Non, c'est tout vu. Et tu le sais parfaitement.

Je peux faire un déjeuner royal avec des clients, avaler un énorme plat de pâtes au Rosebud Café pour le dîner, me taper un paquet géant de pop-corn au cinéma, mais vous ne me ferez rien prendre le matin. L'idée même de commencer la journée en mangeant me répugne, comme si mon estomac ne se réveillait pas en même temps que le reste de mon corps...

Mais Chris secoue la tête avec un sourire entendu et se met à casser les œufs.

Sur le point de réitérer mon refus de manger quoi que ce soit, j'hésite. C'est tellement gentil de sa part ! J'ai retrouvé le Chris « d'avant ». C'est alors qu'une voix mâle très

distinguée me répond par quelques mots d'italien chantant parmi lesquels je reconnais « Grand Hôtel »...

— Je voudrais parler à Katherine Lovell.

L'homme continue en anglais :

— Un moment, je vous passe sa chambre.

J'écoute la sonnerie métallique d'un téléphone tout en regardant mon mari faire sauter des oignons et ce qui ressemble fort à des champignons exotiques. Je mets ma main sur le combiné.

— Chris, mon chou. Je suis sérieuse...

Je lui fais comprendre d'un signe de tête que ses prouesses culinaires ne changeront rien à ma position, mais il me répond par un clin d'œil.

— *Pronto ?*

C'est la voix de ma mère.

— Maman, c'est moi !

A m'entendre, on croirait une gamine de sept ans.

— Ma chérie ! Comment vas-tu ?

— Très bien. Et toi ?

— Oh, en pleine forme !

— Que fais-tu là-bas ?

— Eh bien, les défilés sont presque terminés. Au début, j'étais vraiment déçue, mais, pour être honnête, je dois dire que j'ai raté la plupart d'entre eux. Quant aux autres, si tu savais à quel point il est difficile d'avoir une invitation... Si je n'avais pas rencontré Claudia, je serais toujours assise au bar de l'hôtel. Mais j'ai enfin pu entrer et là, horreur ! Si tu avais vu la collection Trussardi... C'était ennuyeux comme la pluie ! Pour finir, Claudia et moi avons déniché hier un amour de petit tailleur vert pâle. C'est l'idéal pour apporter une note de gaieté à sa garde-robe en automne.

— Qui est Claudia ?

— Une femme adorable que j'ai rencontrée là-bas. Son mari et elle m'ont pris sous leur aile. Figure-toi qu'ils m'ont emmenée voir des défilés tous les jours, et nous étions invités à des fêtes pratiquement tous les soirs...

Je ressens une pointe de jalousie envers Claudia.

— Bref, ce petit tailleur vert est absolument parfait, et j'ai passé ma commande. Aujourd'hui, nous devons assister aux défilés Cavalli et Strenesse. Croisons les doigts !

Et là voilà qui me parle d'un manteau rose qu'elle a vu au défilé Pucci et d'un tailleur blanc avec un col de fourrure, un modèle de Lancetti. Et aussi d'une grande fête à laquelle elle doit se rendre... J'essaie de suivre tant bien que mal, et de me mettre dans la tête que ma mère, qui vivait comme une recluse, a désormais un emploi du temps de ministre, à Milan qui plus est !

— Oh, je crois qu'on vient de sonner à ma porte. C'est sûrement Claudia. Ma chérie, il faut que je file, mais je rentre lundi. Je t'appellerai, d'accord ? Bisous !

Et elle raccroche !

Je reste là, médusée, à contempler le téléphone. Je n'ai même pas eu le temps de lui parler de ma promotion. Je lève la tête au moment où Chris glisse devant moi une *frittata* tellement énorme qu'elle pourrait nourrir toute une caserne. Je lui murmure :

— Merci, mon chéri.

Et je m'arme de ma fourchette.

Le reste de la semaine passe en coup de vent. Je m'applique à maîtriser mon nouveau job. Lorsque Evan m'a fait un cours sur la façon de définir un budget, j'ai pris des notes que j'ai intégrées dans mon nouvel ordi pour mieux m'attaquer aux grands comptes. C'est un sacré travail, ça n'avance pas vite et c'est aussi pénible que de faire sa déclaration d'impôts. En fait, il n'y a pas de formule magique, il s'agit simplement d'estimer, de façon assez subjective, ce que je peux demander à un fabricant de vêtements pour bébés, à un décorateur d'intérieur ou à un groupe pharmaceutique pour leur donner la publicité de leurs rêves. Dieu merci, on m'a livré mon nouveau fauteuil... C'est d'autant plus appréciable que je passe tout mon temps assise à mon bureau. Avant, j'avais de bonnes raisons de m'éclipser fréquemment : un saut chez l'imprimeur pour donner mon accord sur les dossiers de presse, un entretien avec un reporter de la *Tribune*... Mais, aujourd'hui, ces tâches sont prises en charge par mes subordonnés. Moi, je suis là pour tout superviser.

Et puis, les problèmes de personnel sont également devenus mon lot quotidien. Il y a toujours quelqu'un pour passer la tête par la porte de mon bureau et solliciter un entretien. Parfois, on aborde de vrais problèmes de boulot : « Auriez-vous une idée pour convaincre Oprah de faire venir un psychologue sur son plateau ? », ou encore « Connaissez-vous quelqu'un chez *Cosmo* pour aborder tel ou tel sujet ? »...

Parfois, on me demande même un coup de main pour un argumentaire ou un communiqué de presse. J'adore ces discussions, elles me permettent de mettre en pratique mon savoir-faire et ma créativité. Mais, la plupart du temps, les gens veulent surtout me parler de leurs différends avec la nouvelle assistante, ou des travaux qu'ils ont entrepris pour remettre à neuf leur salle de bains. Voire me supplier de leur accorder un vendredi sans qu'il soit retenu sur leurs jours de congés.

Au début, j'ai trouvé intéressant qu'on me considère comme la fille qui dépanne... J'aime bien aider les gens à résoudre leurs problèmes, et je ne déteste pas inspirer un certain respect à mes collaborateurs. Je le sens dans leur façon de s'adresser à moi — avec un sourire timide sur les lèvres pour me dire « Bonjour Billy, vous avez une seconde ? »

Mais j'ai fini par comprendre que, s'ils s'adressaient à moi et non pas à Roslyn, Evan, ou n'importe quel autre sous-directeur, c'était pour tenter d'amadouer une nouvelle venue et de bénéficier de sa bienveillance. Quant au respect qu'ils me portent, j'imagine que c'est surtout par rapport à mon titre — dont mon nouveau fauteuil est en quelque

sorte le symbole.

Et puis, un vendredi après-midi, j'ai eu un entretien avec Lizbeth. Elle s'était montrée si prévenante avec moi lorsque j'ai pris conscience que j'avais décroché ma promotion ! Mais, le reste de la semaine, elle avait été plutôt agressive, et méfiante. Je l'avais bien remarqué, mais je n'ai pas eu le temps de m'en soucier ou de me poser des questions jusqu'à ce fameux vendredi où elle est venue dans mon bureau.

Elle m'a dit bonjour en s'efforçant de rester debout, et ça m'a rappelé notre première rencontre, quand elle s'est immédiatement affalée sur ma chaise visiteurs.

J'ai levé les yeux de mon dossier — toujours un problème de budget...

— Bonjour. Vous souhaitez me parler ?

Tête baissée, elle a contourné rapidement mon bureau pour aller feuilleter une pile de papiers posée sur ma crédence.

— Je cherche juste le dossier Teaken Furniture.

— Tenez, je crois qu'il est là.

J'ai fait pivoter mon nouveau fauteuil. C'est beaucoup plus facile maintenant que j'ai un siège à ma taille : plus besoin de glisser un annuaire sous mes pieds. Mais, ce faisant, j'ai vu Lizbeth faire profil bas, comme un faon trop près de l'autoroute.

— Quelque chose ne va pas ?

— Si, tout va bien. Merci d'avoir cherché, mais, vous savez, je peux le faire, c'est mon travail. Et je pense le faire bien. Je fais tout ce pourquoi on m'a embauchée.

— Lizbeth, si vous me disiez ce qui ne va pas ?

— Rien. J'aime vraiment travailler avec vous.

Je fronce les sourcils.

— S'il vous plaît, fermez la porte et asseyez-vous.

Elle s'exécute sans discuter. Mais, au lieu de s'écrouler sur la chaise comme le premier jour, elle reste droite comme un piquet, les genoux serrés, les mains crispées sur les cuisses. Et les yeux baissés. Un langage corporel qui en dit long... ça me rappelle le comportement des geishas que j'ai vu dans plusieurs documentaires de PBS.

— Alors, que se passe-t-il ?

— De quoi parlez-vous ?

— Vous avez un comportement bizarre.

Aussitôt elle lève la tête pour croiser mon regard, puis baisse de nouveau les yeux.

— Je ne fais que mon travail.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas de le répéter ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Bon, ça suffit. Dites-moi ce qui ne va pas.

Elle a commencé à se mordiller la lèvre, et je vois son gloss s'étaler sur ses dents

blanches.

— Billy, c'est juste que j'ai toujours rêvé de travailler dans les RP. J'ai été obligée de travailler comme secrétaire dans un cabinet d'experts-comptables, puis dans une agence de pub avant d'être embauchée ici. J'aime mon métier, ça me passionne.

Elle lève les yeux, et son regard se fait implorant.

— Je ne peux pas me permettre de perdre mon boulot.

— Mais... pourquoi dites-vous ça ?

Elle garde le silence. Je me penche vers elle.

— Lizbeth, qu'est-ce qui vous fait croire que vous risquez de perdre votre travail ?

— Eh bien... Alexa a été licenciée, et tout le monde se demande qui sera la prochaine.

Je me rassieds. Mon orgueil vient d'en prendre un sacré coup. Voilà pourquoi les gens affichaient un tel respect... A cause d'Alexa.

— Lizbeth, personne n'a l'intention de vous licencier.

— C'est vrai ?

— Absolument.

— Mais pourquoi a-t-on demandé à Alexa de partir ? Je trouve qu'elle faisait du très bon boulot, et elle prenait toujours le temps de m'expliquer les choses.

— Ah bon ?

Moi qui croyais qu'Alexa se déchargeait de son travail sur les autres comme elle le faisait avec moi.

— Oh oui... Elle restait après ses heures de travail pour me dire sur quoi l'équipe travaillait, quel type de média il fallait chercher... Elle était géniale, vous savez.

Je fais la grimace. Ça n'échappe pas à Lizbeth.

— Enfin, peut-être pas. Je veux dire, elle a dû faire une erreur qui explique votre décision.

La voilà qui recommence à ramper devant moi. Je l'arrête d'un geste de la main.

— Lizbeth, j'ai bien compris. Je vous promets... que personne d'autre ne sera licencié.

Elle s'en va en courbant l'échine. C'est tout juste si elle ne me fait pas la révérence ! Je me lève pour fermer la porte et je réfléchis à notre conversation. Alexa n'a pas vraiment commis d'erreur, si ce n'est braquer contre elle la mauvaise personne. A savoir *moi*. Je me suis servie de mes nouvelles fonctions pour obtenir ce que je voulais, en prétendant rendre service à toute l'équipe. Je n'ai pas cherché à savoir si *ma* vérité était *la* vérité. Et maintenant, on me respecte pour de mauvaises raisons.

Mon téléphone sonne.

— Billy ?

La voix d'Evan résonne dans le bureau. Je réponds d'une voix éteinte.

— Bonjour.

— Ça ne va pas ?

Je soupire.

— Mais si.

— Je vais filer, mais je voulais juste te rappeler que le concert de Hello Dave a lieu demain soir. Est-ce que tu viens ?

— Je vais voir ma mère avec Chris.

Mais au fait... ma mère ne rentrera pas de Milan avant lundi !

— Attends, je crois que ça pourrait s'arranger. Il faut d'abord que j'en parle à Chris.

— Génial ! Ça fait un bail que tu n'es pas venue les voir sur scène, et la semaine a été longue ! Tu as besoin de te défouler un peu.

Il a totalement raison. J'ai besoin de bonne vieille musique à fond la caisse, d'un bar plein de bruit et de quelques verres d'alcool bien fort.

— Nous viendrons. A demain soir.

6.

Mais, le samedi soir, je suis la seule à me préparer pour le fameux concert. Ce matin, Chris est parti travailler en me promettant d'être de retour à 17 heures au plus tard, mais il semble que le bureau se soit refusé à le laisser partir... Rien de très étonnant à cela, c'est assez courant. Chris travaille presque tous les samedis jusqu'à une heure indue. Ce qui est assez inhabituel, c'est la façon dont il me l'annonce. Au lieu de me passer un coup de fil à la va-vite pour dire qu'il est débordé, il me fait porter un vase garni de lys avec une carte de visite libellée en ces termes : « Désolé pour le spectacle de ce soir, mais je veux que tu y ailles. J'essaierai de me faire pardonner plus tard. » J'en ai les larmes aux yeux.

Je mets un temps fou à me préparer, comme dans le bon vieux temps, lorsque je faisais la tournée des bars, le samedi soir. C'est plus une nécessité absolue qu'un choix. Je me passe un fer dans les cheveux pour les défriser et faire rebiquer les pointes. Je dois dire que je suis assez satisfaite du résultat. Je me maquille les yeux dans les tons brun fumé, puis j'enfile un pantalon noir, des sandales à lanières et un haut vapoureux vert d'eau que j'ai acheté pour ma lune de miel. Je complète l'ensemble par une veste en jean sombre et mon minuscule sac Gucci que je porte en bandoulière. Je plonge une dernière fois le nez dans les lys en m'imprégnant de leur parfum. Quelle chance j'ai d'avoir Chris !

Et me voilà partie à Dearborn pour héler un taxi. A Park West, Evan a fait mettre nos noms sur la liste des invités. Je vais donc chercher mon invitation et je plaque sur ma cuisse le passe autocollant. Evan nous attend dans le bar du hall et me fait signe de la main. Des gens s'agglutinent autour de lui, chacun essayant de prendre une boisson pendant la prestation du groupe qui passe en première partie. Mais Evan reste imperturbable, et pour cause : il fait ça tous les samedis. En revanche, je suis découragée par la foule, par cette odeur de cigarette qui empeste et ces femmes qui se frayent un

chemin en jouant des coudes. Elles sont toutes très jeunes, mais elles ont déjà sur le visage une expression désabusée.

Lorsque je rejoins enfin Evan, il me serre dans ses bras, puis regarde derrière moi.

— Où est passé Chris ?

— Des obligations professionnelles. Pour l'avenir de la démocratie.

— Heureusement que je ne suis pas avocat !

— Et moi donc. Où est la fille qui t'accompagne ?

Il prend un air penaud.

— Ne me dis pas que tu as déjà rompu avec elle ?

— Si, et j'ai très bien fait. Tu te rends compte, nous sommes seuls, toi et moi, ce soir.

Quelqu'un me pousse sans ménagement, et je lève les mains pour me protéger. Elles atterrissent sur la poitrine d'Evan, et je ne peux m'empêcher de remarquer que son torse est large et puissant. Je murmure :

— Désolée.

— Pas moi.

Je ris pour la forme, un peu mal à l'aise.

— On prend un verre ?

Evan fait demi-tour vers le bar et, en deux temps trois mouvements, il se retrouve au premier rang, puis discute avec le barman.

Il me dépose un verre glacé dans la main.

— Et voilà !

— C'est quoi, au juste ?

— Une vodka orange.

— Avec un peu de soda, j'imagine.

— Peut-être un soupçon.

Je goûte... C'est à la fois fort et piquant, avec un arrière-goût de citron.

— C'est de la dynamite, ce truc !

Evan me regarde avec un sourire en coin.

A l'intérieur, le public s'agite. Pendant qu'un groupe de jeunes excités chauffe la salle, les gens se pressent autour de la scène, chacun jouant des coudes pour trouver la meilleure place. On attend les stars de la soirée. Nos passes nous donnent accès à la zone réservée aux VIP, juste devant la scène, mais, là encore, c'est noir de monde. Evan glisse son bras autour de ma taille et me pousse vers la scène. J'ai l'impression que ce bras-là est encore plus musclé que celui de Chris, et plus insistant... Une chose est sûre, il est beaucoup plus redoutable. Comme la vodka.

Hello Dave entre en scène quelques instants plus tard, et la foule se rue en avant, en hurlant et en applaudissant. Evan passe de nouveau son bras autour de moi dans un geste

résolument protecteur. Je laisse la foule me pousser contre lui, et je sens l'odeur discrète de son eau de toilette. Le chanteur du groupe crie pour remercier la foule puis entonne aussitôt une chanson, *Golden*, un air qui évoque irrésistiblement un après-midi d'été inondé de soleil. Et qui vous donne envie de claquer des doigts et d'onduler des hanches.

Evan rejette la tête en arrière et crie son enthousiasme. C'est ce qui m'a attirée vers lui au départ... cette façon de s'abandonner totalement à la musique. Chris est plus du genre à taper des mains en cadence, les yeux rivés sur la scène. En revanche, c'est un danseur de slows comme on n'en fait plus... Il épouse parfaitement le rythme de la musique en me serrant dans ses bras.

Il est indéniable qu'Evan bouge bien, et que c'est contagieux. J'avale une grande gorgée de vodka — comme ça, je ne risque pas de la renverser — et je me laisse aller. Je ferme les yeux, et mon corps se laisse guider par la musique. Je sens mon front et mon dos se perler de sueur, mais je continue à danser et à me balancer. J'ai l'impression que les années ne comptent plus. Je ne suis plus une « vieille » de trente-deux ans, mariée, et qui s'est hissée à coups de griffes vers les sommets du pouvoir. En cet instant précis, je suis jeune, libre et je me sens la reine du monde.

Entre deux airs, Evan joue des coudes pour fendre la foule et revient avec deux autres vodkas. Puis il repasse le bras autour de ma taille, et nous bougeons ensemble au rythme de la musique. Je voudrais que le groupe n'arrête jamais de jouer. J'ai envie de boire de la vodka et de sentir la chaleur du corps d'Evan près de moi. Et de danser, danser...

Evan me glisse quelques mots à l'oreille, pour éviter que sa voix ne soit couverte par la musique, et son souffle fait naître un frisson le long de mon dos.

— Nous devrions faire ça plus souvent.

Je hoche la tête, tout en continuant à bouger des hanches au rythme des siennes.

Le chanteur du groupe se met à hurler :

— Merci à tous ! Vous avez été super.

Et il entonne la dernière chanson de la soirée, *Biminy*. La foule devient de plus en plus hystérique.

Evan vide son verre d'un trait et se glisse derrière moi. Il pose la main sur ma hanche, doucement, sans insister, et nous bougeons tous les deux avec un synchronisme parfait. Je sens sa poitrine contre moi, ses jambes, comme si nous ne faisons plus qu'une seule et même personne.

Il me susurre à l'oreille :

— C'est parfait...

Je sens son haleine, et un nouveau frisson descend le long de ma colonne vertébrale.

Il ajoute quelques mots, mais la musique se met à jouer plus fort et je ne comprends pas ce qu'il me dit. Je ne capte que la chaleur de son corps. Il murmure autre chose à mon oreille et je ressens soudain l'envie irrépressible de tourner la tête pour me retrouver face à lui. Sa bouche effleure ma joue, ses lèvres sont douces et tièdes. Je me sens si bien...

La musique s'arrête après un dernier coup de cymbale. Le public reste silencieux une seconde, puis les applaudissements crépitent. Mais cette seconde de silence a suffi pour rompre le charme.

Je recule d'un pas et j'applaudis pour dissimuler ma nervosité. Evan m'imitte. Dès que le groupe a quitté la scène, je m'empresse de le remercier.

— C'était vraiment fantastique.

Et, avant qu'il puisse proférer un mot, je me rue vers la sortie pour aller me réfugier dans un taxi.

C'est quand je me retrouve dans ma cuisine que je prends conscience de l'effet dévastateur de la vodka. Disons les choses comme elles sont, je suis un peu éméchée... La lumière pourtant discrète me fait cligner des yeux, et je titube un peu. Je n'ai pas envie de me coucher tout de suite. Comment rejoindre mon mari sous les draps alors que, il y a un instant encore, j'étais sur le point d'embrasser un autre homme ?

Manger, voilà ce dont j'ai besoin. Pour éponger toute trace de vodka... et effacer le souvenir du corps d'Evan contre le mien. J'ouvre le frigo et je fais l'inventaire : il n'y a pas grand-chose !

Je prends une poire perdue dans un coin, et je l'examine. Elle ne m'inspire pas beaucoup, et puis ce n'est pas un malheureux fruit qui aura raison de la vodka. Lorsque je me baisse pour la reposer là où je l'ai prise, quelque chose me touche le dos.

Je sursaute et je me retourne brusquement, emboutissant le frigo au passage.

Chris est là, devant moi. Il a les cheveux impeccablement coiffés, et arbore des boutons de manchettes à sa chemise.

— Coucou, ça va ?

— Tu m'as fait une de ces peurs !

Il éclate de rire.

— Décidément... Ce n'est pas la première fois que ça t'arrive, cette semaine.

— Qu'est-ce que tu fabriques à cette heure ?

— Tu devrais venir jeter un coup d'œil.

Chris me prend par la main, et j'entends la porte du frigo se refermer derrière moi avec un bruit sourd. Mon cœur bat à tout rompre. Chris m'attendait-il parce qu'il a eu l'intuition de ce qui a failli se passer avec Evan ?

Il me conduit au salon.

— Alors, qu'en penses-tu ?

Il a organisé un pique-nique sur le parquet du salon ! Il a étendu une couverture en flanelle verte par terre et a posé dessus le candélabre en argent de sa grand-mère, avec les six chandelles allumées. Comme elles sont déjà à moitié consumées, je me demande depuis combien de temps Chris m'attend. Il a aussi pris deux coussins sur le canapé et les a disposés sur la couverture, à côté d'une bouteille de Champagne et d'assiettes garnies.

Je n'en reviens pas. Lorsque nous nous donnions rendez-vous, avant notre mariage, nous avions l'habitude d'organiser ce genre de pique-nique, à la maison ou dehors. Tim et Tess se fichaient de nous, nous traitant d'indécrottables romantiques, mais c'est en quelque sorte devenu une tradition. Une tradition que nous avons peu à peu abandonnée depuis notre mariage. Je suis impressionnée que Chris s'en soit souvenu, et qu'il ait fait ça pour moi, puis je ressens presque aussitôt un sentiment de culpabilité.

— Il y a des années que nous ne faisons plus de pique-nique, et je savais que tu aurais faim.

— Tiens, et pourquoi ça ?

— Parce que, chaque fois que tu vas écouter Hello Dave avec Evan, tu meurs de faim en rentrant.

Je hoche la tête, incapable de proférer un seul mot, et d'admettre que, si je me jette sur la nourriture, c'est pour étouffer le désir qui me tenaille.

— Allez, viens !

Chris me force à m'asseoir sur la couverture, sort la bouteille de Champagne du seau et me sert. Mon verre déborde de mousse.

— J'ai déjà un peu bu au concert, il ne serait peut-être pas raisonnable de continuer.

— Quelle importance ?

La voix de Chris est enjouée. Ça ne lui était pas arrivé depuis des années.

Je finis par accepter le verre.

— Tu as raison. Quelle importance ?

J'avale une première gorgée, et je sens les bulles pétiller dans ma bouche.

Chris me tend une assiette garnie de toasts, avec quelque chose de gris dessus.

— Du caviar, ça te dit ?

— Tu m'as acheté du caviar... ? Chris, tu es si gentil avec moi...

La culpabilité fait place à un sentiment de gratitude et d'adoration.

— Tu l'as bien mérité. Regarde, j'ai pris aussi un fromage... Tu m'en diras des nouvelles !

Il en coupe un petit morceau et me le met dans la bouche. La pâte est ferme, mais avec un goût crémeux.

— C'est du « Campo de Montalban ».

— Délicieux. Tu as été chez Fox & Obel ?

— Oui.

— Après avoir passé la journée à bosser ?

— Je voulais te faire plaisir.

Chris m'ôte mon verre de Champagne des mains et le pose à côté de nous. Puis il se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

— J'ai prévu d'autres festivités que le caviar...

Ces mots murmurés à mon oreille me rappellent un étrange souvenir. Je me revois près d'Evan, au concert.

— Chris...

Que dire ? « J'ai failli embrasser un autre homme, mais j'aimerais bien reprendre un peu de ce fromage ? »

— Ne dis rien.

Chris commence à m'embrasser dans le cou.

— Mais...

— Plus tard.

Sa bouche descend le long de mon dos.

Je soupire et je chasse mes pensées de mon esprit. Puis j'ouvre les bras pour enlacer mon mari.

Le dimanche matin (il n'est pas loin de midi), je me pelotonne dans mon fauteuil préféré, celui qui se trouvait dans l'appartement de Chris quand nous nous sommes rencontrés. C'est un fauteuil en similidaim, très doux au toucher, avec de grands accoudoirs, et suffisamment large pour accueillir deux personnes. J'ai posé sur l'un des bras du fauteuil mon Coca Light du matin, et, sur l'autre, les journaux.

Le dimanche, certaines personnes ont le cafard à la seule perspective d'entamer une nouvelle semaine de travail. Moi, j'adore les dimanches... Le téléphone se fait discret et les rues autour de notre immeuble sont désertées. Aujourd'hui, un beau soleil s'est frayé un chemin par la fenêtre, dessinant des rayures sur le parquet. Je me sens bien, comme un gros chat satisfait. Après le petit pique-nique de minuit concocté par Chris, et l'heure passée avec lui sur la couverture, je me sens repue et alanguie.

Chris dort toujours, la place m'appartient. Je bois une nouvelle gorgée de Coca Light et je commence à lire les journaux. Je tombe sur un article qui parle d'un psychanalyste britannique. Ce dernier affirme que les êtres humains doivent apprendre à apprécier les choses qu'ils n'aiment pas. Je prends le temps d'y réfléchir, en me demandant si Blinda serait d'accord. Après tout, c'est elle qui m'a dit de chercher le bonheur en moi, ce à quoi je lui ai répondu que le problème n'était pas de me contenter de ce que j'avais, mais d'obtenir ce que je méritais.

D'une certaine façon, j'ai obtenu cette semaine exactement ce que je cherchais, et je ne vais quand même pas bouder mon plaisir, ni prétendre que j'étais aussi bien avant. Ce qui me surprend, c'est la façon dont ça s'est passé. C'est une expérience... qui relève presque de la magie. Je repense à cette grenouille verte qui, en cet instant précis, trône sur ma table de nuit.

Bizarrement, le téléphone se met à sonner, me tirant de ma rêverie. C'est Tess.

— Tu ne devrais pas être à l'église ?

Tess n'est pas une catholique convaincue, mais elle emmène ses deux gamins tous les dimanches à la messe. « Pour leur inculquer la crainte de Dieu, a-t-elle l'habitude de dire. Ils en ont bien besoin, car, moi, on ne peut pas dire que je les effraie beaucoup. »

- J'ai demandé à Tim de les y emmener. J'étais incapable de le faire.
- Que se passe-t-il ?
- J'ai besoin d'une soirée entre filles. Tu es libre ce soir, pour dîner ?
- Pas de problème. Tu veux que je passe ?

Tess habite à Wilmette, et lorsque nous nous voyons, c'est généralement moi qui fais le trajet.

- Non, j'ai besoin de me sortir un peu. Tim gardera les enfants.

A 19 heures, j'embrasse Chris doucement sur la joue et je le laisse faire son petit somme sur le canapé. Je traverse Lincoln Park en direction de Gabi, le bistrot français où Tess et moi nous sommes donnés rendez-vous. Les journées sont plus longues, à présent, et le ciel est d'un bleu pastel très doux qui commence à s'obscurcir. En cette belle soirée de mai, l'air est tiède, avec une petite brise fraîche qui vient du lac. On sent que l'été n'est pas loin.

Tess est déjà attablée près de la fenêtre. C'est une blonde élancée, très peu maquillée, les cheveux coupés au carré rejetés derrière l'oreille. Je pointe le doigt vers la grande bouteille de San Pellegrino posée devant elle. En général, c'est plutôt une bouteille de vin.

- Non ! Ne me dis pas que tu es...
- Hélas, si.
- Oh, mon Dieu... un nouveau bébé ? Félicitations !

Tess se lève pour m'embrasser, mais le cœur n'y est pas.

- Ça ne va pas ?
- Non, pas du tout ! Je ne devrais pas être enceinte, et voilà que ça recommence : plus de vin, plus d'Advil, plus de brie ni de bains chauds. Les grossesses me privent de tout ce qui me rend heureuse.
- En réalité, c'est l'Advil qui t'a fait tourner la tête, avoue !

Elle se fâche.

- Ne ris pas, ce n'est pas drôle.
- Désolée, mais je trouve que si.

Sa grogne monte d'un cran. Je décide de la secouer un peu.

— Bon, d'accord. Ce n'est pas drôle... mais c'est génial ! Tu adores ton rôle de maman et tu t'en tires superbien. Toi et Tim allez être de nouveau des parents comblés.

Elle sourit timidement.

- Tu dois avoir raison, mais, après celui-là, c'est la vasectomie !

L'air sadique, elle mime une paire de ciseaux en action.

Nous parlons de ses gosses, Joy et Sammy. Pendant que je déguste mon verre de bordeaux blanc, Tess me fixe avec une envie non dissimulée.

Lorsqu'on nous apporte nos salades, Tess se tourne vers moi.

— Bien, assez parlé de mes problèmes. Et toi, que deviens-tu ?

— J'ai enfin eu ma promotion.

— Quoi ? Et tu me laisses parler pendant vingt minutes des couches de Sammy avant de m'annoncer la nouvelle ? Toutes mes félicitations ! Ça date de quand ?

— C'est là que ça devient étrange...

Et je lui déballe tout : Blinda, la grenouille, ce fameux marin où Chris s'est montré si affectueux et où j'ai appris en arrivant au bureau que j'étais directrice adjointe.

— Ce n'est qu'une coïncidence. Ton mari avait envie de faire l'amour, c'est plutôt une bonne nouvelle pour toi. Quant à ta promotion, c'est juste qu'ils ne l'ont pas annoncée officiellement. Ce sont des choses qui arrivent.

— Non, ce n'est pas uniquement ça. Pour tous mes collègues..., c'était une chose établie, comme si j'occupais ce poste depuis longtemps. On m'a aussi dit que je resterais directrice adjointe quoi qu'il arrive, même si je fais des erreurs.

— C'est toi qui l'as perçu de cette façon.

— Je ne crois pas. Et il y a mieux encore.

Je lui parle de la carte postale de Milan, et de la sensation que j'ai d'avoir surmonté comme par enchantement l'abandon de mon père.

— Je ne dirai qu'une chose : merci mon Dieu ! Tu trimballais ce fardeau depuis bien trop longtemps, et permets-moi de te dire que ce n'était pas un sac Hermès ! C'était comme un vilain sac à dos en Nylon qui ne t'allait pas du tout. En somme, tu m'apprends d'excellentes nouvelles, et pourtant, on dirait que ça ne te fait pas plaisir.

— Si, je suis très contente.

Je croque une nouvelle feuille de salade verte.

— Mais il y a encore autre chose. Il s'agit d'Evan.

— Wow !

Tess a rencontré Evan en de nombreuses occasions et l'a trouvé, elle aussi, très à son goût.

— Comme va notre « éternel béguin » ?

— Il m'a fait du gringue.

Elle ouvre des yeux ronds.

— Quoi ?

— Oui. Tu comprends mieux, maintenant ? Tout s'est passé en l'espace de vingt-quatre heures. J'ai obtenu tout ce que je désirais depuis des années en vingt-quatre heures !

— Je continue à croire qu'il s'agit d'une coïncidence, mais, quelle que soit l'explication,

j'exige que tu me racontes ta soirée avec Evan.

— Eh bien, hier soir...

— Oui...? Dis-moi, il s'est passé quoi, hier soir ?

Mon regard fait le tour du restaurant. La lumière discrète des appliques murales, les habitués affalés sur leurs banquettes. Puis je reviens à Tess.

— J'ai failli l'embrasser.

— Nom d'un chien ! Garçon... !

Elle fait de grands gestes pour appeler le serveur.

— S'il vous plaît, je voudrais un bon verre de vin.

Elle devance mes objections.

— J'ai droit à un verre. Et quelque chose me dit que je vais en avoir sacrément besoin !

J'éclate de rire.

— Ce n'est pas moi qui vais te critiquer...

J'ai toujours pensé que s'imposer de ne pas boire une seule goutte d'alcool pendant la grossesse était un régime beaucoup trop draconien. Ma mère, par exemple, n'a su qu'elle était enceinte de Dustin qu'au quatrième mois, elle a donc passé les trois premiers à fumer et à boire des Campari avec mon père dans les clubs de jazz des environs de Chicago. Elle a aussi bu de l'alcool pendant qu'elle attendait Hadley. C'est quand elle a été enceinte de moi que les médecins ont commencé à mettre les femmes en garde. Alors elle s'est abstenue de boire, et apparemment, cette abstinence lui a posé un problème. C'est du moins ma vision des choses. Dustin et Hadley sont beaucoup plus intelligentes que moi, c'est évident, plus ambitieuses aussi et plus accomplies. Aurais-je été la même si ma mère ne s'était pas imposé ce sacrifice ?

Tess me demande d'attendre son verre de vin pour que je lui parle du concert des Hello Dave. Je lui raconte alors tout dans les moindres détails, sans rien omettre, comme nous le faisons au lycée, à l'époque bénie où nous n'avions ni boulot, ni mari, ni enfants pour absorber tout notre temps.

— Et voilà ! Je suis partie en trombe comme si un incendie venait de se déclarer. J'ai dû longer cinq pâtés de maisons avant de pouvoir trouver un taxi. Et quand je suis rentrée chez moi... mon Dieu, tu ne me croiras jamais !

— Quoi ?

Tess finit son verre d'un trait. Elle reste l'œil rivé sur son verre, comme si elle lui en voulait de contenir aussi peu de vin.

— Chris m'attendait, avec une bouteille de Champagne.

— Non... !

— Et du caviar.

— C'est pas vrai... ! Mais, dis-moi, Billy, lui as-tu parlé d'Evan ?

— Non. Je voulais le faire... seulement... Chris a été si gentil, si charmeur... C'est la

première fois que je trouve deux hommes aussi excitants en l'espace d'une heure. Et puis, il n'y avait pas grand-chose à dire.

Elle a l'air un peu sceptique.

— Tu me connais, je ne suis pas du genre à donner des conseils, mais je vais faire une exception.

Elle me presse affectueusement la main.

— J'ignore ce qui t'arrive et pourquoi tous ces événements se sont produits, mais je sais au moins une chose : sois prudente. *Très prudente.*

7.

Le lendemain, à 11 heures précises, le téléphone de mon bureau sonne.

— Bonjour, ma chérie.

C'est ma mère. Mon cœur fait un bond. On dirait que rien n'a changé ! Elle est rentrée de Milan et m'appelle le lundi à 11 heures, comme à son habitude.

— Maman, tu m'as manqué.

— Toi aussi, mon cœur.

Mais sa voix sonne bizarrement, brouillée par des parasites, comme si elle se trouvait dans un tunnel bourré de courants d'air.

— Je suis dans l'avion. Nous atterrirons dans une heure ou deux.

— Tu veux que je vienne te chercher à l'aéroport ? Je partirai plus tôt.

Ma mère a toujours adoré qu'on vienne la chercher à l'aéroport, et je le fais rarement. Mais, aujourd'hui, je suis tellement impatiente de la revoir !

— Inutile. Mieux vaut te consacrer à ton travail.

— Dans ce cas, nous pourrions nous voir ce soir, et dîner ensemble.

Rien ne fait plus plaisir à ma mère que la perspective de recevoir une de ses filles chez elle avec un bon petit plat en préparation sur le feu. L'ennui, c'est que ce rêve est rarement devenu réalité.

— Que dirais-tu de demain soir ? Nous pourrions sortir.

— Sortir... ?

— On pourrait se donner rendez-vous au Milrose. Pour toi, c'est plus simple, c'est juste à la sortie de l'autoroute.

J'en reste muette de stupeur. Milrose est un restaurant de Barrington, effectivement situé juste à la sortie de l'autoroute en venant de Chicago. Je lui ai proposé très souvent déjà de dîner là-bas, mais ma mère m'objectait toujours qu'il y avait bien trop de monde au bar et que c'était trop cher. Nous finissions toujours par nous retrouver chez elle.

— Tu veux que je vienne te chercher ?

— Non, ce n'est pas la peine. Que dirais-tu de 19 heures demain ?

— D'accord. Je ne viendrai pas avec Chris, ce sera un dîner entre femmes.

Le bruit de parasites augmente, et sa voix disparaît...

Un peu plus tard dans la matinée, Evan passe la tête par la porte de mon bureau.

— Alors, tu t'es sentie comment hier soir ?

Je vois une lueur malicieuse briller dans ses yeux. Mal à l'aise, je joue avec les stylos rangés devant moi dans un mug avant de répondre :

— Je suppose que tu fais allusion à la vodka, mais je tiens bien le coup, tu sais.

— C'est nouveau...

— Ça fait un moment que tu n'es pas sorti avec moi. Tu n'es qu'un amateur, alors j'ai dû chercher d'autres pâturages...

— Tiens donc...

Il entre dans la pièce et s'appuie contre le mur, une jambe croisée sur l'autre. Il porte un pantalon gris et une chemise bleu clair.

— Je suppose que l'autre pâturage en question, c'est chez toi devant ta télé avec ton mari.

— Tu n'y es pas du tout.

Et c'est la pure vérité. Il a raison concernant la télé, mais pas à propos de Chris. Jusqu'à la semaine dernière, nous n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble.

Evan fait encore quelques plaisanteries au sujet de mes « nouveaux pâturages » et nous continuons à bavarder comme nous l'avons toujours fait. Mais je note que ses propos sont un peu plus enjôleurs que d'habitude et qu'il a savamment étudié sa façon « désinvolte » de s'adosser au mur. En plus, il me lance son regard charmeur — un regard lourd de sous-entendus qu'il utilise souvent avec d'autres femmes.

— Tu déjeunes avec moi ? On pourrait aller chez Ralph Lauren.

Evan et moi déjeunons fréquemment ensemble, mais, en général, c'est au Subway ou au restaurant de salades juste en bas. Le très chic Ralph Lauren Café est l'endroit où Evan emmène ses nouvelles conquêtes pour leur premier rendez-vous officiel.

— Pas la peine d'aller dans un endroit aussi chic.

— J'ai envie de te faire plaisir.

— Pourquoi ?

Il décroise sa jambe et marche vers moi. Puis il se penche en avant, les mains posées sur mon bureau. Une mèche de cheveux blonds lui tombe dans l'œil.

— A ton avis, Billy ?

Entendre mon prénom de sa bouche me donne des frissons. Je n'ai pas oublié son souffle contre mon oreille, l'autre soir.

— Je ne sais pas trop. Tu pourrais être plus explicite ?

C'est plus fort que moi, je me penche à mon tour vers lui, et nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

Nous restons là, les yeux dans les yeux. J'ai du mal à respirer, et une envie folle de poser mes lèvres sur les siennes.

Il finit par rompre le silence.

— C'est pour fêter ta promotion, bien sûr. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de le faire.

Son discours est tout ce qu'il y a de plus banal, mais sa voix est rauque, comme s'il voulait me confier quelque secret érotique.

— Je vois.

Mes poumons ont toujours beaucoup de mal à fonctionner normalement.

— Alors... ?

Il esquisse un sourire qui met en valeur l'adorable fossette de sa joue.

Je me force à reculer et à me caler dans mon fauteuil. Dès que je suis loin de lui, je recouvre mes esprits et je me sens idiot.

— Je crois que ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi ?

Je bredouille quelques vagues excuses où il est question de réunions et de projets divers, mais la vraie réponse est évidente : dès que je suis à côté d'Evan, je ne réponds plus de moi.

Je suis en train de manger une salade César quand Lizbeth pénètre dans mon bureau. Elle se sent nettement plus à l'aise avec moi depuis notre conversation de la semaine dernière, sans être toutefois vraiment détendue. Je m'efforce donc d'être le plus aimable et gentille possible tout en conservant une attitude et un ton de manager. Ce qui, soit dit en passant, m'aide à me convaincre moi-même que ma promotion est bel et bien réelle.

Je lui lance, en croquant une feuille de salade :

— Quoi de neuf, aujourd'hui ?

— Je vous ai apporté quelques papiers à signer. Ah... j'allais oublier. Les RH veulent savoir si Alexa a signé le document pour solde de tout compte.

Tout à coup, j'ai du mal à avaler ma laitue. Je suis toujours rongée par la culpabilité depuis que j'ai viré Alexa. Je voulais goûter à l'ivresse du pouvoir, et c'est cette pauvre fille qui s'est retrouvée dans ma ligne de tir.

— Vous n'avez rien reçu par courrier ?

— Non. Espérons qu'elle n'intentera pas de procès à l'entreprise. Roslyn n'apprécierait pas du tout.

— Vous la croyez capable de le faire ?

— C'est en tout cas l'avis des RH.

Je repousse ma salade, mal à l'aise. J'ai eu le tort de virer une collègue juste pour me prouver que j'avais le droit de le faire. Je lui ai accordé une indemnité de licenciement de misère, et, en plus, il se pourrait que ma société se retrouve avec un procès sur le dos.

Je me mets à penser tout haut.

— Je pourrais peut-être l'aider à trouver du travail.

En réalité, je ne suis pas dupe. Ce ne sera pas facile.

Voilà plus d'un an que je me tiens au courant des tendances du marché, et l'heure n'est vraiment pas au beau fixe.

— Si vous pouvez faire quelque chose pour elle... Je vous donne ses coordonnées, au cas où vous voudriez l'appeler.

Elle me tend un papier, qui figurait dans le dossier personnel d'Alexa. Il y a là son nom, son adresse et d'autres renseignements la concernant.

Je parcours la feuille, et je note mentalement son adresse. Elle habite dans les quartiers ouest, sans doute un de ces nouveaux immeubles avec loft. Elle va sans doute avoir beaucoup de difficultés à payer son loyer avec sa maigre indemnité de dix jours. Du coup, je me sens de plus en plus coupable.

— Je vais voir ce que je peux faire.

J'appelle immédiatement les RH pour leur demander s'il est possible d'accorder à Alexa une indemnité plus importante. Le directeur me répond qu'il n'en est pas question, que la politique de la société est de ne jamais revenir sur les décisions prises, surtout si l'employé s'est fait renvoyer pour faute professionnelle.

Je me sens tellement coupable que j'ai l'impression d'avoir une paire de tenailles dans le ventre.

Je réfléchis un moment, assise à mon bureau. Ça y est, j'ai une idée... A la sortie du boulot, je vais passer chez Alexa pour lui apporter des fleurs ou un truc de ce genre et lui présenter mes excuses. Je lui dirai combien je regrette que les choses se soient passées ainsi, et que je ferai tout ce que je peux pour l'aider. Et je lui ferai prendre sa plume. C'est la meilleure chose à faire, pour toutes les deux.

Je reprends ma salade là où j'en étais en chassant Alexa de mon esprit.

A 18 heures, je me retrouve dans un taxi, direction les quartiers ouest, avec une énorme fougère sur les genoux. J'ai passé un temps fou chez le fleuriste à hésiter entre des hortensias, des orchidées, des tulipes et des tournesols. Rien ne trouvait grâce à mes yeux. Et, finalement, j'ai arrêté mon choix sur cette fougère dans un pot en céramique jaune. Les fleurs faisaient un peu trop romantiques à mon goût, alors que la fougère a un petit côté plus distant, plus copain... L'idéal pour lui dire à quel point je suis désolée de l'avoir virée et de lui avoir accordé une indemnité de misère, et lui assurer que tout ira bien pour elle.

La fougère est tellement haute que je ne vois rien devant moi. Je regarde donc par les vitres arrière. Le taxi file à toute vitesse sur l'autoroute puis continue droit vers l'ouest. Je vois défiler Ashland dans un brouillard, et nous abordons les boutiques et les cafés hip de

Wicker Park. Alexa doit certainement résider dans un quartier huppé de la ville. Il est probable qu'elle descend d'une famille protestante aisée et influente de Kenilworth, et elle doit avoir l'impression de « s'encanailler » aux confins des quartiers nouveaux riches de Wicker Park. La voilà qui recommence à m'agacer... Je revois ses twin-sets en cachemire et son sourire condescendant. Et cette faculté étrange qu'elle avait de me refiler son boulot.

Brusquement, cette fougère me paraît presque indécente. Ce licenciement, Alexa l'a mérité, et elle n'a certainement aucun besoin de moi. D'ailleurs, il est probable qu'elle ne voudra pas de mon aide.

Je pose la fougère sur la banquette. Elle fera très bien dans notre appart, près du grand fauteuil de Chris. Il faudrait que je me décide à dire au chauffeur de taxi de faire demi-tour.

Au moment où je me penche en avant et où je m'apprête à passer la tête par la vitre qui me sépare du chauffeur, je note que nous venons de dépasser Damen. Et le taxi poursuit sa course. Les boutiques *fashion* de Wicker Park laissent place à des épiceries exotiques et des bars miteux.

- Excusez-moi, nous ne sommes pas allés trop loin ?
- Pas du tout. C'est encore à huit pâtés de maisons d'ici.

Je me réinstalle bien au fond de mon siège. Le paysage change... On ne voit plus de Lexus ni de Mercedes, mais des modèles de voitures qui semblent tout droit sortis d'un remake de *Starsky et Hutch*. Les gens déambulent dans les rues ou sont assis devant les porches des immeubles comme s'ils ne savaient pas où aller.

Le taxi finit par se ranger le long du trottoir. Le chauffeur me montre du doigt l'autre côté de la rue.

- Nous sommes arrivés. C'est là, en face.

Je vérifie l'adresse que j'ai copiée au bureau : c'est bien ça. Mais comment est-ce possible ? L'immeuble est un bloc de béton, avec une cour crasseuse, et on ne voit aucune trace de verdure. Certaines fenêtres sont fermées par des planches et, sur d'autres, on a mis des draps à sécher. Le chauffeur me dit :

— Vous voulez que je vous attende ? On ne peut pas dire que le quartier soit reluisant...

Je lui réponds d'un air distrait en continuant à fixer l'immeuble des yeux.

- Merci, ce serait super.

Nerveuse, je hisse la fougère sur le trottoir en jetant des regards furtifs autour de moi. Tout cela n'est qu'un vaste malentendu. Alexa ne peut pas habiter ici.

Et, pourtant, je dois me rendre à l'évidence : son nom de famille — VILLA — est écrit sur l'Interphone devant l'appartement 3A. Je sonne, aucune réponse. Je sonne une nouvelle fois, mais il n'y a personne. Je me sens soulagée. Quelle idée j'ai eue de vouloir apporter moi-même cette maudite fougère !

C'est alors que j'entends le clic de la porte suivi d'un faible bourdonnement. L'Interphone grésille, et une voix me dit quelque chose comme « Entrez ».

A l'intérieur, le hall empeste la cigarette, avec des relents de cuisine épicée. Les portes des appartements sont en aggloméré brun bon marché. Je monte l'escalier le plus rapidement possible, en bénissant le chauffeur qui m'attend en bas. Je vais déposer la plante vite fait et ficher le camp d'ici.

La fougère est lourde comme du plomb, et, en atteignant le troisième palier, je souffle comme un phoque. On dirait que je viens de courir le marathon de Chicago ! A tout hasard, je frappe à la porte du 3A, qui s'ouvre aussitôt, et je me retrouve face à une fillette de neuf ou dix ans aux cheveux noirs tout bouclés, aux yeux immenses. Elle me sourit d'un air timide.

Toute en m'efforçant de reprendre mon souffle et en bloquant la bruyère sur mon autre hanche, je lui demande :

— Est-ce qu'Alexa est là ?

La fillette se retourne, puis me regarde de nouveau. Je répète ma question.

Toujours pas de réponse, juste un sourire intimidé. Derrière elle, j'aperçois un salon, avec une moquette brune constellée de taches et jonchée de jouets. Devant un vieux poste de télé doté d'une antenne intérieure se trouve un canapé hors d'âge en tissu gris.

Quelqu'un entre alors au salon. C'est Alexa.

— Qui est-ce, Lucia ?

Elle me voit, et son visage se ferme. Le regard froid, elle me lance :

— Que faites-vous ici ?

Je reste figée sur le pas de la porte. Ainsi donc, Alexa ne vit pas près de Central Park, ne se pavane pas dans une voiture luxueuse avec des vêtements hors de prix. Elle porte un pantalon de survêtement bleu moulant à l'ourlet effiloché et un T-shirt délavé à rayures noires et blanches qui doit avoir largement dix ans d'âge. Est-ce vraiment là qu'elle habite ? Et cette petite fille, serait-ce sa fille ?

Alexa répète d'une voix un peu plus forte.

— Que faites-vous ici ?

Je lui mets la fougère sous le nez.

— Tenez, c'est pour vous.

Naturellement, je ne vois plus rien. Tout ce que je sais, c'est qu'elle ne prend pas ma plante. Comme mes bras commencent à faiblir, je pose la plante par terre.

— Je voulais savoir comment vous alliez.

— C'est un peu tard, non ?

La fillette pouffe. Une femme dans les quarante-cinq ans traverse la pièce avec un enfant dans les bras. Elle s'arrête pour me regarder, et pose une question en espagnol. Alexa répond en anglais sans me quitter des yeux : « Personne ! »

— Alexa, écoutez...

Au même moment, une autre femme arrive au salon. C'est le portrait craché d'Alexa, en moins jeune, naturellement. Elle a l'air aussi plus lasse... Ses longs cheveux noirs sont parsemés de mèches blanches. Elle me salue en espagnol et je lui rends son bonjour. Puis elle se tourne vers Alexa, et elles commencent à papoter à toute vitesse en espagnol. Mais Alexa garde toujours les yeux rivés sur moi.

J'entends alors un bruit sourd dans l'escalier. Je me retourne et je vois deux préados monter les marches quatre à quatre. Je m'efface juste à temps pour les laisser passer, et ils pénètrent dans l'appartement sans même me jeter un regard.

Alexa traverse la pièce et soulève une pile de papiers, puis me tend le document pour solde de tout compte.

— C'est ça que vous êtes venue chercher, je suppose ?

— Eh bien, oui, euh... ce serait bien si je pouvais le récupérer.

Alexa me rejoint sur le seuil de la porte d'un pas lent très étudié.

— Sortons, je préfère.

Nous descendons l'escalier en silence. Je suis soulagée de constater que le taxi est toujours là. Je lui fais un petit signe en espérant le convaincre de m'attendre encore un peu. Deux hommes nous observent depuis le porche de leur immeuble.

Alexa me demande en fuyant mon regard :

— Vous avez un stylo ?

Elle a le menton levé dans une attitude de défi, mais ses yeux sont presque embués de larmes. Je suis bouleversée.

— Vous savez quoi, Alexa ? Laissez tomber ces papiers. Votre indemnisation est beaucoup trop faible, et sachez que je le regrette. Je suis désolée de tout ce qui est arrivé. Et, si vous avez envie de faire un procès à la société, eh bien, faites-le.

J'ai l'impression d'entendre tout le service des RH hurler *Stop !* dans ma tête, mais c'est le cadet de mes soucis.

— Je voulais aussi savoir si je pouvais vous aider à trouver un autre job.

Elle prend un ton sarcastique.

— C'est vous qui m'avez virée, et vous venez pour m'aider ?

Il faut bien avouer que ça peut paraître ridicule.

Alexa agite les papiers et me lance :

— Je n'intenterai pas de procès contre Harper et je vais signer ça. Vous voulez peut-être savoir pourquoi ? Parce que c'est moi qui subviens aux besoins de la famille que vous avez aperçue tout à l'heure. Et, même si c'est une indemnité de misère, j'ai besoin de cet argent *maintenant*.

— La fillette que j'ai vue, est-ce la vôtre ?

Une petite brise chasse une mèche de cheveux de son visage. Je dois admettre que cette

filles est vraiment très belle.

— C'est ma nièce. J'ai aussi une autre nièce et un neveu, sans compter ma demi-sœur et mon demi-frère.

— Et l'une des femmes est bien votre mère, non ?

L'idée même qu'Alexa puisse toujours habiter avec sa mère me paraît inconcevable.

— Oui, et l'autre est ma tante. Je suis le soutien de tous ces gens. Du moins je l'étais, jusqu'à ce que vous m'ayez virée.

Je demande sur le ton de la plaisanterie :

— Vous n'êtes donc pas de Kenilworth ?

A peine ai-je posé cette question débile que j'ai une envie folle d'aller demander un flingue aux deux types du coin pour me tirer une balle dans la tête. Alexa soupire et confirme :

— Et ces sweaters noirs en cachemire... ?

— Oui, et alors ?

— Comment faites-vous pour vous les payer alors que vous devez subvenir aux besoins de toute votre famille ?

— J'en ai acheté trois chez TJ Maxx. Je les mets à tour de rôle.

Elle baisse le nez, apparemment très gênée par ma question. J'ai le sentiment d'être la reine des imbéciles ! Alexa fait un geste vers mon sac à main.

— Vous avez un stylo à me prêter ?

— Bien sûr que oui.

Au comble de l'embarras, je fouille dans mon sac jusqu'à ce que mes doigts tombent sur un vieux Bic. Alexa me l'arrache, signe les papiers et me les tend.

— Le spectacle est terminé. Vous pouvez partir.

Comme pour abonder en son sens, le chauffeur de taxi joue du Klaxon.

— Ecoutez-moi, Alexa. Je suis sincèrement désolée. Si je peux vous être d'une quelconque utilité...

Elle regarde le haut de la rue. Ses yeux sont fatigués, tristes. Puis elle se dirige vers la porte de l'immeuble, qu'elle ouvre avec sa clé.

— Je crois que vous en avez suffisamment fait comme ça.

Elle pénètre dans le hall et claque la porte derrière elle.

8.

Lorsque Chris rentre de son travail, je suis assise dans le grand fauteuil. Je n'ai allumé qu'une petite lampe. Je suis complètement bouleversée par ce que j'ai découvert sur

Alexa.

— Chérie, que fais-tu ?

La voix de Chris est enjouée.

— Rien.

Il allume le plafonnier, et je cligne des yeux. Chris s'assied sur le bras du fauteuil.

Je ne sais pas trop par où commencer.

— Que se passe-t-il ? Parle-moi.

En entendant ces mots, j'en pleure presque de soulagement. Depuis deux ans, Chris et moi nous sommes éloignés l'un de l'autre, et j'ai appris à gérer mes problèmes toute seule. Je me débattais avec eux dans l'obscurité de ma chambre, et c'est moi seule qui assumais mes décisions. Mais j'ai retrouvé le mari attentif d'avant, celui auquel je pouvais me confier. Et peu importe la raison pour laquelle mon mari m'a été brusquement rendu, que ce soit grâce à cette grenouille ou à un quelconque chamboulement dans l'univers. L'important, c'est qu'il soit là.

Je cherche sa main.

— C'est Alexa.

— Je croyais que tu t'en étais débarrassée...

— Oui, justement...

Je suis au bord des larmes, mais pour une tout autre raison, cette fois.

— J'ai plongé toute sa famille dans la misère.

— Tu es sûre que tu n'exagères pas un peu ?

— Chris !

— Je suis désolé, ma chérie, mais ça n'a pas de sens. Je ne vois pas comment tu as pu faire du mal à sa famille.

— Mais moi, si.

— Pourrais-tu me dire ce qui s'est passé ?

Je lui raconte l'histoire des papiers à signer, et ma visite.

— Je croyais qu'elle venait d'une famille aisée, elle avait toujours un air supérieur... Mais elle m'a dit que c'était elle qui faisait vivre tous ces gens dans son minuscule appartement.

Mon regard fait le tour de la pièce et je me dis que, en un sens, nous sommes des privilégiés avec nos dessus de table en granit, notre salle de bains en marbre et suffisamment de mètres carrés pour éviter de nous voir pendant des années si l'envie nous en prenait.

— Mais Billy..., ce qui compte, ce n'est pas qu'elle soit riche ou pauvre. C'est que tu l'aies virée pour une raison valable.

Je lutte contre les larmes.

— C'est bien là le problème. Je ne l'aimais pas, mais de là à la licencier... J'ai bien peur d'avoir fait ça parce que cette promotion m'a donné un sentiment de supériorité. Me débarrasser d'elle était une solution bien commode.

— Ce n'est pas vrai.

Ce pauvre Chris se fait une haute idée de moi, et pourtant ! Tout cela n'est qu'une façade. Je suis morte de honte.

— J'ai justifié ma décision par des motifs rationnels. Je voulais qu'elle parte, alors j'ai trouvé de bonnes raisons pour me convaincre — et convaincre les autres — qu'elle devait s'en aller. Et comme elle avait déjà eu des ennuis auparavant, les autres se sont laissés convaincre facilement. Mais j'ai mal agi, et les intérêts de la société étaient le cadet de mes soucis. J'ai agi pour moi.

Je me cache la tête dans les mains.

Chris se glisse dans le fauteuil, me prend sur ses genoux et me serre contre lui. Je ferme les yeux : je me sens bien dans ses bras. Il me rassure. Ça m'a tellement manqué.

— Très bien. Essayons de voir ce que nous pouvons faire.

Nous discutons pendant une bonne heure. Et, en dépit de mon sentiment de culpabilité vis-à-vis d'Alexa, je suis comblée par l'attitude de Chris. C'est ainsi que les choses devraient toujours se passer entre mari et femme, et c'est d'ailleurs ce que j'attendais de notre mariage. J'ignore pourquoi j'en ai été si longtemps privée, mais c'est merveilleux. Comme je l'aime, ce mari !

Finalement, voici ce que nous avons décidé : j'irai parler à Roslyn dès demain, et j'admettrai avoir commis une erreur pour tenter de faire réintégrer Alexa à son poste.

En attendant, Chris m'accompagne jusqu'à mon lit.

Je suis épuisée, mais la décision que j'ai prise m'a fait recouvrer ma sérénité. Je lui murmure un merci avant de sombrer dans le sommeil.

Roslyn est intraitable.

— C'est hors de question.

Ma sérénité de la nuit dernière s'est envolée. J'ai l'impression de manquer d'oxygène.

Nous sommes assises dans le bureau de Roslyn, dont les murs sont décorés de reproductions de paysages hivernaux.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas la réintégrer alors que j'admets avoir commis une erreur ?

Je m'efforce de rester immobile sur ma chaise, mais je trépigne intérieurement.

Roslyn secoue la tête et me regarde, apparemment déçue.

— Rappelez-vous, lorsque vous avez mis la question sur le tapis, je vous ai dit que vous deviez en assumer la responsabilité...

Je hoche la tête en mordant nerveusement ma lèvre.

— ... Eh bien cela reste vrai. Quand on occupe un poste de direction, on est amené à prendre des décisions difficiles, et on doit s'y tenir.

— Je le sais, et je suis entièrement d'accord. Mais je pensais que pour cette fois...

— Désolée, Billy, c'est impossible.

— Mais pourquoi ?

Mon angoisse a fait place au désespoir. Si je ne trouve pas un moyen de revenir en arrière, c'est la famille d'Alexa qui va en pâtir. Et jamais je ne pourrai chasser de mon esprit la vision de cet appartement sordide.

— Lorsque vous avez pris la décision de vous passer des services d'Alexa, avez-vous lu son dossier au service des ressources humaines ?

Je fais signe que oui, même si je n'ai fait que le lire en diagonale. J'avais bien trop hâte de me débarrasser de cette fille.

Roslyn se penche sur son bureau.

— Alors vous vous souvenez sûrement que, lorsque quelqu'un a été licencié, il ne peut en aucun cas être réintégré. Si nous l'avions mise en chômage technique, là, oui, nous pourrions la rappeler. Mais c'est exclu dans le cas d'un licenciement pour faute professionnelle.

Je m'affaisse sur ma chaise. Je me suis dépêchée de faire une chose qui me tenait à cœur — évincer Alexa de mon petit monde — sans me préoccuper des conséquences.

— Alors je ne peux rien faire ?

Elle secoue la tête. Et, tout à coup, son visage s'illumine.

— Passons à un sujet plus gai... Où en est le budget pour le livre d'Odette ?

Je retiens un soupir. Le grand mot est lâché : *budget*. J'ai l'impression qu'on ne pense qu'à ça, ici. Les budgets jalonnent ma nouvelle vie professionnelle. Ils me sortent par les yeux !

— Ça roule.

— Parfait !

Roslyn a beaucoup plus la pêche à présent que lorsque nous avons abordé le sujet qui fâche...

— Bon, arrangez-vous pour que le montant soit à la hausse. Nous devons rentabiliser cette cliente. Et n'oubliez pas que, cet après-midi, nous avons une réunion du comité de direction.

Du coup, je me redresse sur ma chaise. Je ne sais pas très bien de quoi il est question au cours de ces réunions, mais elles ont un petit côté officiel très excitant. Evan, lui, a toujours eu un autre son de cloche, mais je le soupçonne d'en avoir fait une mauvaise pub uniquement parce qu'il savait que je mourais d'envie d'y assister. Et voilà que, maintenant, mon tour est venu. Ma première réunion du comité de direction...

— J'y serai.

- Se faire arracher les ongles avec une paire de tenailles.
- Ecouter en boucle une chanson de Ted Nugent, le guitariste.
- Saigner des yeux.
- Etre laminée par une tondeuse à gazon.
- Participer à un marathon de quatre jours.

Assise dans la salle de conf, je suis en train de dresser la liste de ce qui pourrait être plus pénible que cette maudite réunion.

Lorsqu'il disait que ces réunions étaient ennuyeuses, Evan n'en rajoutait pas, et il n'essayait pas non plus de me remonter le moral. En fait, le mot « assommant » est très loin de pouvoir décrire la réalité de la chose !

Jugez plutôt... Nous sommes actuellement en pleine discussion pour savoir s'il faut mettre de l'eau minérale gazeuse dans la machine. Un mec nommé Lester, un directeur adjoint issu de la compta, s'est lancé dans un discours fleuve sur le fait que le distributeur de boissons était au départ réservé aux sodas, et que nous avons déjà pris des libertés avec ce concept sacré en y ajoutant de l'eau. Un autre mec, de toute évidence le challenger de Lester, a estimé que ce dernier faisait montre de préjugés défavorables vis-à-vis de l'eau, et que l'eau devait — sous toutes ses formes — bénéficier des mêmes droits que les sodas, et notamment de celui de partager les mêmes lieux.

Le challenger ajoute :

— D'autant que vous oubliez un point important ! Nous gagnons de l'argent sur cette machine, et l'eau gazeuse se vendra comme des petits pains.

Lester ne se laisse pas faire, accusant l'autre de négliger l'importance de la tradition, et de refuser de perpétuer des façons de faire qui ont toujours existé.

Je gribouille sur mon bloc-notes l'expression « se vendra comme des petits pains ». Où veut-il en venir, au juste ? De quel genre de pains s'agit-il, et est-il exact qu'ils se vendent si bien ? Si tel est le cas, pourquoi ne pas en mettre dans la machine ?

Comme je continue de m'ennuyer comme un rat mort, je me mets à noter d'autres dictons un peu farfelus.

« Ennuyeux comme la pluie » : j'imagine que ce n'est pas forcément vrai... tout dépend dans quelle partie du globe on se trouve. Personnellement, je pencherais plutôt pour la formule « ennuyeux comme un comité de direction ».

« Soûl comme une grive » : c'est vrai que la grive a tendance à faire des overdoses de raisin, mais, tout de même, qui est allé chercher ça ? Sûrement pas un citoyen...

« Con comme un balai » : alors là, c'est le mystère. Peut-être le cri vengeur d'une femme au foyer tout droit tirée de *Desperate Housewives*, et qui en avait marre de passer sa vie à briquer sa maison... ?

Tout ça n'est pas simple... Tiens, à propos, on dit aussi « simple comme bonjour ». Il faudrait que j'en touche deux mots à Alexa !

Je sens que quelqu'un me regarde. C'est Evan qui est en train de reluquer mes jambes. Je porte une jupe plissée bleu pâle qui me donne des airs d'écolière un peu coquine... Apparemment, Evan est de mon avis car il me décoche un sourire salace. Comme je meurs d'ennui, je décide d'en rajouter un peu et je croise les jambes, ce qui a pour effet de faire remonter ma jupe. Evan a la bouche entrouverte, et ses yeux sont rivés sur moi. Ce regard me donne un sentiment de puissance, totalement différent de celui que j'ai éprouvé en virant Alexa. Cette fois, il s'agit de domination sexuelle, dont l'intensité m'excite au plus haut point. En même temps, ça me fait peur, ce sentiment étant suffisamment puissant pour m'emporter dans un tourbillon au moment même où mon couple a retrouvé ses repères.

Je me lève.

— Excusez-moi un instant.

Tous les participants me regardent d'un air surpris. Sur ma droite, j'ai l'impression qu'Evan a souri...

— Je vais aux toilettes.

Cette fois les gens sont carrément abasourdis. De toute évidence, dans l'histoire de l'honorable société Harper Frankwell, personne n'est jamais sorti au beau milieu d'une réunion du comité de direction pour aller aux toilettes. J'envisage une nanoseconde de replonger dans mon siège, mais, compte tenu de mon sentiment d'ennui profond et du regard d'Evan, c'est exclu. Il faut que je file.

Je fonce vers la porte.

Deux heures plus tard, lorsque arrive enfin le terme de cette maudite réunion, personne ne se souvient plus de ma sortie ni de mon retour discret.

Je n'ai même pas le temps de revoir quelques dossiers avant d'aller retrouver ma mère, mais je suis tellement excitée à l'idée de la revoir que c'est le cadet de mes soucis. Je me dirige vers le parking.

Tandis que j'engage mon véhicule sur l'autoroute, mon portable sonne dans mon sac. Je tends la main vers le siège passager pour prendre la communication. C'est Chris.

— Ça roule comment ?

— Rien de changé depuis cinq minutes... Qu'est-ce qui t'arrive ?

J'ai déjà parlé à Chris trois fois au boulot, aujourd'hui, et une fois depuis que je suis sortie du parking.

— J'aimerais pouvoir t'accompagner.

Je me mets à rire.

— Depuis quand ?

Jamais Chris n'a eu une telle envie de voir ma mère.

— Je voudrais être avec toi.

Il y a comme une plainte dans sa voix.

— Chris, tu étais avec moi cette nuit, et la nuit d'avant, et ce matin...

— J'ai envie d'être tout le temps près de toi.

Dans mon for intérieur, je me demande depuis quand. Ou, plus exactement, *pourquoi* Chris est revenu vers moi aussi vite alors qu'il avait pris ses distances depuis des années. Je n'avais pas l'intention de m'appesantir sur la question — je voulais juste goûter pleinement le bonheur de notre complicité nouvelle —, mais le désespoir de Chris me rend perplexe. Même aux plus beaux jours de notre vie de couple, nous n'avons jamais été du genre amoureux transis, à vivre la main dans la main et les yeux dans les yeux.

— Bon, à ce soir !

— Ma chérie !

Ma mère se précipite dans le bar du Milrose et me prend dans ses bras.

Je la serre contre moi, respirant son nouveau parfum aux senteurs discrètes de fleurs. Par-dessus mon épaule, je vois que les habitués du bar n'arrêtent pas de la regarder, et pour cause. Elle a relevé ses cheveux noirs en chignon, et elle porte d'immenses lunettes de soleil de star plus un châle couleur mandarine autour des épaules, qui lui donnent davantage un look de Parisienne bon teint que d'une banlieusarde de Barrington.

— On mange un morceau ?

Elle regarde autour d'elle comme si le maître d'hôtel allait se matérialiser par magie pour la conduire aussitôt vers la meilleure table.

— Je vais leur signaler que nous sommes prêtes.

Quelques minutes plus tard, on nous conduit vers la partie loft du restaurant. On se croirait un peu dans une grange.

Ma mère consulte le menu, se délectant d'avance.

— Mmm... tout a l'air si bon. Qu'est-ce que je pourrais bien prendre ?

— Maman, parle-moi de l'Italie.

— C'était absolument divin. Tu avais raison d'insister depuis des années pour que j'aille dans ce pays et que j'ose me débrouiller toute seule. Ça oui, tu avais bien raison ! Je me suis fait tellement d'amis, si tu savais...

Elle sort de son sac — qui ressemble étrangement à un Prada — un petit album de cuir rouge et pointe le doigt sur la photo d'une femme très chic aux cheveux blond cendré, qui doit avoir une cinquantaine d'années.

— Là, c'est Claudia. Et voici son mari, Thomas. C'est un amour.

Pendant les vingt minutes qui suivent, je l'écoute me parler de Claudia et de Thomas, et de leurs amis milanais Paola et Stefano. Elle me raconte chacun des défilés et chacune des fêtes auxquels ils ont assisté ces deux dernières semaines. Je suis ravie pour ma mère. Ça me fait chaud au cœur de la voir de nouveau si heureuse, et avec un tel appétit de vivre. Mais mon cœur a aussi besoin de chaleur maternelle, et je brûle d'envie de l'entendre me dire : « Et maintenant, si nous parlions de toi, ma chérie ? »...

Dès que les entrées arrivent — poulet et *rigatoni* pour moi, du flétan pour ma mère —, je me lance :

— Maman, ça y est ! Je suis directrice adjointe.

— Quoi ? Mais c'est fantastique !

Elle applaudit, puis fait signe au serveur pour commander du Champagne. Je suis tellement fière du regard qu'elle me porte...

Mais j'ai à peine le temps de commencer à lui raconter ce qui s'est passé qu'elle me coupe la parole.

— Tu vas être obligée de changer ta garde-robe, tu ne crois pas ?

— Oh, pas vraiment, non... Je...

— Ne sois pas ridicule, ma petite fille. Tu dois avoir un look de directrice adjointe, et j'ai ce qu'il te faut.

Elle sort un autre album de son sac, plein de croquis de stylistes. Elle pointe du doigt celui d'une femme en tailleur jaune aux revers noirs, les épaules larges.

— Regarde-moi ça !

— C'est peut-être un peu trop...

— Tu dis des bêtises ! C'est moi qui te l'offre, tu le mérites bien. Et j'en ai d'autres à te montrer.

Ni une ni deux, elle repousse les assiettes et aligne les croquis sur la table. Je ne me sens pas de taille à lutter contre son enthousiasme, et je finis par donner mon accord pour me faire confectionner trois tailleurs par Pravadelli, un styliste italien.

Au bout d'une heure, ma mère décide brusquement de rentrer chez elle, invoquant la fatigue due au décalage horaire. Elle me dit d'un air désinvolte :

— Demain, je joue au bridge avec Marjorie et Carol.

— Tu veux dire... tante Majorie et tante Carol ?

Ma mère a comme moi deux sœurs, mais elles habitent sur la côte Nord, et elles se sont un peu perdues de vue. Surtout à cause de mon père, qu'elles n'ont jamais apprécié.

— Oui. Pour ça aussi, tu avais raison. Etre rancunière ne sert à rien.

— C'est génial, maman.

C'est vrai qu'elle a besoin de ses sœurs et de ses nouveaux amis, mais, moi, j'ai besoin d'elle ! Et j'ai le sentiment confus qu'elle s'éloigne de moi.

Lorsque je rentre à la maison, je glisse ma clé dans la serrure, anticipant déjà le plaisir de retrouver la fraîcheur et l'obscurité de l'appartement. Je vais enfiler mon vieux pyjama rouge à carreaux et ensuite, je me préparerai une tasse de thé. Puis je m'installerai dans le grand fauteuil pour bouquiner un peu, bien tranquille, sous une lumière douce. Enfin, je me glisserai dans mon lit pour me réchauffer contre le corps de Chris endormi. Je m'en délecte déjà de cette petite soirée...

Mais, lorsque je pousse la porte, toutes les lampes sont allumées et Chris se plante

devant moi, arborant un tablier de cuisine sur son pantalon de survêtement et son T-shirt.

— Bonjour, mon cœur !

Il traverse la cuisine, s'essuie les mains sur une serviette et m'embrasse.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je te fais de la crème brûlée.

— A cette heure ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Nous sommes mardi soir, et il est presque minuit.

— Peu importe. Quand il s'agit de faire plaisir à ma femme..., je suis prêt à tout. J'aurai fini dans cinq minutes.

Il verse sa préparation dans deux petits ramequins blancs.

— Et maintenant, parle-moi de ta mère. Je veux tous les détails.

— Elle va bien. Je dirais même qu'elle est en superforme.

— Et toi ? Je sais qu'elle t'a manqué... Tu étais contente de la voir ?

— Oui, bien sûr.

Je commence à avoir ma dose de toutes ces questions qui ne servent qu'à alimenter la conversation des heures durant, alors que pendant des années, nous nous contentions de quelques malheureux échanges...

Chris allume un minichalumeau et attaque le dessus de la crème pour lui donner une jolie couleur dorée. Je suis obligée de parler plus fort pour couvrir le bruit.

— Chris, merci, c'est très gentil mais... je suis incapable de manger de la crème brûlée maintenant.

Il ne s'arrête pas pour autant.

— Tu disais... ?

— Mon chéri, je viens de manger des pâtes avec ma mère. Je ne peux rien avaler d'autre, c'est impossible.

Chris se redresse, l'air triomphant.

— Et voilà !

Il me tend un ramequin de crème brûlée avec des framboises empilées dessus.

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ?

Quand je pense que je rêvais d'un appartement silencieux et calme, pour moi toute seule. J'ai l'impression de ne plus avoir une minute à moi.

— Quoi ?

Il s'empare de l'autre ramequin et plonge sa petite cuiller dedans.

— Mmm, c'est parfait. Tu vas adorer.

— Chris, je te remercie, j'apprécie ton attention, mais je t'assure que je suis incapable

d'en manger maintenant. Je suis repue et je n'ai qu'une envie, me coucher.

— Bon. Dans ce cas, c'est moi qui t'emmène dans la chambre...

— Non, Chris, pas ce soir.

Je n'en reviens pas d'avoir dit ça. Mais nous avons fait l'amour si souvent cette semaine que j'ai vraiment envie d'une soirée pépère.

Il me tend une cuiller et me dit, la bouche à moitié pleine.

— Allez, laisse-toi tenter... Juste une bouchée ! Je l'ai faite pour toi.

— Je sais, mon cœur, et j'apprécie. Mais je suis incapable d'avalier quoi que ce soit.

— Mais si, tu peux.

— Puisque je te dis que non !

Ma voix a grimpé de quelques décibels, ce qui nous surprend tous les deux.

Chris me fixe d'un air perdu, comme un enfant abandonné.

— Je suis désolée.

— Je veux juste te rendre heureuse.

— Et tu y arrives très bien.

Il secoue la tête, incrédule.

— Mais puisque je te le dis...

Mon Dieu, mais que se passe-t-il, ici ? Je rêvais que mon mari s'occupe un peu plus de moi, et voilà que je suis confrontée quotidiennement à la passion et à la prévenance. Trop, c'est trop. Il existe bien une solution entre les deux, non ? Mais je me vois mal expliquer tout cela à Chris dans l'état où il est. Son regard est triste, presque douloureux.

Je lui presse affectueusement la main, puis je prends ma cuiller et je m'attaque à la croûte dorée de la crème brûlée.

9.

Le mercredi midi, j'appelle Alexa sur mon portable. Je me trouve devant l'immeuble de Michigan Avenue, entourée de fumeurs qui ont l'air de s'ennuyer ferme et d'employés qui pressent le pas pour faire leurs emplettes pendant la pause déjeuner.

Une voix de femme me répond.

— *Holà !*

— Est-ce qu'Alexa est là ?

J'ai la main crispée sur mon téléphone. Je souhaite presque qu'elle soit partie, car je n'ai aucune idée de ce que je vais lui dire ni même de la raison qui me pousse à l'appeler, si ce n'est l'incapacité où je suis de chasser mon sentiment de culpabilité.

— *Un momento.*

J'entends des bruits de pas, des bribes de conversation en espagnol, puis quelqu'un prend l'écouteur.

— Alexa Villa à l'appareil.

Je serre mon téléphone un peu plus fort. Le ton d'Alexa, un ton enjoué très pro, me fait redouter le pire. Il est évident qu'elle s'attendait à un coup de fil professionnel, d'un employeur potentiel qui aurait reçu son CV, par exemple.

— Alexa, c'est Billy.

Silence.

— Ecoutez, je suis désolée de vous déranger, c'est juste...

C'est juste quoi ?

— Pourquoi m'appelez-vous, Billy ?

Sa voix a perdu toute cordialité.

— J'aimerais vous rencontrer. Autour d'un café, peut-être ?

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Sans doute parce que j'ai envie de vous faire mes excuses.

— Vous l'avez déjà fait.

— S'il vous plaît... !

Nouveau silence, puis elle reprend la parole.

— Je peux vous voir d'ici trois quarts d'heure.

— Oh...!

Je n'en reviens pas qu'elle ait accepté, surtout aujourd'hui.

Elle se méprend sur ma réaction.

— Ce n'est pas grave. Vous avez du travail à faire, c'est ça ?

— Non, c'est super. Où voulez-vous qu'on se voie ?

— Vous connaissez le Bongo Room ?

— Oui, mais...

Je suis sur le point de lui faire remarquer que le Bongo Room est tout en haut de Milwaukee Avenue, et qu'il me sera impossible de retourner au bureau cet après-midi. Mais je repense à tous ces gens qui vivent entassés dans l'appartement d'Alexa, et qui comptent sur elle.

— C'est parfait.

Quarante-cinq minutes plus tard, je suis assise dans un box du restaurant. L'endroit est très branché, avec ses murs pourpre, orange et vert. Alexa arrive. Elle porte un jean sombre, un chemisier blanc tout pimpant et un collier d'argent avec un pendentif en forme de feuille. Elle a laissé ses cheveux libres sur ses épaules. Quelle différence avec son look du bureau ! Ici, elle a l'air beaucoup plus humaine, plus jolie aussi.

Elle me salue en se glissant sur la banquette, face à moi.

Le ton est désinvolte, mais elle a le visage fermé.

Je lui rends son bonjour. Et maintenant, je fais quoi ? Comme je commence à parcourir la carte, elle me demande :

- Avez-vous déjà mangé ici ?
- Non, mais j'ai toujours eu envie de le faire.
- Le pain perdu est délicieux.

La serveuse s'approche de notre table, et je commande le fameux pain perdu, bien que je ne sois pas particulièrement friande de ce plat. Je prends aussi un déca.

- Je prendrai la même chose, mais avec un vrai café.

Dès que la serveuse est partie, nous nous observons l'une l'autre.

- Je tenais à vous présenter mes excuses.
- Vous l'avez fait quand vous êtes venue chez moi.
- Je voudrais que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire.

J'avale une gorgée d'eau en souhaitant de toutes mes forces qu'on m'apporte mon café pour savoir quoi faire de mes mains.

- ... Je suis persuadée que vous aviez... comment dire... des choses à faire au bureau.

Elle reste de marbre.

— Et il est vrai que, entre vous et moi, le courant ne passait pas très bien. Mais je n'aurais jamais dû vous licencier, je l'avoue. Je tiens à vous dire combien je le regrette. J'ai essayé de vous faire réintégrer, mais...

- ... la politique de la société interdit de réembaucher des gens licenciés pour faute professionnelle.

Elle a terminé ma phrase très vite, le visage toujours impassible.

- Exact.

Du coup, je me sens de plus en plus mal à l'aise. Cette fille est capable de restituer les textes sur la politique de l'entreprise au mot près !

- J'ai bien peur de ne pas savoir quoi dire d'autre, à part réitérer mes excuses.

Le café arrive enfin. Je m'empresse d'approcher la tasse pour verser dedans quelques gouttes de crème avec une précision quasi scientifique. Puis je prends un sachet de saccharine que je mets un temps fou à agiter avant de le verser dans mon mug jusqu'au dernier grain. Stoïque, Alexa sirote son café noir.

- Je sais ce que vous pouvez faire pour moi.
- Oui?
- Vous pouvez m'aider à trouver un nouveau job.
- Bien sûr, si je peux.

Alexa se penche vers son sac et en sort un dossier. A l'intérieur, je vois des graphiques et des tableaux comparatifs des principales sociétés de RP de la ville, avec les noms de

leurs clients respectifs et leurs besoins en personnel.

- J'ai fait des recherches.
- Je vois ça.

Nous passons l'heure qui suit à parler, touchant à peine au pain perdu, lequel, soit dit en passant, est surmonté d'une montagne de beurre résolument antirégime et d'une purée de caramel presque indigeste.

Nous faisons l'inventaire des entreprises de RP, discutant des gens en place qu'Alexa pourrait appeler. C'est la première fois que j'ai une conversation digne de ce nom avec cette fille. Je découvre qu'elle est particulièrement futée, et, qui plus est, dotée d'un humour très pince-sans-rire.

Elle s'interrompt un moment pour lancer :

- J'ai envisagé de me suicider...

Ce qui provoque chez moi une quinte de toux. J'ai failli restituer un morceau de beurre au caramel ! Alexa ne m'accorde pas un regard et poursuit.

— ... mais je me suis dit que la seule mort acceptable était une mort par overdose de cookies au chocolat menthe. Le problème, c'est que ces cookies sont hors de prix !

Ma quinte de toux vire au fou rire. Je me sens pourtant de plus en plus mal lorsque nous reprenons notre conversation sur les autres sociétés de RP. C'est que... j'ai déjà fait ma petite enquête sur ces différentes boîtes. Je finis par lâcher :

- Il faut que vous sachiez... j'ignore lesquelles embauchent actuellement.

Alexa repousse son assiette.

- Je sais, mais je dois essayer.
- Naturellement.

Brusquement, son visage s'éclaire.

— Vous savez ce qui me plairait vraiment ? Créer ma propre boîte. Une entreprise de RP spécialisée dans la clientèle hispanique, uniquement des sociétés, bien sûr. A Chicago, il n'y en a aucune.

- Ce serait formidable !
- Le problème, c'est qu'il faut de l'argent. Et je n'en ai pas.

Mon sentiment de culpabilité ne cesse de croître et d'embellir. Je dis d'une voix à peine audible.

- Qui sait, peut-être qu'un jour...

Alexa se redresse sur son siège, le visage de nouveau fermé comme une huître.

— Bien, merci pour cet entretien. Si jamais vous entendez parler de quelque chose, ou si quelqu'un est intéressé...

Je finis la phrase à sa place.

- ... je vous tiendrai au courant.

Elle sort son portefeuille et en sort un billet de vingt dollars. Je proteste.

— C'est pour moi.

— Non. Je n'aime pas qu'on me fasse la charité.

Tous les signes de chaleur humaine que j'ai vu s'afficher sur son visage pendant que nous discutons ont disparu.

— Bon, d'accord.

Et je fouille moi aussi à la recherche de mon portefeuille.

Elle pose le billet sur la table.

— Au revoir.

Puis elle me tourne le dos et s'en va.

Je hèle un taxi et je lui donne l'adresse du bureau, toujours rongée par la culpabilité, à laquelle s'ajoute à présent une sensation d'angoisse. J'appelle Tess, mais elle s'apprête à partir pour son cours de yoga prénatal et ne peut me parler. J'essaie de joindre ma mère, mais je tombe sur un message avec le bla-bla habituel. Je lui ai déjà parlé ce matin, mais notre papotage a été interrompu par son lot quotidien d'obligations mondaines — un tennis avec des amis de Barrington, du shopping avec ses sœurs, des dîners avec des voisins... J'appelle Chris au boulot, mais il est en pleine réunion. Toutefois, sa secrétaire m'indique qu'elle a reçu pour instruction de l'interrompre si j'appelais.

— Oh non, surtout pas !

Trop tard.

Une minute plus tard, Chris est au bout du fil.

— Bonjour, toi ! Je suis si heureux d'entendre ta voix.

— C'est gentil, mais tu n'avais pas besoin de t'interrompre pour moi.

— Tu parles ! Ça dure déjà depuis quatre heures, nous avons bien besoin d'une petite pause. Comment se passe ta journée ?

— Je viens de déjeuner avec Alexa.

— Ah bon, et en quel honneur ?

Je paie le chauffeur et je descends du taxi.

— C'est moi qui l'ai appelée.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je me sens toujours coupable.

— Billy, arrête avec ça ! Tu étais parfaitement en droit de la licencier.

Je suis envahie par un sentiment de gratitude envers Chris pour son soutien inconditionnel sur tous les fronts. Pourtant, je sais que, dans ce cas précis, il a tort. Et, quelque part au fond de moi, je suis agacée par son attitude. Depuis ce fameux mardi matin, et j'ignore par quel sortilège, le phénomène n'a fait que s'amplifier au fil des jours pendant toute la semaine. Et si je m'accusais (à tort) d'un meurtre, s'obstinerait-il à me

défendre avec la même conviction ? Mon petit doigt me dit que oui.

— C'est vrai que j'étais en droit de le faire compte tenu de mes nouvelles fonctions, mais je maintiens que je n'aurais pas dû. Je me suis laissé griser par un sentiment de puissance. Ce n'était pas une bonne décision.

— Bien sûr que si.

Je soupire. Chris s'empresse d'ajouter :

— Ce soir, si tu me laisses préparer le dîner, tu te sentiras mieux. Ensuite, je te préparerai un bon bain moussant, et nous parlerons de tout ça.

Je souris tristement, plantée là sur Michigan Avenue, devant notre immeuble. Dieu sait si j'aime mon mari, mais je voudrais tellement que Chris me dise franchement les choses, comme Tess. Je voudrais qu'il me donne une bonne claque sur les fesses (c'est une métaphore, bien sûr) lorsque je fais des bêtises. Au lieu de ça, il n'arrête pas de faire des discours sans fin pour me convaincre que j'ai bien agi... Jamais il n'admet que je puisse avoir fait un faux pas. C'est comme si on lui avait fait avaler une pilule qui lui fasse prendre automatiquement ma défense, quoi qu'il arrive. J'ai toujours rêvé que mon mari se comporte ainsi, enfin, en théorie. Mais, dans la pratique, trop c'est trop ! J'aimerais bien qu'il se calme un peu et qu'il soit plus réaliste.

— Désolée, mais j'aurai sûrement du travail ce soir.

Mine de rien, j'ai quand même pris deux heures sur mon temps de travail pour ce déjeuner au Bongo Room. J'ai du boulot qui m'attend.

— Tu es sûre ? Je suis censé faire des heures sup ce soir pour cette histoire de fusion, mais je peux me libérer pour toi.

— Surtout pas. Occupe-toi de tes dossiers. A plus !

A 19 h 30, j'erre dans les couloirs de Harper Frankwell pour me chercher un café. Dans la cuisine, je tombe sur Evan en train de s'en verser une tasse.

Il sourit en me voyant, et, le pot à la main, attend que je lui fasse signe de me servir, moi aussi. Ce que je m'empresse de faire.

A cette heure, les bureaux sont délicieusement calmes. On n'entend que le bourdonnement des ordinateurs dans les pièces voisines.

Lorsque Evan me tend mon mug, nos doigts se frôlent, et mon ventre se noue. Nous restons là, silencieux, à siroter notre café. C'est étrange, mais si agréable... Se contenter d'être côte à côte, sans rien dire, sans être obligée de subir ces discussions incessantes qui sont devenues mon lot quotidien avec Chris, ces derniers temps. Je sais bien que c'était mon rêve : communiquer avec lui, prendre le temps d'analyser les choses... sans oublier la complicité sexuelle d'antan. Mais le fait que tout ça se soit produit en l'espace d'une nuit, et sans explication, est un peu frustrant. Comme courir les boutiques pour acheter son propre cadeau d'anniversaire !

Evan se décide à parler.

— Ce café est infect. J'ai besoin d'une bonne bière.

— Tu vas au Flapjaws ?

— Non, je suis invité à une fête. Tu veux venir ?

Il verse le reste du café dans l'évier.

— Une fête ? Un mercredi soir ?

— C'est un anniversaire. Et les gens sont sympa. Ça pourrait être un dimanche matin, ça ne les gênerait pas pour autant.

— Où est-ce ?

— Dans la vieille ville. Wells Street.

Ce n'est pas très loin d'où j'habite.

— Je ne sais pas... Je ferais sans doute mieux de continuer à bosser.

Mais, rien que d'y penser, j'ai envie de pleurer. C'est à crever d'ennui.

Evan se rapproche d'un pas.

— Viens avec moi.

L'avertissement de Tess me revient en mémoire. *Sois très prudente*. Mais ce n'est qu'une fête, il y aura d'autres gens avec nous. Et puis je peux me sauver et rentrer à pied à n'importe quel moment.

— Je vais chercher mon sac.

L'appartement de Wells Street abrite une vingtaine de personnes, la plupart vêtues de noir, jeunes et terriblement *hip*. Le genre de gens à dormir jusqu'au milieu de l'après-midi et à faire le tour des boîtes après un dîner très tard le soir. Beaucoup ont un verre de martini à la main. Et il flotte dans l'air une odeur d'herbe. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien de la marijuana.

Evan me présente à une petite bonne femme qui porte une robe noire à bretelles spaghetti. Elle a les cheveux blonds et raides, avec une raie au milieu qui fait ressortir son visage, mettant en valeur sa peau de pêche et ses yeux bleu clair soulignés d'un trait d'eye-liner sombre.

— Billy, voici mon amie Carly.

Nous nous serrons la main.

— Comment vous êtes-vous connus, tous les deux ? je lui demande.

Carly répond sans sourciller.

— Il nous arrivait souvent de baiser...

— Oh!

Tout en étant un peu choquée, je ressens une pointe d'envie pour ce minuscule bout de femme. Je ne peux m'empêcher de les imaginer ensemble : ils devaient être beaux comme des dieux avec leurs cheveux blonds et cette fine texture de peau, couchés l'un contre l'autre... A cette seule pensée, je deviens rouge tomate.

Evan et Carly sont morts de rire devant ma réaction.

— Désolée d'avoir été aussi crue. Ce qui est amusant, dans cette histoire, c'est que, à l'époque, Evan n'arrêtait pas de me demander si j'étais déjà sortie avec une femme.

Je regarde Evan. Il hausse les épaules.

— Je trouve ça sexy, je voulais juste m'informer...

— Le problème, c'est que ça s'est retourné contre lui. Il m'a donné des idées... et de la pensée je suis passée à l'acte. Il n'y avait qu'un pas à franchir, je l'ai fait.

— ... et le reste est de l'histoire ancienne.

La grande fille qui vient de s'immiscer dans notre conversation passe le bras autour du cou de Carly. Elle a des cheveux noirs bouclés et un corps de rêve.

Carly, Evan et la nouvelle venue éclatent de rire.

Je pointe le doigt vers Carly et son égérie.

— Si je comprends bien... vous êtes ensemble ?

— Oui, depuis quatre ans.

La grande fille se penche pour embrasser Carly sur le front. Je m'écrie :

— Wow, c'est super !

En fait, je suis folle de joie que Carly soit hors course.

La grande perche juge le moment venu de faire les présentations.

— Ce sont eux qui auraient dû le faire pour moi, mais que voulez-vous ! Je m'appelle Sharon.

Nous échangeons une poignée de main.

— J'ai l'impression qu'un verre serait le bienvenu.

— Volontiers.

Je me retrouve bientôt dans la cuisine avec Evan, un martini à la main. Je sens le goût corsé de l'alcool dans ma gorge. Mais le reste des invités a, semble-t-il, des années lumière d'avance sur nous, et je me dépêche de vider mon verre pour essayer de les rattraper. Les baffles commencent alors à déverser un air funky avec des graves d'enfer et des violons en bruit de fond. Dans la pièce à côté, les gens se sont mis à danser.

Evan regarde son martini d'un œil méprisant.

— Ces trucs sont bien trop doux. J'ai besoin d'une bière.

Je lui prends son martini des mains.

— Je le garde au cas où...

— Quoi ?

— Rien.

En se dirigeant vers l'évier, plein de glace et de bières, il passe près de moi, et son épaule frôle la mienne. Je pose le verre d'Evan et je reprends une gorgée de mon martini.

Lorsqu'il se retourne, une bière à la main, il a toujours le même sourire sur le visage.

- Qu'es-ce qui te fait sourire ?
- Toi.
- Ça t'ennuierait de m'expliquer ?
- Tu étais jalouse quand Carly t'a dit que nous avons couché ensemble...
- Elle a employé le mot « baiser ».
- C'est ce que nous avons fait. Et ça t'a rendue un peu dingue, on dirait.
- Ne prends pas tes désirs pour des réalités.

Quelqu'un ouvre la porte du frigo derrière Evan, le faisant trébucher vers moi. Il approche son visage tout près du mien, la bouche à proximité de mon oreille.

- Tu nous as imaginés ensemble, Carly et moi. Pas vrai ?

J'en reste muette de stupeur. J'ai déjà suffisamment de mal à respirer, je suis incapable de répondre.

- Tu nous as vus ensemble, et ça t'a excitée.

Ma respiration s'accélère. Même si j'avais tenté de cacher ma réaction aux yeux d'Evan, je n'aurais jamais pu. Il se rapproche encore un peu plus.

- Et ensuite... tu nous as imaginés ensemble, toi et moi. Je me trompe ?

L'odeur de marijuana se fait plus insistante. Je me demande si cette histoire de fumeurs passifs est vraie, car j'ai l'impression d'avoir ma dose. On dirait que la température de la cuisine a décollé de dix degrés. Je sens la chaleur du corps d'Evan, et je m'entends respirer par saccades, mais je suis toujours incapable de parler. Alors j'avale le martini, comme pour essayer de me sauver. En même temps, j'ai toujours dans ma tête l'image d'Evan et moi ensemble, de nos bouches soudées, de nos corps enlacés.

Je tousse pour chasser cette vision, et je fais le tour d'Evan pour m'emparer du martini de secours.

- Ne me dis pas que tu n'y as pas pensé.

Je hoche la tête.

- Et je parie que tu sais déjà comment ce serait, exact ?

Nouveau hochement de tête.

Quelqu'un monte le son de la musique. Tous ceux qui étaient dans la cuisine s'en vont dans l'autre pièce, où Carly et Sharon sont en train de danser. Les autres forment un cercle autour d'elles pour les regarder. Les deux femmes s'enlacent comme deux serpents autour de leur proie, épousant le corps de l'autre. En voilà deux qui se connaissent par cœur... Par instants, l'une se penche pour caresser le bras ou les cheveux de sa partenaire. Evan se rapproche de moi et nous nous retrouvons côte à côte, son bras autour de ma taille. Je sens son poids là où sa main s'est posée. Je le sens dans ma tête et dans mon ventre. Dans la pièce, tous les regards sont rivés sur les deux femmes...

Carly et Sharon se rapprochent, et bientôt leurs corps se soudent l'un à l'autre, mais elles continuent de bouger. Carly pose un instant sa joue sur la poitrine de Sharon, et

Sharon rejette la tête en arrière. Sa main effleure la tête de Carly. Carly emprisonne les hanches de Sharon et elles ne forment bientôt plus qu'un seul corps qui ondule au rythme de la musique. Puis Sharon se penche vers Carly et, tout en continuant de bouger lascivement, les deux filles commencent à s'embrasser à pleine bouche.

Je suis fascinée par ce spectacle, et mon corps est une vraie pile électrique.

Evan me touche le bras et me glisse d'une voix rauque.

— Viens avec moi.

Je me laisse guider hors de la cuisine. Nous longeons le salon, où Carly et Sharon continuent de s'embrasser, et nous empruntons un couloir. Je ne demande même pas où nous allons, je ne veux pas le savoir. Et je n'ai pas envie de parler. Au bout du couloir, Evan ouvre une porte : c'est une petite chambre, avec une minuscule lampe près d'un très grand lit.

Je regarde la pile de couvertures sur le lit.

— C'est leur chambre ?

— Non, la chambre d'amis.

Il va éteindre la lampe. La pièce est plongée dans l'obscurité.

— Evan ?

Je tâtonne autour de moi et, brusquement, il est là. Ses bras m'enveloppent tout entière et sa bouche cherche la mienne. Nous nous embrassons, un baiser fougueux et avide, comme si nous attendions ce moment depuis une éternité. Il me pousse contre le mur et presse son corps contre le mien. Tout en l'embrassant, j'agrippe ses cheveux, pour l'attirer davantage à moi. J'ai l'impression que ses mains sont partout à la fois, effleurant mon corps à travers mes vêtements. Et je le caresse à mon tour, passant la main derrière le tissu soyeux de sa chemise pour atteindre son torse puissant, et je pousse mon bassin en avant contre ses cuisses. Dans ma tête, j'imagine déjà la suite : ses mains qui arrachent mes vêtements, et lui qui entre brutalement en moi.

Evan grogne quelques mots inintelligibles, ce qui ne fait qu'attiser mon désir. Je lui mordille le cou et il réagit à mon stimulus. Heureusement qu'il y a cette musique en bas.

Puis ses mains cherchent l'ourlet de ma robe, et je me dis que l'heure est venue.

Il soulève mon pull, les doigts sur mon soutien-gorge. Puis il tire d'un coup sec sur le soutien-gorge pour le soulever à son tour. J'ai mon sweater et mon soutien-gorge autour du cou, et Evan pose ses mains sur mon corps. De grandes mains chaudes.

Je me fige aussitôt. Ces mains me sont étrangères, ce ne sont pas les doigts longs et fins de Chris. Personne ne m'a caressée comme ça depuis longtemps, et je ne peux ignorer le choc que me procure cette sensation. J'ignore totalement pourquoi je n'ai pas fait la différence entre Chris et Evan lorsque nous nous embrassions, mais à présent c'est une évidence.

Je le repousse un peu.

— Evan...

Il laisse vagabonder ses mains sur mes hanches. Mais je ne peux me débarrasser de cette sensation de surprise, de l'impression que quelque chose cloche.

— Arrête... s'il te plaît !

Lorsqu'il recule, je sens l'air frais sur ma peau nue.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Je me mets à rire, un rire désespéré.

— Je suis mariée ! Et j'aime mon mari. Je l'aime tellement !

Ma voix est au bord de l'hystérie, et je sens les larmes venir.

Le fait d'embrasser Evan, et le désespoir qui s'est emparé de moi lorsque j'ai pris conscience de ma trahison, m'ont ouvert les yeux sur Chris et moi. J'étais encore un peu dans le brouillard, mais tout est à présent clair comme de l'eau de roche. Une évidence. Tout au long de notre parcours, Chris et moi sommes passés par différentes phases : la passion, l'affection, la tendresse, j'ai tout eu. Et rien n'est perdu, comme je le craignais ces dernières années. Il fallait juste raviver cet amour, l'entretenir... Ce qu'il nous faut, c'est combiner la passion et la complicité qui nous lient ces derniers temps à l'indépendance d'autrefois. Nous avons encore toutes les cartes en main pour réussir, et notre amour est resté intact. Cet « intermède » avec Evan n'était qu'une bouffée de désir sexuel, rien de plus.

— D'accord. Attends une minute.

Je l'entends traverser la pièce et jurer en butant sur un obstacle. Puis la petite lampe s'allume, et je vois Evan assis au bord du lit, le souffle court. Sa chemise est de travers, et ses cheveux ont pris un pli bizarre.

Je remets en place mon soutien-gorge et mon pull, et je m'adosse à la porte.

Evan remet de l'ordre dans sa chemise.

— Je suis désolée.

— Non, c'est ma faute.

— C'est notre faute à tous les deux.

— C'est vrai.

Il me regarde, l'air de dire : « Et maintenant, que fait-on ? »

— Il faut que je m'en aille.

J'ouvre la porte en abandonnant Evan toujours assis sur le lit.

Lorsque je rentre chez moi, Chris me crie depuis le salon :

— Où étais-tu passée ?

Il n'est pourtant que 21 heures, mais j'ai l'impression de rentrer au beau milieu de la nuit. Les martinis, les baisers passionnés et le sentiment de honte m'ont épuisée.

J'appuie la tête contre la porte, et je réponds d'une voix à peine audible.

— Je suis allée à une fête.

Je fais un pas dans le salon. Chris est assis dans le grand fauteuil, et il me sourit comme si j'étais la seule personne qu'il ait envie de voir en cet instant. Je lutte contre les larmes.

— Une fête, un mercredi soir ?

— Je sais, c'est bizarre.

En fait, c'est moi qui ai l'air bizarre... Ma voix est toute drôle, c'est à peine si je la reconnais.

— Laisse-moi deviner. Des amis d'Evan ?

Lorsqu'il prononce le nom d'Evan, le remords m'accable. J'ai du mal à tenir sur mes jambes.

— Tout va bien ?

Chris vient vers moi et me prend dans ses bras. Mais c'est au-dessus de mes forces. Il y a quelques minutes, c'est Evan qui était à sa place ! Je le repousse.

— Oui, ça va... Ça va.

— Tu as dîné ?

— Non.

— Super. Je vais te préparer des pâtes à l'huile de truffe. C'est une nouvelle recette que je suis en train de mettre au point.

— Chris, s'il te plaît, non.

Sa gentillesse m'est presque insupportable.

— Je vais prendre un bain.

— Si tu veux. J'irai te rejoindre.

Il me passe la main dans les cheveux et se penche en avant pour m'embrasser dans le cou.

Je le repousse à nouveau.

— Arrête ! Je... je ne peux pas.

— Tu ne peux pas quoi ?

Chris a l'air décontenancé.

Je ne peux plus me supporter, voilà ce que j'ai envie de dire. Mais je me contente de répondre :

- Je suis bien trop fatiguée.
- D'accord, chérie. Je vais te faire couler un bain.
- Non, laisse-moi faire !

Le voir essayer à tout prix de me faire plaisir m'est insupportable. J'ai tellement honte de moi.

J'ai prononcé ces mots d'un ton sec, et le visage de Chris se décompose.

Je me sens nulle. Je gâche tout, je fais du mal à tout le monde. J'ai la tête qui tourne à force de ressasser ce qui s'est passé, et je n'arrive pas à m'attacher à une seule pensée cohérente.

- Je vais me coucher tout de suite.

Je me dirige vers la chambre, et je lance à la grenouille un regard menaçant. Puis je ferme la porte.

Tout comme j'ai laissé Evan un quart d'heure plus tôt, c'est maintenant Chris que j'abandonne debout dans le salon. Seul.

10.

L'infidélité n'est pas qu'un vague concept un peu flou. Ce n'est pas le genre de mot à broder sur un oreiller ou à encadrer. Et pourtant, il exerce un tel impact sur tellement de gens ! Je ne me suis jamais considérée comme partie intégrante de cette population, ni même simple spectatrice. En fait, la seule personne que je connaisse qui ait pu avoir une liaison, c'est mon père.

Il est parti de la maison un jour, comme un oiseau que l'hiver fait sortir de son nid pour voler vers le sud. Ma mère a été frappée de plein fouet par le chagrin. Elle a pleuré, elle a regardé par la fenêtre comme si elle attendait, en priant, le retour de sa Cadillac Eldorado là, au bout de l'allée... Mais, à d'autres moments, elle a agi avec beaucoup de sang-froid, par exemple lorsqu'elle a vendu notre belle maison aux colonnades blanches pour nous installer dans l'appartement près du vieil hôpital.

Je traînais souvent dans l'escalier de service, d'où montait une odeur étrange et douceâtre qui venait de chez un couple d'Indiens qui habitaient au premier étage, et je sortais dans la cour cimentée. Il y avait là une vieille table de pique-nique devenue grise avec le temps, et, si je montais dessus, je pouvais entrevoir la coupole de notre ancienne maison — une minuscule pièce peinte en blanc et bourrée de fenêtres d'où on avait une vue magnifique sur la ville.

Un jour, ma sœur Hadley m'a rejointe dans la cour, en pantalon jaune et T-shirt blanc, avec un gros bleu près de l'épaule. Elle avait des griffures sur le visage — sans doute s'était-elle encore battue à l'école. Le fait que Dustin et elle n'arrêtaient pas de se bagarrer

avec les gens de leur classe les rendait différentes. Ce n'étaient pas des filles ni des sœurs normales, elles n'avaient en tout cas rien à voir avec moi.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? m'a-t-elle demandé.

— Rien. Je regarde.

D'un bond, elle s'est retrouvée près de moi sur la table, et nous avons admiré la coupole en silence. Un peu plus tard, elle a repris :

— Il a sûrement une petite amie.

— Qui ça ?

Elle a pris un ton sarcastique.

— Papa. C'est la raison qui pousse les hommes à partir. Pour avoir d'autres filles.

— Oh...

Pour moi, c'était une découverte. Ma mère m'avait toujours dit que mon père devait s'occuper de ses affaires, et qu'il finirait par rentrer. J'ai cessé de croire à son retour, mais, allez savoir pourquoi, je n'ai jamais remis en question le fait qu'il soit parti à cause de son boulot.

Je n'ai jamais connu l'histoire exacte, ce qui n'a fait qu'accroître mon angoisse, ma déception et l'obsession que j'avais de mon père. Cependant, l'infidélité a toujours été une possibilité, que j'abhorrais à cause de ma mère et de son visage ravagé par les larmes.

Et en ce moment, je n'arrête pas de me détester pour ce que j'ai failli faire l'autre nuit avec Evan. Et parce que j'avais vraiment très envie de le faire.

Lui dire ou ne pas lui dire ? C'est l'éternelle question.

Tout avouer à Chris n'est-ce pas la meilleure chose à faire ? La loyauté absolue avant tout, voilà la règle à suivre. A moins que ce soit uniquement pour essayer d'apaiser mon sentiment de culpabilité... et en espérant que Chris me donnera son absolution.

Mais alors, ne vaudrait-il pas mieux me contenter de vivre avec ma honte au lieu de blesser Chris, d'autant que rien ne s'est réellement passé ? Le problème, c'est qu'il s'est quand même passé quelque chose, même si nous ne sommes pas allés jusqu'au bout. Ce qui me ramène à la case départ.

J'appelle Tess pour lui donner rendez-vous dans un café de Clark Street. Nous nous asseyons en terrasse, devant un café au lait bien moussant. Sa grossesse la rend radieuse. Elle se sent parfaitement bien dans sa peau.

Elle me sourit en se donnant une petite tape sur le ventre.

— Peut-être que, un jour, Chris et toi rejoindrez les heureux parents que nous sommes...

— Peut-être.

A ce moment-là, j'ai su que je ne pourrais rien lui dire. Son mari, Tim, travaille avec Chris. Ce sont Tim et elle qui nous ont présentés l'un à l'autre. S'ils connaissaient la vérité, notre amitié pourrait en être affectée. Je bois donc mon café au lait sans dire un

mot de mon histoire.

Après avoir quitté Tess, je me tourne vers ma mère. Mais, lorsque je la rejoins une nouvelle fois au Milrose — moi qui ne pense qu'à partager mon secret, avec un besoin forcené de conseils maternels, même sévères —, je constate qu'elle est venue avec deux voisines. Elle fait les présentations.

— Voici Ellen et Mary.

Je souris, je serre des mains. Et je me dis que ma mère et moi n'aurons jamais plus de conversation à cœur ouvert.

Alors j'appelle Dustin à San Francisco. Je ne suis pas certaine de pouvoir me confier à elle, car nous avons rarement été amenées à nous faire des confidences, mais j'ai très envie d'essayer. Cette scène avec Evan ne cesse de me hanter.

— Bonjour, Billy !

Elle a l'air toute contente de m'entendre. Pour une fois que je réussis à la trouver chez elle !

Je commence par demander des nouvelles de son mari.

— Comment va Robert ?

Elle part d'un petit rire désabusé.

— Il est parti jouer au golf. Tu te souviens que papa n'arrêtait pas de jouer au golf ?

Cette allusion à mon père me fait tiquer.

— Non.

C'est vrai que je n'ai aucun souvenir de lui un putter à la main, ou parlant de golf. Et ce constat m'attriste. Mon père s'est éloigné de moi de tant de façons différentes... Physiquement, bien sûr, depuis plus de vingt ans, mais, depuis ce fameux matin où je me suis réveillée avec ma vie chamboulée, il a déserté mon cœur. C'est vrai, il ne me manque plus, et je ne me demande même pas pourquoi. Simplement, parfois, c'est le souvenir de ce manque qui me manque... Je commence à prendre conscience que cette obsession que j'avais de ne pas parvenir à l'oublier n'était qu'une façon de m'accrocher lui. A présent, il est bel et bien parti.

Dustin change brusquement de sujet.

— Enfin bref... Et toi, ça va ? J'ai appris que tu étais directrice adjointe.

— C'est vrai. J'ai enfin eu ma promotion.

— Ma petite sœur est directrice adjointe ! Si tu savais ce que je suis fière de toi.

— Merci, Dustin.

Mais ces félicitations ont comme un goût doux-amer. Car, si ma mémoire est bonne, elle ne m'a même pas appelée ni envoyé d'e-mail pour me féliciter. Ce n'est pas que j'aie besoin de son approbation, mais cela prouve à quel point nous sommes éloignées l'une de l'autre. Je comprends alors que je ne pourrai pas lui raconter l'histoire d'Evan, et après quelques minutes de conversation futile, nous raccrochons.

Du coup, je repense à mon père. Il aurait peut-être été le seul membre de ma famille à écouter ce que j'avais à dire. Et, si ce que Hadley me raconte sur lui depuis des années est vrai, lui m'aurait peut-être comprise. Le père et la fille unis dans la culpabilité.

Alexa me lance :

- Alors, quel effet ça fait ?
- Quoi ?
- D'être directrice adjointe. Quel effet ça fait ?

En ce vendredi, il fait un beau soleil, et nous sommes assises près de State et Rush Streets. Nous avons décidé de déjeuner ensemble. Cette fois, c'est Alexa qui m'a appelée, et après une semaine laborieuse, particulièrement pénible (à la fois sur le plan émotionnel et professionnel), je me suis dépêchée de me débarrasser de mon lot de budgets, de réunions de comité de direction et de supervision pour la rejoindre. J'ignore pourquoi elle a voulu me rencontrer, et plus nous mangeons en discutant de choses et d'autres, plus le mystère s'épaissit. Car, pour l'instant, nous nous contentons de papoter de tout et de rien : de ses frères et sœurs et des bêtises qu'ils ont pu faire, de nos souvenirs de collègue et de ce qui nous a amenées à travailler dans les relations publiques. Ce n'est pas désagréable, surtout avec un temps pareil. Il doit faire dans les 20°, et les rues sont bourrées de gens qui se promènent. Et puis, j'ai tellement besoin d'une amie à qui me confier, un besoin désespéré. Oui, d'un côté cette rencontre m'apaise... mais je ne peux m'empêcher de penser que les insultes en mexicain ne vont pas tarder à débarquer. Cette Alexa est si changeante, si imprévisible !

Bon, si je répondais à sa question sur mes nouvelles fonctions ? Je suppose que c'est pour ça qu'elle m'a appelée. Et, bien que ce soit la dernière personne avec qui j'ai envie d'aborder ce sujet, je pense que je le lui dois bien.

- Ça va.
- C'est tout ?

D'un mouvement de tête, elle fait voler ses cheveux dans son dos et je remarque que les deux types de la table d'à côté la dévisagent ostensiblement. Quand elle n'essaie pas d'enfiler sa panoplie de business woman— qui donne d'elle une image très stricte —, elle est sublime.

- Ce n'est pas exactement ce que j'en attendais.
- Parce que vous en attendiez quoi, au juste ?

Je m'agite un peu sur ma chaise. Je ne voudrais pas passer pour une ingrate, je suis reconnaissante d'avoir obtenu cette promotion, mais j'ai vraiment envie de dire le fond de ma pensée à quelqu'un, surtout à quelqu'un du métier.

- En fait... c'est un peu barbant.
- Vous me dites ça pour que j'aie moins de regrets...
- Non, je vous assure que non. Je pensais que ce serait plus excitant, plus glamour.

Mais vous ne pouvez pas savoir à quel point mon ancien poste me manque !

— Mais pourquoi ?

— On ne me demande plus de faire preuve de créativité. Etre directrice adjointe, c'est brasser sans arrêt des papiers. Ça consiste à examiner des comptes de résultat, assister aux réunions du comité de direction pour faire des choses passionnantes comme parler des distributeurs de boissons, et prendre des décisions concernant le personnel.

Je m'arrête net, prenant conscience de m'adresser à l'un des ex-membres de personnel...

Mais Alexa ne relève pas. Le sujet a l'air de la passionner.

— C'est justement ça qui est intéressant ! On vous demande d'infléchir la politique de la société. Vous décidez concrètement de qui affecter à tel ou tel poste. C'est le pouvoir.

Apparemment, j'ai en face de moi une femme qui était née pour être directrice adjointe chez Harper Frankwell. Quelqu'un qui aurait adoré être à mon poste et qui y aurait excellé.

Je dis d'une toute petite voix.

— Je suppose que vous avez raison.

— C'est une évidence ! Ce pouvoir que vous avez, il faut le respecter. La plupart des gens avec lesquels j'ai grandi n'y goûteront jamais, eux.

Ce discours m'embarrasse. Ma puissance nouvelle m'a amenée à me comporter comme une femme qui a trop bu et qui s'acharne à trouver quelque chose à casser. Ce que j'ai brisé, moi, c'est la carrière d'Alexa.

— Et vous, où en êtes-vous de vos recherches ? Des choses en vue ?

Elle fait non de la tête.

— Je suis désolée.

— Il faut vraiment que vous cessiez de dire ça. Il se pourrait que, un jour, je vous remercie de m'avoir virée.

— Vous ne pourriez pas me faire plus plaisir.

Nous éclatons de rire.

— Mais, au fait, pourquoi dites-vous ça ?

Elle hausse les épaules.

— Le fait d'être sans travail me permet de réfléchir. Et j'en suis arrivée à la conclusion que j'ai vraiment envie de créer ma propre boîte de RP, une boîte qui, comme je vous l'ai déjà dit, travaillerait exclusivement avec les sociétés hispaniques.

— C'est génial.

— C'est-à-dire... d'un côté oui. C'est super de savoir ce que je veux faire, mais je ne sais pas vraiment par où commencer.

Nous restons quelques instants sans rien dire. Les mecs de la table à côté s'en vont en nous décochant des sourires radieux. Alexa ne fait même pas attention à eux. Sur State

Street, les gens se font de plus en plus nombreux au fur et à mesure que l'après-midi avance. Le soleil devient plus chaud, plus doré.

— Dites-moi, vous avez quelqu'un ?

Pourquoi est-ce que je lui pose cette question ? Difficile à dire. Peut-être pour ne plus parler de ma promotion, sans doute aussi parce que j'espère qu'elle a un petit ami pour la préserver des coups de la vie.

— Non.

— Ah bon...

— Et vous, Billy, vous êtes mariée, je crois ?

— En effet.

— Et vous l'aimez ?

Seigneur, quelle question !

— Oui, je l'aime. Je l'aime beaucoup.

Je fixe mes mains, laissant de nouveau la culpabilité m'envahir.

— Nous avons eu notre lot de problèmes, bien sûr. Pendant longtemps, il s'est éloigné de moi, et je l'ai en quelque sorte laissé faire.

Dire que je suis en train de parler de choses très intimes avec Alexa ! Si on m'avait dit que c'est à *elle* que je me confierais...

— Et puis nous avons été confrontés au problème inverse. Nous sommes devenus trop fusionnels. Il était tout le temps sur mon dos, et j'ai eu le sentiment qu'il empiétait sur mon espace vital. Et puis j'ai commis des erreurs...

— Ça n'a pas l'air simple.

— Comme vous dites !

Alexa ébauche un sourire.

— Voulez-vous que je vous dise pour qui j'avais un petit faible ?

— Pour qui ?

— Evan O'Reilly.

En entendant son nom, j'ai des picotements dans tout le corps, et j'ai l'impression que mon estomac se retourne. Mais je sens toujours les mains d'Evan sur mon visage, sur mon cou, sur mes seins.

— Ah oui ?

J'essaie de jouer les désinvoltes. Je n'arrive pas à les imaginer ensemble. Evan préfère les filles minces et BCBG, beaucoup plus jeunes que lui, et Alexa... Enfin, ce n'est pas son type. En revanche, je veux bien croire que les mecs blonds et sexy soient du goût de toutes les femmes.

— Je le trouve très futé. J'aime sa conception des choses, notamment son attitude au cours des réunions.

— Lorsqu'il s'obstine, par exemple, à appeler Roslyn « Roz » ?

— Oh non, ça, je déteste ! Non, ce qui me plaît, c'est sa faculté d'écouter les gens. Il se cale bien au fond de sa chaise, suit les discussions, et intègre tout ce qui se dit. Et lorsqu'il ouvre la bouche, on respecte ce qu'il dit parce qu'on sent qu'il y a mûrement réfléchi. Vous ne l'aviez pas remarqué ?

— Si, bien sûr.

Je suis bien trop occupée à lorgner sur les pectoraux d'Evan sous ses magnifiques chemises bleues pour remarquer quoi que ce soit d'autre.

— Et puis, il est gentil avec tout le monde. Sincèrement gentil.

Elle a l'air gênée.

— Je ne vois pas pourquoi je vous dis tout ça.

Moi, si.

Lorsque je rentre chez moi, j'oublie mon comportement habituel. Je ne consulte pas mes SMS ni mon courrier, ni même mon magazine télé. Je vais tout droit dans ma chambre, je me déshabille et j'entasse mes vêtements par terre, de mon côté. Puis je me glisse sous les couvertures.

Il n'est que 18 heures, et, moi qui crevais de sommeil, je n'arrive pas à m'endormir. Je suis tellement déprimée que je me verrais bien « hiberner » pendant quatre mois, mais les lois de la biologie ne le permettraient pas. Je reste là, dans la chambre, et je regarde la lumière s'inviter à travers les stores. Nous sommes vendredi, et je pense à tous ces gens qui sortiront ce soir pour profiter de cette belle soirée de printemps. Certains iront au stade Wrigley Field pour assister à un match en nocturne, d'autres dîneront au Jack's Bar de Southport...

Et, moi, je suis là, dans mon lit. Seule. C'est moi qui l'ai voulu ainsi, mais j'avais l'intention de dormir, de ne plus penser à rien, ne plus me rendre malade de honte. Et cesser de me demander si je pourrai jamais être totalement heureuse, alors que j'en suis bien incapable à présent que j'ai tout ce dont j'ai rêvé.

Je rejette mes couvertures sur mes pieds et je m'assieds dans mon lit. Chris est toujours à son travail. Il y sera sans doute encore un bon moment car je lui ai dit que je ferais des heures sup pour éviter de le voir. Voilà plusieurs jours que je lui fais le coup, je ne peux plus supporter sa gentillesse, son amour inconditionnel.

Si seulement je pouvais parler d'Evan à quelqu'un ! Tout déballer... expliquer comment tous mes rêves se sont réalisés en l'espace d'une nuit, et que rien n'était à la hauteur de mes espérances. Je pense que ça pourrait m'aider à arranger les choses. Mais j'ai épuisé la liste de mes conseillers potentiels, amis ou membres de ma famille, et j'ai besoin d'un avis objectif, de quelqu'un capable d'écouter et de me dire franchement ce que je dois faire.

Blinda ! C'est le nom qui me vient immédiatement en tête. Après tout, lorsque je suis allée la consulter la première fois, c'était bien pour avoir un avis objectif sur ma vie, non ?

Et d'ailleurs, n'est-ce pas elle qui est à l'origine de tout avec sa grande théorie de l'introspection, sans compter la grenouille en guise de cadeau ?

Je regarde la bestiole sur ma table de chevet tout en composant son numéro. Elle est sûrement rentrée d'Afrique. Je patiente pendant cinq sonneries — on dirait que le son vient de loin— puis j'entends un déclic. Elle est bien là ! Mais non, ce n'est que la voix chantante de Blinda enregistrée sur répondeur. « Je me suis absentée de mon cabinet, veuillez me laisser un message. Merci. »

Je ressens le besoin irrationnel de dire « C'est ça, compte là-dessus » et de raccrocher. Mais je me ressaisis et je lui demande de me rappeler dès son retour.

Les jours passent, et je n'ai aucune nouvelle d'elle.

J'évite toujours Chris. Ce week-end, j'ai dit à Chris que j'avais du boulot, et je suis restée assise dans mon bureau vide pendant deux jours à écouter le bourdonnement incessant de l'air conditionné pour finir par me jeter à corps perdu dans mes dossiers, en espérant que cela m'éviterait de penser à autre chose.

Mais mon esprit ne cesse de revenir sur Blinda et sur la conversation que nous avons eue lorsqu'elle m'a annoncé son départ pour l'Afrique. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'elle serait absente un certain temps. Ça veut dire quoi, au juste ? Des semaines, des mois... des années ?

Frustrée, je recherche dans mes papiers quelques noms de thérapeutes qui m'ont été recommandés au moment où j'ai envisagé d'entamer une thérapie. L'une a son cabinet dans East Ohio Street, pas très loin de mon bureau. Le lundi, je décide d'appeler et je tombe sur la secrétaire, qui me prend un rendez-vous pour 17 heures le jour même. En raccrochant, je me sens soulagée, presque libérée. J'avais simplement besoin de parler à un professionnel, c'est tout. D'ici quelque temps, tout rentrera dans l'ordre.

Quand je me retrouve en face du Dr Montgomery, elle me dit avec un charmant sourire :

— Je suis le Dr Hyacinth Montgomery, mais tout le monde m'appelle Dr Hy.

On dirait une candidate à la présidentielle : une brune à la silhouette parfaite dans un tailleur noir impeccable, le maquillage léger, et une coupe au carré très tendance.

Son bureau est lambrissé et garni de livres. Une vraie bibliothèque anglaise ! Un vase rempli de roses est posé sur la table basse près du canapé réservé aux patients. Un endroit très classe, mais le pot craquelé et le petit canapé rouge et orange du cabinet de Blinda me manquent beaucoup.

— Veuillez vous asseoir. Maintenant, dites-moi ce qui vous amène ici.

Je lui explique que j'ai consulté une thérapeute pendant quelques mois, mais qu'elle est absente pour l'instant et que j'avais besoin de parler à quelqu'un.

— Bien, parfait. Alors, que vous arrive-t-il ?

— Eh bien, euh...

Les mots restent collés au fond de ma gorge. Comment lui expliquer ? Mieux vaut se

lancer d'un coup.

— Je suis allée voir votre consœur parce que je n'étais pas satisfaite de ma vie. Certains aspects de ma vie.

— Mmm, je vois.

— Je voulais que certaines choses changent. Rien de très original, en fait : je voulais juste que mon mari m'accorde plus d'attention, et, sur le plan professionnel, qu'on me donne une promotion. Je voulais aussi que ma mère cesse de calquer sa vie sur la mienne, et réussir à faire abstraction de mon père, qui a abandonné le domicile conjugal quand j'étais petite. Et puis j'avais l'espoir insensé qu'un de mes collègues de bureau ait un faible pour moi.

Le Dr Hy se met à rire, un petit rire cristallin.

— Vous avez parfaitement le droit de vouloir tout cela.

Me sentant plus confiante en moi, j'en rajoute une couche.

— Lorsque j'ai dit tout cela à ma thérapeute, elle m'a demandé si j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour que mes souhaits se réalisent. Puis elle m'a dit de chercher le bonheur en moi.

Le Dr Hy hoche la tête d'un air approbateur.

— Mais elle m'a aussi donné une grenouille... J'aurais dû l'apporter pour vous la montrer. Bref, elle m'a dit que, dans la culture chinoise, la grenouille avait la réputation de porter bonheur. Je n'y ai pas vraiment prêté attention, et j'ai posé la grenouille sur ma table de nuit. Et, le matin suivant, toute ma vie a basculé.

Je retiens mon souffle, guettant sa réaction.

Le Dr Hy fronce les sourcils.

— Que voulez-vous dire ? En quoi a-t-elle changé ?

Il est trop tard pour reculer. Je la paye pour ça, alors autant tout déballer d'un coup.

— J'ai obtenu tout ce que je voulais en l'espace d'une nuit. Je sais que ça peut paraître insensé, mais c'est la vérité. Dès le lendemain, mon mari est devenu génial, mon collègue de bureau a craqué pour moi, ma mère est partie toute seule à Milan, mon père m'est sorti de la tête et j'ai été promue directrice adjointe.

Plus je parle, et plus les sourcils du Dr Hy se froncent.

— Et vous dites que c'est arrivé en l'espace d'une nuit ? Est-ce juste une façon de parler ?

— Absolument pas ! C'est du premier degré. Le lendemain du jour où j'ai vu cette thérapeute et où elle m'a donné cette grenouille, toute ma vie a changé.

— Peut-être l'avez-vous simplement ressenti comme cela...

— Non, c'est vraiment arrivé. Je sais à quel point ça peut vous paraître bizarre, mais je vous en prie, croyez- moi.

Le Dr Hy se penche vers moi.

— J'aimerais que nous récapitulions, pour m'assurer d'avoir bien compris. Vous êtes donc en train de me dire que votre thérapeute vous a donné une grenouille, une sorte d'icône, et que, le lendemain, votre vie avait complètement changé. Vous avez obtenu tout ce que vous souhaitiez.

— C'est exactement ça.

— Prenez-vous des médicaments à ce moment-là ?

— Non.

— Avez-vous l'habitude de prendre des drogues ou de l'alcool ?

— Il m'arrive à l'occasion de boire un ou deux verres de vin de trop, mais la réponse est non.

— Billy, pensez-vous vraiment que votre vie a entièrement changé d'un jour à l'autre ?

— C'est ce qui s'est produit, oui. Quand je me suis réveillée ce matin-là, avec ma grenouille sur la table de nuit, tout avait changé comme d'un coup de baguette magique. S'il vous plaît, aidez-moi à remettre de l'ordre dans tout ça. Je ne sais plus vers qui me tourner.

— Etes-vous actuellement sous médicaments ?

— Je prends juste des vitamines et des trucs de ce genre. Pourquoi ?

— On ne vous a jamais prescrit de produit antipsychotique ?

— Quoi ? Mais bien sûr que non. Je... je ne vous en veux pas de me poser la question, mais, non, je ne souffre pas de psychose.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est simplement que, lorsqu'on prend ce genre de produit, on se sent généralement plus...

Elle marque un temps d'arrêt, comme si elle cherchait le mot juste.

— ... équilibré.

— Mais je suis parfaitement équilibrée ! Enfin, disons que je n'ai pas de gros problème de ce côté-là. Mais je ne veux pas continuer à vivre comme ça. Je veux avoir mon mot à dire. J'étais persuadée de vouloir que tout change du jour au lendemain — comme beaucoup de gens —, mais ça n'a pas été aussi génial que je l'espérais. J'ai l'impression que, d'une certaine façon, tout est écrit d'avance, c'est comme si je n'avais pas à donner mon avis. Je pense que ça a quelque chose à voir avec la grenouille, ou avec Blinda, mais je n'y comprends rien.

— Et où se trouve cette Belinda en ce moment ?

— Pas Belinda... Blinda.

Ce n'est sans doute pas très important, mais je préfère que tout soit bien clair.

— D'accord... Et où est cette Blinda ?

A sa façon de prononcer son nom, j'ai l'impression que Blinda n'est pour elle qu'une thérapeute imaginaire. Comme les enfants ont des amis nés de leur imagination.

— En Afrique. Elle a servi dans la Peace Corps.

— Et depuis combien de temps est-elle partie ?

— Une éternité... enfin, c'est mon impression. En réalité, ça doit faire dans les deux semaines.

— Je vois.

Elle tire sur ses cheveux comme pour les lisser davantage, ce dont ils n'ont nul besoin.

— Billy, il faut que je vous dise... c'est juste pour le cas où vous en auriez besoin plus tard, il y a dans cette ville des tas de maisons de repos haut de gamme pour les gens qui ont besoin d'un break à cause du stress de la vie quotidienne.

— Comment ? Vous voulez m'hospitaliser ?

J'en suffoque d'indignation.

— Je vous propose simplement quelques solutions.

Je me lève d'un bond.

— Merci de m'avoir consacré votre temps. Mais j'ai une solution meilleure encore : sortir d'ici immédiatement.

11.

Le lendemain, je suis assise à mon bureau, la porte fermée, et je passe mon temps à ruminer. Comment Blinda a-t-elle pu me donner cette grenouille et s'empresser de disparaître ? C'est un peu comme confier un missile balistique à quelqu'un sans le mode d'emploi.

Je me connecte à Internet et je perds une cinquantaine de minutes à chercher sur Google « grenouille verte en jade » + « exaucer les vœux » + « prophéties chinoises ». J'obtiens des tas de réponses sans intérêt.

Lizbeth m'appelle :

— Evan vous cherche.

Evan essaie de renouer le contact depuis presque une semaine, et j'ai réussi à l'éviter en arrivant tôt le matin, en repartant tard le soir et en gardant ma porte de bureau fermée. Mais je sens sa présence, et je me souviens de ses baisers. A évoquer ces souvenirs, je me déteste.

— Dites-lui que je le rappellerai.

J'appuie sur la touche « fin de communication » et je me cale dans mon beau fauteuil crème (en voilà au moins un que j'aime). Comment en suis-je arrivée à éviter Evan le Magnifique, mon éternel béguin ? Je n'en ressens aucune fierté, mais je me remets à penser à Blinda et à sa grenouille.

Soudain, une idée me vient. Je me redresse sur mon siège, les pieds ancrés au sol comme si je m'apprêtais à bondir et à partir en courant.

Si vraiment cette malheureuse grenouille m'a donné ce que je souhaitais — ce qui est manifestement le cas —, peut-être que, en me débarrassant d'elle, je réussirais aussi à me débarrasser de ce qu'elle m'a apporté ? Qu'est-ce qui m'empêche de repartir de zéro, quel que soit le point de départ ? Tout pourrait rentrer dans l'ordre.

J'ai besoin d'en revenir au stade où il ne me suffisait pas de faire appel à une thérapeute et à sa grenouille pour obtenir ce que je voulais. J'ai besoin de retrouver mon libre arbitre, et de voir autour de moi que les gens ont retrouvé le leur. A quoi bon être aimée de Chris (ou être désirée par Evan) si c'est uniquement parce que j'en ai formulé le souhait ? A quoi bon une promotion accordée uniquement parce que j'en rêvais, et non parce que je l'ai méritée ? Pour ma mère, c'est pareil : je suis heureuse de la voir vivre sa vie, mais, là encore, est-ce seulement la conséquence d'un souhait, tout comme j'ai rêvé de chasser mon père de mon esprit ?

La grenouille m'a apporté ce que je voulais — ce que je *croyais* vouloir —, mais sans laisser aux autres la possibilité de choisir, eux aussi. Et, naturellement, je me suis plantée sur beaucoup de points. Car de nouveaux problèmes ont surgi, parfois plus épineux que les précédents... Ah si seulement je pouvais rembobiner le film de ces deux dernières semaines ! Et tout refaire selon les bonnes vieilles méthodes — agir, faire des choix et laisser les autres faire les leurs —, je verrais peut-être mieux ce dont j'ai réellement envie. Je gérerais sans doute mieux les événements si je pouvais avoir une action sur eux...

La conclusion est claire. Je me lève d'un bond dans mon bureau, résistant à l'envie de lever le poing, bien décidée à agir.

Je *dois* me débarrasser de cette grenouille, la détruire, la tuer. Point barre.

Je rentre directement chez moi et je vais dans ma chambre. Sur la table de nuit, je mets de côté mon réveil et mes bouquins, et je contemple la grenouille comme s'il s'agissait d'un gorille de deux cents kilos et non d'un vulgaire morceau de faux jade.

Je lui dis à voix haute, inexplicablement nerveuse :

— Le moment est venu pour toi de dégager !

Je tends une main prudente, comme si elle pouvait me mordre. Puis j'attrape la chose d'un mouvement rapide et je referme mon poing sur elle. En continuant de la serrer, je l'emporte vers la cuisine où je la laisse tomber dans la poubelle. Mais comme je ne trouve pas ce geste suffisamment « définitif », je ferme le sac-poubelle d'un double nœud et je sors.

Derrière l'immeuble, il y a une grande benne à ordures, grise et cabossée de partout. Je soulève le lourd couvercle en métal et je laisse tomber le sac à l'intérieur. Lorsque je laisse le couvercle se refermer, il claque comme une porte de prison. Pour une dernière demeure, c'est parfait. C'est tout juste si je ne me crois pas obligée d'incliner la tête et de bredouiller un *De profundis*, mais un autre copropriétaire — un homme dans les soixante-cinq ans — arrive à son tour avec son sac-poubelle à la main.

Il me salue d'un air jovial.

— Bonjour ! Sale temps, pas vrai ?

Je regarde autour de moi. J'étais tellement concentrée sur ma grenouille que c'est à peine si je me suis préoccupée du temps. Mais il a raison : le ciel est brumeux et menaçant, et il ne fait qu'un petit dix degrés.

— Oui, sale temps...

Je suis sur le point de rebrousser chemin lorsque l'homme lève le bras pour soulever le couvercle de la benne. Une peur irraisonnée s'empare alors de moi, et je me précipite vers lui.

— Non... !

L'homme se fige sur place, tenant le couvercle à moitié ouvert, et me regarde d'un drôle d'air.

— Vous dites... ?

Il continue de soulever le couvercle et je commence à manquer d'air. J'ignore ce qui m'effraie à ce point. En tout cas, rien ne se produit, l'homme jette son sac sur les autres et laisse retomber le couvercle avec un bruit rassurant.

— Je vous souhaitais juste une bonne journée.

— Merci. Bonne journée à vous aussi.

Je regagne mon appartement, et je jette un regard circulaire, essayant de sentir le changement qui va forcément s'opérer maintenant que je me suis débarrassée de cette maudite grenouille.

*

**

Le matin suivant, je suis réveillée par un coup de coude. Lorsque je réussis à ouvrir un œil, je vois Chris debout près du lit, un plateau à la main.

— Je t'ai préparé ton petit déjeuner. Et je te préviens que, aujourd'hui, tu seras en retard à ton boulot. J'ai des projets pour nous deux...

Il me fait un clin d'œil polisson.

— Chéri, comme c'est gentil ! Mais je ne peux pas me permettre d'arriver en retard, et je t'ai déjà dit que je n'aime pas, mais alors vraiment pas, les petits déjeuners. ..

— Mais si ! Allez, ouste !

Cette fois, il me donne un petit coup de genou.

Je me redresse péniblement pour m'asseoir. Et soudain, je sens comme une présence dans la pièce, là, avec nous.

Je tourne très lentement la tête vers ma table de nuit en tremblant d'appréhension. Et mon regard se pose sur un petit objet vert.

Je tombe à genoux sur le lit.

— Chris ! Tu as sorti ça de la poubelle ou quoi ?

Chris a tout juste le temps de retenir son plateau pour empêcher les assiettes de glisser.

— Hé là ! Qu'est-ce qui te prend ? Ce n'est pas très sympa. Sache que j'ai préparé ces œufs moi-même.

— Il ne s'agit pas des œufs, mais de ça !

Et je pointe le doigt vers la table de nuit.

— Mais cette grenouille est là depuis des semaines !

— Je l'ai mise à la poubelle hier.

— Pourquoi ça ?

Je le sens déboussolé.

— Peu importe la raison. Est-ce toi qui l'as sortie de la poubelle ?

Il éclate de rire.

— Mais pas du tout...

— Alors pourrais-tu m'expliquer comment elle est revenue ?

Il hausse les épaules.

— Tu avais peut-être l'intention de la jeter, et ça t'est sorti de la tête.

— Je n'ai pas oublié. Je l'ai jetée en revenant du boulot. Comment a-t-elle fait pour revenir ?

Chris se remet à rire.

— Ma femme est devenue folle.

Ce jour-là, je quitte le bureau de bonne heure et je me précipite vers les ascenseurs. Les portes s'ouvrent, et je me retrouve face à Evan. Lorsqu'il me voit, il agite la main comme s'il me retrouvait au milieu d'une fête. Une nouvelle fête.

— Tu partais ? je lui demande.

— Pas encore.

— Eh bien...

Je reste là, un peu empotée, ne sachant que faire. Les portes de l'ascenseur commencent à se refermer, et Evan tend le bras pour stopper leur course. Puis il m'attrape par la main et me fait entrer dans la cabine.

— Alors, comment ça va ?

Il me dit des choses banales, normales somme toute, mais d'une voix grave, et sans me lâcher la main.

Je réussis à me dégager.

— Très bien, merci. Et toi ?

— Pourquoi ce ton cérémonieux ?

Je ne trouve rien à répondre.

— Tu t'absentes pour la journée ?

Je hoche la tête.

— Je viens avec toi.

— Non, Evan. Je ne peux pas.

Il ignore mes paroles et s'approche un peu plus près.

— Si nous reprenions là où nous en sommes restés la semaine dernière ?

Il s'est encore rapproché. J'ai la gorge sèche, et j'humecte mes lèvres, ce qu'Evan interprète comme une invite. Il ferme les yeux et se penche vers moi, les lèvres entrouvertes.

— Quelle fichue grenouille !

Il écarquille les yeux.

— Tu disais ?

— Rien, excuse-moi.

Je me faufile sous son bras au moment où l'ascenseur atteint le hall.

— Il faut que je m'en aille.

Et avant qu'il ait pu faire un geste pour m'arrêter, je me rue vers la sortie dans Michigan Avenue.

Une fois arrivée devant chez moi, je demande au chauffeur de taxi de m'attendre. D'un pas assuré, je vais droit dans la chambre et j'empoigne la grenouille. Je n'ai plus peur d'elle, j'en ai marre de la voir.

Je demande au chauffeur de taxi de m'emmener à North Avenue Beach.

— A votre service.

Dès que la voiture s'arrête derrière le restaurant en bord de plage, je me dirige vers la large promenade qui borde le lac. Les amateurs de jogging, les adeptes du vélo et les patineurs en rollers se disputent la place. Quelques courageux sont allongés sur le sable, en maillot de bain. La surface du lac est calme, les eaux d'un beau bleu. Je me joins à la foule sur la promenade et je prends la direction de la jetée en ciment qui surplombe une partie du lac. Je vais tout au bout, là où un pêcheur solitaire somnole doucement, le menton sur la poitrine.

Je glisse la main dans ma poche et je sors la grenouille. Sans un regard pour elle, je fais courir ma main sur les petites bosses de son dos, et sur son arrière-train dodu. Je suis un peu plus sereine maintenant que je suis entourée par les eaux du lac Michigan. Finalement, cette grenouille n'est pas la mauvaise bête... il faut juste qu'elle s'en aille. Elle n'a plus rien à faire avec moi.

Mon regard sonde le lac, mais l'eau est trop profonde pour que je puisse voir le fond. Je regarde alors l'immensité de la surface. L'Indiana et le Michigan sont quelque part là-bas,

mais il est impossible de les distinguer d'ici. Le lac est-il assez grand pour dissimuler une petite grenouille et la garder cachée ?

Je rejette l'épaule en arrière, façon lanceur d'une équipe de base-ball, et d'un geste sûr, je lance la grenouille. Elle survole le lac sur une dizaine de mètres, zébrant de vert le bleu du ciel, puis atterrit avec un petit bruit sourd, troublant à peine la surface de l'eau.

— Espèce d'enfoirée !

— Quoi ?

Chris roule sur le côté. Je suis assise, les bras croisés, le regard braqué sur la table de nuit. *Elle* est revenue. Cette maudite chose est revenue.

— Comment as-tu fait pour sortir du lac ?

Chris est éberlué.

J'empoigne la grenouille et le téléphone sans fil, et j'emporte le tout dans la salle de bains. Je pose cette sale bête sur le rebord de la baignoire, la tête vers le mur. Mais je vois toujours le reflet de ses yeux dans la glace...

Je compose le numéro de Blinda. Je l'ai composé si souvent ces derniers temps que je le connais par cœur. Et je retombe sur la même voix mélodieuse qui ressasse toujours le même message.

Je hurle :

— Putain, c'est pas vrai !

J'entends Chris me susurrer derrière la porte.

— Chérie, ça va ?

— Oui, ça va !

Mais je marmonne de nouveau dans ma barbe.

— Espèce de sale petite enfoirée !

Je fais pivoter la grenouille et je l'examine comme si elle allait me donner elle-même la réponse sur la façon d'en finir avec elle. La balafre qui lui sert de bouche me semble encore plus grande, et elle a l'air toute contente d'elle. Il va falloir employer les grands moyens. Cette chose, je vais la tuer.

Je l'emporte au zoo de Lincoln Park. Je profite d'un moment où personne ne regarde pour l'envoyer dans l'enclos aux éléphants. Je me régale déjà à l'idée de ces grosses pattes massives réduisant cette saleté en poussière.

Le lendemain matin, je la retrouve sur ma table de nuit.

Je l'emmène dans le « El train », et lorsque le convoi passe au-dessus de l'autoroute Kennedy, je la lance par la fenêtre sur la chaussée.

Le lendemain matin, je la retrouve sur ma table de nuit.

Le jour qui suit mon petit voyage en train, je quitte le bureau à l'heure du déjeuner pour foncer à l'Art Institute, en caressant au passage la patte du lion. Il y a quelques semaines, je suis déjà venue, lorsque ces phénomènes étranges ont commencé, et, bien que la beauté des tableaux et des œuvres d'art ne m'ait pas beaucoup aidée à faire table rase de mes problèmes, je décide tout de même d'y retourner. Une sourde angoisse s'est emparée de moi, et j'ai les nerfs à fleur de peau. J'ai l'impression de rouler sur une autoroute qu'on a choisie pour moi et que je ne peux pas quitter car il n'existe aucune sortie.

Comme nous sommes vendredi, le musée a rassemblé beaucoup de visiteurs. Au lieu de me diriger vers les salles les plus courues, je me glisse du côté des œuvres chinoises et japonaises, que je ne fais en général que survoler. Mais, aujourd'hui, j'ai la sensation d'y être poussée, comme si quelque chose m'attendait.

Je ne me trompais pas... Au fond de la pièce, juste à côté d'un fragile vase en jade, j'aperçois une minuscule grenouille avec une large bouche, en jade elle aussi. C'est le portrait craché de ma grenouille à moi, avec sa feuille de nénuphar entre ses pattes dodues, et une sorte de balafre qui lui sert de bouche juste sous les yeux. Je me rapproche pour mieux l'étudier, les mains derrière le dos. Juste à côté de la vitrine, on peut lire sur un Bristol :

*Dynastie Chang 1700 av. J.-C. 1050 av. J.-C.
A l'origine, il y avait deux grenouilles dites
« grenouilles sur une feuille de nénuphar ». Elles
étaient censées porter chance à la dynastie. Plus
tard, après que de nombreux malheurs se sont
abattus sur la plupart des membres de la famille,
on a accusé ces grenouilles d'avoir
apporté la malédiction avec elles.*

Je recule d'un pas, comme piquée par un aiguillon. Pour moi, le mot « malédiction » évoque une telle puissance... Je pense à des volcans, à des nuages de sauterelles, à de grands chamboulements. Si jamais je suis incapable de me débarrasser de cette grenouille, qu'advient-il de moi ? Serai-je à mon tour frappée par la malédiction ? Et se pourrait-il que ma grenouille se trouve être *l'autre* grenouille ?

Je fais demi-tour et je traverse les salles jusqu'aux services administratifs du musée.

Je m'adresse à l'hôtesse d'accueil, une fille de mon âge.

- Pourrais-je voir le conservateur, s'il vous plaît ?
- Vous avez rendez-vous ?
- Non, mais c'est important. J'ai un don à faire.
- Appartenez-vous à une organisation ?

— Non, c'est... une collection privée.

Je trouve que ça sonne bien. Me présenter comme collectionneuse privée me confère un petit côté érudit, On sent que la fille a une certaine expérience dans ce domaine... On a l'impression que je viens de quitter un terrain de fouilles en Egypte pour sauter dans un jet privé... Heureusement que j'ai mis un tailleur !

— Votre nom ?

— Billy Rendall.

— Puis-je vous demander de patienter un instant ?

Elle tend la main vers deux chaises tapissées de brocart brun-roux.

— Certainement.

Je n'ai pas pour habitude d'utiliser ce mot à la place d'un vulgaire « oui », mais quelque chose me dit qu'un collectionneur privé doit le faire...

Quelques minutes plus tard, l'hôtesse revient accompagnée d'un petit homme à moitié chauve, qui porte des lunettes toutes rondes avec une monture de cuivre. Il est affublé d'un costume à rayures qui ne lui va pas du tout.

Il me serre la main.

— Miss Rendall, mon nom est Charles Topper, et je suis l'assistant du conservateur. Si vous voulez bien me suivre...

Une fois dans son bureau, lequel manque curieusement d'œuvres d'art et de décoration, Charles Topper s'installe dans son fauteuil et va droit au but.

— Que puis-je pour vous ?

Je lutte pour éviter de trop m'enfoncer dans le fauteuil de cuir destiné aux visiteurs. Maintenant que je suis ici, il va falloir que je me lance. Mais comment présenter les choses ?

— Je crois que je possède un objet dont je pourrais faire don à votre musée. Selon moi, il date de la dynastie Chang.

Monsieur Topper ouvre de grands yeux.

— Vous parlez sérieusement ? Mais... c'est fantastique. Puis-je vous demander comment cette pièce s'est retrouvée en votre possession ?

— C'est un cadeau.

— Pourriez-vous me décrire l'objet ?

— Il ressemble beaucoup à une pièce que votre musée possède déjà. La grenouille sur la feuille de nénuphar.

Le brave homme change de tête.

— La grenouille de la dynastie Chang... ?

— C'est exact. Je ne peux vous affirmer être en possession de la seconde grenouille, mais la ressemblance est frappante. Et j'envisage de m'en séparer.

Je prononce la dernière phrase d'un ton désinvolte, comme si j'avais l'habitude de faire don d'oeuvres d'art aux musées du monde entier.

— Je souhaiterais la donner à votre musée. Si cette pièce vous intéresse, elle est à vous. Dans le cas contraire, je vous laisse libre de vous en débarrasser.

Espérons qu'ils utilisent un incinérateur géant !

Monsieur Topper ôte ses lunettes et se masse le front avec ses pouces.

— Miss Rendall, j'ai le devoir de vous dire qu'une curieuse légende accompagne ces deux grenouilles, l'une des deux en tout cas. Avez-vous entendu parler du Diamant Bleu ?

— Tous les possesseurs de ce diamant ont été tués ou ont été victimes d'un mauvais sort, c'est bien ça ?

La sueur commence à perler sur tout mon corps.

— Euh, oui. C'est en effet la légende que l'on associe à ce diamant. Mais, dans le cas des grenouilles Chang, nous abordons un terrain plus occulte. Voyez-vous, notre musée possède l'une des deux grenouilles depuis plus de cent ans, mais vous n'êtes pas la première à essayer de nous donner la seconde. Le problème, c'est que... comment pourrais-je vous expliquer... ?

Il remet ses lunettes.

— Apparemment, nous ne parvenons jamais à conserver la seconde grenouille après qu'on nous l'a offerte.

— Pardon ?

— C'est assez embarrassant à dire, mais... à chaque fois, la grenouille disparaît. Les premières fois, le musée a prétendu qu'il s'agissait d'un vol. Mais à présent... nous ne savons plus très bien quoi faire.

— Mais... souhaitez-vous au moins jeter un coup d'œil à ma grenouille ? Ce n'est peut-être pas la bonne. Ou peut-être serez-vous à même de la garder, cette fois.

Je me retiens d'ajouter : « Je vous en prie, je vous en supplie... Débarrassez-moi de cette chose ! »

Il se gratte la tête.

— Il y a des règles très strictes à observer pour faire ce genre de don. Vous devez d'abord remplir tous les papiers...

— Vous savez quoi ? Donnez-moi le temps de faire un saut chez moi, et je vous rapporte la grenouille. Vous verrez bien si cette pièce est susceptible de vous intéresser. D'accord ?

Avant qu'il puisse me répondre, je suis déjà dehors. Je hèle un taxi pour retourner chez moi, je dis au chauffeur de m'attendre et j'entre dans l'immeuble au pas de course. J'attrape la grenouille et je la tiens prisonnière de mon poing pendant tout le trajet de retour.

Lorsque je la dépose sur le bureau de M. Topper, ce dernier met les choses au point.

— Hmm, vous savez, je ne suis pas d'énicheur de raretés.

— D'énicheur ?

— Un expert qui recherche et authentifie les œuvres d'art, si vous préférez. Mais je peux quand même vous dire que cette grenouille ressemble étrangement à l'autre. Jamais je n'aurais cru la voir un jour ! C'est remarquable.

Il n'en revient pas.

— Alors, vous la prenez ?

Il sourit.

— Nous allons essayer.

Le lendemain matin, je la retrouve sur ma table de nuit.

Je commence à désespérer. S'il s'agit d'une sorte de test cosmique, je suis fermement décidée à le réussir. Si je parviens à détruire cette grenouille pour de bon, je serai certaine de revenir à la case départ, ce fameux soir où tout a commencé et où j'ai rencontré Blinda. Je pourrai alors tout effacer et repartir de zéro. Et, cette fois, je ne ferai plus d'erreur. J'essaierai de suivre le conseil de Blinda — chercher le bonheur en moi —, mais en mettant tout en œuvre pour obtenir ce que je veux. Un jour, quelqu'un a dit qu'on ne peut être simple spectateur de la vie. C'est un sport auquel l'important est de participer. Malheureusement, depuis quelque temps, je suis un peu trop restée sur la touche... je dirais même tout en haut des gradins. Beaucoup trop haut.

Il ne me reste plus qu'à rayer cette grenouille de la carte. Je commence à zapper sur les chaînes télé, en quête d'histoires de tueurs en série particulièrement abominables, dans l'espoir d'obtenir quelques tuyaux.

Je prends l'habitude d'emporter la grenouille avec moi pendant la journée, au cas où une occasion parfaite se présenterait à moi de m'en débarrasser.

Dans l'après-midi de dimanche, je prends le train pour Armitage Avenue et je descends la rue à pied jusqu'à la boutique Lori's, mon magasin de chaussures préféré. Après tout, faute de thérapeute, je me suis dit qu'une petite thérapie via le shopping pourrait m'aider. Juste avant d'arriver devant la boutique, je passe devant une église dont une des portes est restée ouverte, laissant pénétrer l'air frais de ce mois de mai. On y célèbre, semble-t-il, la mémoire d'un défunt. Il y a un cercueil ouvert devant l'autel, et les gens font la queue pour lui rendre un dernier hommage.

Il me vient une idée.

Mais tout s'agite dans ma tête. Une petite voix, celle de la sagesse, me supplie : « Ne fais pas ça ! N'y pense même pas ! » Une autre petite voix lui rétorque : « Ça pourrait marcher. Oui, ça pourrait faire l'affaire. »

Sans réfléchir davantage, je rejoins le défilé des proches du défunt. Il y a une soixantaine de personnes dans cette église, et bon nombre d'entre elles se parlent à voix basse pour ne pas couvrir la musique d'orgue. Lorsque je m'approche du cercueil, je vois un homme à l'intérieur. Ou bien le thanatopracteur n'est pas très doué, ou bien cet homme était vraiment très âgé. Son visage est aussi blanc que les petites touffes de

cheveux sur son crâne, mais il a un sourire serein sur le visage. Je commence à paniquer : cela n'est pas un jeu, ce sont les obsèques d'un homme bien réel, une personne de toute évidence bien meilleure que moi. Je me sens coupable et honteuse d'être venue ici en intruse. C'est indigne.

Il faut que je sorte de cette église. Je me dirige lentement vers la gauche, mais je sens une pression sur mon bras. C'est le prêtre.

— Ne vous inquiétez pas. Il nous arrive à tous d'être effrayés. Que cela ne vous empêche pas de lui rendre un dernier hommage.

— Non... je ne peux pas. Je ne suis même pas...

Il m'interrompt.

— Vous verrez, ça va aller.

Sa main me guide vers le cercueil.

— Non, je...

Je vois soudain quelques personnes se tourner vers moi d'un air inquiet. Mon Dieu, c'est horrible ! Quel manque de respect... et continuer à protester ne fera qu'empirer les choses.

Je franchis donc les quelques mètres qui me séparent du cercueil, et ma main en effleure le bord. Sans que je sache vraiment pourquoi, mes yeux s'emplissent de larmes, et je chuchote à l'homme :

— Je suis désolée.

Il est l'image même du gentil grand-père que j'ai toujours voulu avoir.

La grenouille est toujours dans ma main gauche. Les idées se bousculent de nouveau dans ma tête (« Ça ne fera de mal à personne...») et les gens derrière moi perdent patience et traînent les pieds. L'organiste attaque un autre air.

Faisant alors le vide dans ma tête, je finis par approcher la main gauche du cercueil et je laisse tomber la grenouille à l'intérieur. Elle glisse dans un pli de satin ivoire, invisible aux yeux de tous.

Le lendemain matin, je la retrouve sur ma table de nuit.

Le printemps à Chicago, c'est tout ou rien. Ou bien il y a quinze centimètres de neige ou bien c'est une vraie fournaise, avec des températures avoisinant les 27°. Mais un jour — un lundi —, alors que le mois de mai arrive presque à son terme, la ville connaît enfin un printemps digne de ce nom : une brise bienfaisante, un ciel bleu parsemé de moutons blanc... J'ai passé mon week-end à essayer d'occire ma grenouille, avec une férocité de plus en plus grande, mais apparemment je suis tombée sur un genre de *Highlander*, car elle paraît éternelle. Heureusement que Chris est resté chez ses parents le samedi soir après une fête d'anniversaire à laquelle j'ai réussi à échapper. Je me sentais grognon, et au bord de la dépression. Et pourtant... Chris continue de me soutenir de tout son amour... et de me concocter de bons petits plats. Et j'ai besoin de cet amour plus que de tout au monde. Mais Dieu qu'il est difficile de l'accepter sachant qu'il est né d'un simple vœu

exaucé, et non de la propre volonté de Chris !

Aujourd'hui lundi, je reviens d'un déjeuner avec deux de mes clients. Je leur ai dit que j'avais un rendez-vous dans Franklin Street, et que je pouvais donc les raccompagner à leurs bureaux. Mais c'était un rendez-vous purement imaginaire, et j'ai fait un énorme détour, mon bureau n'étant qu'à quelques pâtés de maisons de là.

Je ne fais que suivre le conseil de mon premier patron, qui disait toujours : « Passer le plus de temps possible avec vos clients, ça leur évitera de fricoter avec un concurrent. » Et c'est devenu une habitude. Mais, pour être franche, c'est aussi parce que j'adore le contact avec les clients, et j'en ai si peu depuis quelque temps ! Et puis, en évitant le bureau, j'évite par la même occasion Evan et ses avances à peine déguisées.

Tandis que nous déambulons dans la rue, je m'efforce de sourire ou de rire à point nommé. Je leur parle des déboires d'une autre société de relations publiques dont j'ai entendu parler. Mais tout ça n'est qu'un numéro particulièrement réussi d'une pro de la communication. Car je ne pense qu'à une seule chose : cette saleté de grenouille ! Je l'ai fourrée dans la poche intérieure de ma sacoche noire en daim. Je sens sa présence, ses pulsations. Elle m'envoie des ondes pour me dire que je n'ai aucun contrôle sur ma vie, que je n'ai pas de libre arbitre, que tout est orchestré d'avance, du moins pour moi. J'obtiendrai toujours ce dont j'ai envie, mais jamais je ne me sentirai heureuse pour autant.

C'est alors que nous passons devant la tour Sears. Une de mes clientes s'exclame :

— Seigneur ! Ça fait une éternité que je ne suis pas montée là-haut !

Et elle lève la tête en chassant ses longs cheveux bruns de son visage, ramenés par le vent qui s'engouffre dans la rue.

Nous levons tous le nez pour regarder le haut du bâtiment tout en glaces noires qui se dresse au-dessus de nous comme une montagne. Un morceau de tissu blanc, peut-être un vieux T-shirt, entre soudain dans notre champ de vision, et atterrit à nos pieds.

Je m'étonne.

— Ça vient d'où ?

— On dirait que quelqu'un l'a laissé tomber.

Nous relevons tous la tête vers le haut de la tour. L'autre client lâche :

— Vous vous imaginez tomber de là-haut ? Ni rien ni personne ne pourrait en réchapper.

Je reste là, le nez en l'air. Teresa et John se sont remis à marcher, puis ils s'arrêtent quelques mètres devant moi.

— Billy, vous venez ?

Je réussis à détacher mon regard du sommet de la tour.

— Excusez-moi... euh, j'ai quelques courses à faire. Je dois vous laisser.

Nous nous serrons la main et je réussis à prendre congé dans les règles, mais je ne pense plus qu'à ma grenouille. Il est vraiment temps de mettre le paquet, et de lui régler

son compte une fois pour toutes !

J'attends une seconde, le temps qu'ils disparaissent au coin de Franklin Street, et je me dirige vers la porte de la tour où l'on peut lire « Terrasse panoramique de la tour Sears ».

Voilà, c'est fait.

Tremblante, je redescends les cent dix étages de la tour. Je suis encore sous le choc, à cause de la violence du vent, mais surtout à la seule pensée que, cette fois, la grenouille pourrait ne plus jamais revenir. Je suis restée des heures dans cette tour, et il m'a fallu presque quarante minutes pour descendre l'escalier. Lorsque je me retrouve enfin dehors, le crépuscule tombe sur le Loop. La plupart des gens se dépêchent déjà de rentrer chez eux, mais quelques retardataires errent encore dans les rues, et de rares taxis en maraude promènent leur enseigne, en quête d'un client.

J'en arrête un et je lui donne mon adresse d'une voix éteinte. Les minutes que je viens de vivre en haut de cette tour ont eu raison de mes forces. Je suis épuisée.

Lorsque j'arrive chez moi, je suis soulagée de constater que Chris n'est pas là. Je me déshabille, j'éteins toutes les lumières et je me glisse dans mon lit. Puis je remonte les couvertures sur ma tête.

Le lendemain matin, je me réveille de bonne heure. Les premiers rayons du soleil filtrent à travers les rideaux. Je regarde Chris, qui dort encore... ses longs cils noirs se détachent sur ses joues pâles. Puis j'inspire un grand coup et je roule sur le côté.

Elle est là.

Je commence alors à pleurer doucement. Impossible de me débarrasser d'elle... Rien ne changera jamais.

12.

Je demande à Odette :

— Votre mère est bien une prêtresse vaudoue, non ?

Elle lève le nez de la proposition budgétaire que je lui ai soumise. Ses yeux en amande pétillent de malice.

— Vous avez de ces transitions ! Nous n'étions pas censées parler de mon budget ?

J'éclate de rire.

— Excusez-moi.

Nous sommes dans le bureau situé au sous-sol de son restaurant, pour une de nos réunions de travail du soir (avant ma promotion, c'était devenu une habitude, mais, depuis, je suis obligée de trouver des excuses pour remplacer le responsable de clientèle, dont c'est le rôle). Lorsque j'étais serveuse au collège, le bureau principal était un endroit minable aux murs délabrés et plein de crottes de souris. Le bureau d'Odette, c'est tout le

contraire : un espace plein de vie, avec des murs tapissés de couleurs vives, un bureau de bois peint en jaune et une confortable chaise bleue pour les visiteurs.

Odette me dit avec l'accent traînant du Sud :

— Je vois bien que vous avez la tête ailleurs. Si vous me disiez pourquoi vous m'avez posé cette question sur ma mère ?

Odette est une femme noire assez corpulente, avec de longs cheveux nattés. Elle se cale sur son siège en faisant voler ses tresses dans son dos, et les perles qui sont au bout tressautent avec un petit bruit presque rassurant.

— Vous m'avez bien dit que votre mère était une prêtresse vaudoue, ou je me trompe ?

— Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi vous me posez la question, mais la réponse est oui. Elle est très connue dans la région de La Nouvelle-Orléans, encore que la majorité des gens ne croient pas beaucoup à ces trucs, surtout lorsqu'on remonte vers le nord.

— Moi, j'y crois.

— Depuis quand ?

Elle ajuste le col de sa tenue blanche de chef et se contente de sourire, comme si elle n'était pas totalement convaincue.

— Eh bien, depuis... le mois dernier. Il s'est passé quelque chose d'étrange dans ma vie.

— Mais encore ?

— Toute ma vie a basculé en l'espace d'une nuit. Je crois que c'est à cause de la thérapeute que j'ai consultée. Ou à cause de la grenouille qu'elle m'a donnée.

Je m'interromps. Comment mettre des mots sur ce qui m'arrive ? Je n'ai pas envie qu'Odette me prenne pour une folle, mon expérience avec le Dr Hy m'a suffi. Or il faut bien admettre que je vis une histoire de fous.

Odette semble préoccupée... et intéressée.

— Pourriez-vous m'en dire plus ?

Je cherche une échappatoire.

— C'est-à-dire...

— Billy, je peux tout entendre. Allez, lancez-vous !

Alors je continue. Je lui déballe laborieusement toute l'histoire de Blinda et de la grenouille, et de mes souhaits qui ont tous été exaucés du jour au lendemain. Je lui explique que ces changements ont fait naître toute une série de problèmes que je ne n'ai pas réussi à gérer.

En écoutant mon récit, Odette n'arrête pas de hocher la tête en marmonnant quelques « Ah bon ? » et des « Je vois »... ce qui m'encourage à poursuivre. Je lui raconte l'épisode d'Alexa, et mes problèmes de couple avec Chris. Je lui explique notamment que, en dépit de notre volonté partagée d'avancer, il me pourrit la vie avec ses petits plats, ses

conversations sans fin et son envie chronique de faire l'amour. Je lui confie à quel point ma mère me manque, tout comme me manquent l'obsession que j'avais de mon père et toutes les questions que je me posais à son sujet, ce qui est plus surprenant. J'évoque aussi le cas Evan, mon collègue de charme que j'ai planté là après l'avoir embrassé. Tout ça constitue la face cachée de ma vie, dont je n'ai jamais été capable de parler à quiconque, parce que j'avais bien trop honte.

— Je veux tout effacer. Je ne veux pas que les gens m'aient ou me désirent uniquement parce que je l'ai souhaité. Je veux revenir en arrière, ce fameux jour où tout a commencé, et remettre de l'ordre dans ma vie.

— Vous voulez remettre de l'ordre dans votre vie ?

— Absolument.

Tout à coup, ma voix enfle et mon débit s'accélère.

— Je suis en train de prendre conscience que j'ai été beaucoup trop attentiste. Je savais que Chris et moi avions des problèmes, mais je n'ai rien fait pour les résoudre. Je voulais qu'on me nomme directrice adjointe, mais je n'ai pas tout mis en œuvre pour y parvenir. Si j'arrive à me débarrasser de cette maudite grenouille, et avec elle de tous les événements de ces dernières semaines, je pourrai tout reprendre de zéro en faisant les choses comme il faut. Vous comprenez ce que je veux dire ? Je voulais que tout soit facile, disons *plus* facile ! Mais j'ai enfin compris que l'important est d'être responsable de mes actes.

— Autrement dit, c'est le voyage qui compte, et pas la destination. C'est ça ?

J'éclate de rire.

— C'est exactement ça !

— Bon, d'accord, mais vous ne m'avez toujours pas expliqué ce que vous attendez de ma mère...

— Dites-moi d'abord ce que vous en pensez. Croyez-vous à tout ce que je vous ai raconté ?

Elle me sourit d'un air bienveillant.

— Naturellement. J'ai vu des choses bien plus étranges encore.

— Quoi, par exemple ?

Elle secoue la tête.

— Dites-moi pourquoi vous m'avez posé cette question au sujet de ma mère.

— Je ne sais pas... J'ai pensé qu'elle pourrait peut-être m'aider à inverser le cours des choses, à conjurer ce... ce sort, ou peu importe le nom qu'on lui donne.

— Pour que vous puissiez revenir en arrière au jour J et tout reprendre de zéro ?

— Oui. Vous pensez qu'elle peut m'aider ?

— Mon petit, vous n'avez aucun besoin de vaudou.

— Mais si ! Je suis désespérée, il faut absolument que je fasse quelque chose.

Ma voix est encore montée d'un ton.

— Eh bien faites-le ! Vous n'avez pas besoin de vaudou pour ça.

— Bien sûr que si ! Comment voulez-vous que je revienne en arrière ?

— Mais non, Billy. Vous ne comprenez donc pas ?

— Quoi ? Qu'y a-t-il à comprendre ? Je dois absolument revenir en arrière, me débarrasser de cette grenouille et de tous les événements qui se sont produits depuis qu'elle est entrée dans ma vie. C'est après que je pourrai agir...

Odette se lève. Elle contourne son bureau et me pose la main sur l'épaule.

— Billy, écoutez-moi. Vous n'avez pas besoin de revenir en arrière et, d'ailleurs, vous n'en avez pas vraiment envie. Il vous suffit de vous mettre à la tâche à partir d'aujourd'hui. Là, maintenant.

Une fois notre réunion terminée, je traverse le restaurant bondé pour gagner la sortie. J'ai l'impression de progresser dans un brouillard épais. Quelqu'un assis au bar me fait signe. Je lance un regard en coin et je reconnais un homme que j'avais rencontré à l'université Northwestern. En temps normal, j'irais m'asseoir à côté de lui pour passer une heure à parler du bon vieux temps. Mais là, c'est à peine si j'ai la force de lever le bras pour répondre à son bonjour, et je continue d'avancer comme un zombie jusqu'à la sortie. Et je me retrouve dehors dans la douceur de la nuit.

Le restaurant est situé dans les quartiers ouest de Chicago, à plus de trois kilomètres de chez moi, mais je n'ai aucune envie de prendre un taxi pour rentrer plus vite. Je continue de marcher vers l'est, comme un automate, avec l'impression d'avoir du plomb dans les semelles.

Je crois qu'Odette a raison, à cent pour cent. Elle n'a pas dit grand-chose, mais le conseil qu'elle m'a donné est plein de bon sens : je dois agir *maintenant*. Je m'étais mis dans la tête que, en me débarrassant de la grenouille, je pourrais remonter le temps et reprendre le cours de ma vie d'avant. Mais je n'ai pas pris le temps de réfléchir à toutes les implications. Chris retomberait dans son incapacité à communiquer, Evan continuerait à me taper dans le dos comme un joueur de foot, et je continuerais à me faire exploiter dans le box qui me sert de bureau (contente, malgré tout, de pouvoir donner libre cours à ma créativité). Alexa aurait toujours son job (et ne cesserait de m'agacer avec son petit air supérieur), ma mère continuerait de se cloîtrer dans sa maison de Barrington comme une pauvre âme abandonnée pendant que je continuerais, moi, à me languir de mon père.

Non, pas question de retrouver tout ça ! Ce que je veux, c'est reprendre le contrôle de ma vie. Avant tous ces événements étranges, j'avais déjà les moyens de le faire. Le seul problème, c'est que je l'ignorais, ou que je ne savais pas comment m'y prendre. J'aurais pu discuter davantage avec Chris de notre problème de couple, et insister pour consulter un thérapeute avec lui. J'aurais pu dire à ma mère qu'elle avait besoin de me lâcher un peu les baskets, lui conseiller de s'inscrire à des cours de tennis ou à un club de lecture. Et, pour ce qui est de mon boulot, j'aurais pu agir au lieu de me contenter de râler en

attendant ma promo.

Oui, je me rends compte maintenant que j'aurais pu être beaucoup moins passive, mais j'ai laissé faire... C'est la grenouille qui m'a donné ce que je voulais. Et je ressens une sorte de frustration à l'idée que tout est arrivé sans que j'aie levé le petit doigt pour changer le cours des choses.

Le moment est venu de repartir de zéro. Mais par où commencer ?

Si j'appelais ma mère sur mon portable ? Il faudrait que je lui parle pour que revienne le temps où nous étions proches, même si nous vivions loin l'une de l'autre.

En passant sous le pont de chemin de fer du train surélevé à Franklin, je jette un coup d'œil à ma montre. Il est déjà 22 heures. Elle est peut-être en train de dormir, ou partie en vadrouille avec ses nouveaux amis.

Bon, passons à Evan. Là, il faut absolument que je mette les choses au point. Nous travaillons dans la même boîte, il n'est pas question donc de remettre éternellement à demain l'explication qui s'impose. Et puisqu'on parle boulot, il est urgent d'intervenir le plus vite possible, là aussi.

Lorsque j'arrive à Dearborn, je prends une petite rue faiblement éclairée sur la gauche, je longe les vieilles maisons mitoyennes en brique, le petit espace vert de Bughouse Square, et l'imposante Newberry Library.

Je suis presque arrivée chez moi. C'est là que je dois agir en premier, que je dois relever le défi le plus important de mon existence : parler à Chris.

Lorsque je pousse la porte, il est assis à son ordi, en jean et T-shirt noir.

Je dis d'une voix mal assurée.

— C'est moi.

Il se lève et me prend dans ses bras, un geste de tendresse que je n'ai pas mérité. Tout en le tenant serré contre moi, je me dis que ce pourrait être notre dernière étreinte avant longtemps. Si je lui parle d'Evan, il va prendre ses distances, et à juste titre... J'hésite encore à tout lui raconter. Nous devons avant tout remonter à la source de nos problèmes de couple. Même si Chris se comporte en mari attentif et amoureux depuis quelques semaines, ça n'efface pas tout. D'un côté, j'ai très envie de tout avouer, de révéler mon terrible secret, mais si ça ne servait qu'à lui faire de la peine ? Et puis, est-ce bien nécessaire, puisque je sais pertinemment que je ne recommencerai jamais ? Peut-être suis-je en train de me faire des illusions et de me chercher des excuses...

Chris me libère de son étreinte.

— Comme va Odette ? J'avais l'intention de te préparer à dîner, mais j'ai pensé qu'elle se chargerait de te sustenter...

— En effet... Et elle va bien.

J'ai parlé d'une voix presque monocorde, ce qui n'échappe pas à Chris.

— On dirait que quelque chose ne va pas ?

— Si nous passions au salon ?

Je l'entraîne à côté de moi sur le canapé.

— Hmm... je vois.

— Non, Chris, il ne s'agit pas de ça.

— Peu importe, faisons comme si...

Il commence à m'embrasser dans le cou, mais je le repousse.

— Chris, s'il te plaît !

Il me caresse le bras.

— D'accord, mon chou.

Je profite de la seconde de silence qui suit.

— Pourquoi es-tu devenu si différent après notre mariage ?

Chris a l'air perplexe.

— Comment ça ?

— Je crois même que c'était pendant les préparatifs, tu es devenu soudain très distant et ça a duré depuis que nous sommes mariés. Nous n'avons jamais été heureux comme nous l'étions à l'époque où nous commençons à sortir ensemble.

Chris bat nerveusement des cils.

— Ces dernières semaines, n'avons-nous pas été heureux ?

— Si, bien sûr, mais c'est...

— C'est quoi ?

Il a l'air blessé.

Faut-il parler de cette grenouille ? Non, peu importe la raison de notre soudaine entente, je dois mettre tout à plat, et tout de suite.

— Chris, je sais bien que les choses se sont améliorées... depuis peu, mais il n'empêche que nous avons pratiquement vécu comme des étrangers pendant des années. Et nous devons essayer de comprendre pourquoi.

Il hausse les épaules.

— Quelle importance ? Inutile de revenir là-dessus puisque, à présent, tout va bien.

— Qui nous dit que ça ne se reproduira pas ?

— Non, ça n'arrivera plus.

— Tu ne peux pas dire ça. Qu'en sais-tu ? Et puis moi, j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé. Il est inutile de nous voiler la face.

— Loin de moi cette idée, mais je trouve inutile de ressasser les mêmes choses.

— Comment peux-tu dire ça ? Nous n'en avons jamais parlé !

J'ai haussé le ton, mais Chris ne semble pas l'avoir remarqué. Il me murmure d'une voix douce.

— Laisse tomber, Billy. Je t'aime.

- Moi aussi, mais...
- Tout va bien. Notre couple va bien.
- Non, il ne va pas bien.
- Mais bien sûr que si, chérie.

Il se tourne vers moi et me tend les mains, comme pour me prendre encore dans ses bras. Quand cessera-t-il d'être gentil, amoureux... et de refuser de revenir sur le passé ? Moi, avec mon secret bien trop lourd à porter, je n'arriverai jamais à aller de l'avant, comme le dit Odette.

C'est peut-être égoïste, mais parler est la seule chose à faire. Je suis incapable de cacher à mon mari ce qui est arrivé et de continuer à vivre comme si de rien n'était.

- Chris, arrête ! J'ai quelque chose à te dire.

Je prends ses mains dans les miennes, et, lorsque je baisse les yeux, une larme coule le long de ma joue.

- Je suis tellement... tellement désolée, si tu savais comme je le regrette, mais...

J'hésite une seconde, ne sachant comment présenter les choses. Puis je décide de me jeter à l'eau.

- Chris, je suis sortie avec un autre homme.

Nous restons figés l'un et l'autre, tels deux acteurs à la fin d'une pièce, juste avant que le rideau ne tombe. Chris est penché vers moi, ses mains toujours prisonnières des miennes. Il reste là, la bouche ouverte, les yeux ronds. Je n'entends dans la pièce que le battement de mon cœur.

Il se lève et me regarde comme on regarde un insecte qui s'est invité dans une maison.

- Va-t-en !
- Comment ? Tu ne peux pas...

— Je ne peux pas quoi ? Je ne peux pas te foutre dehors parce que tu as couché avec quelqu'un d'autre ?

Je lui saisis le bras.

— Mais non, Chris. Je n'ai fait que l'embrasser, rien de plus. Je sais, j'aurais dû te le dire tout de suite, excuse-moi. Je n'ai jamais couché avec un autre homme.

Il dégage son bras, mais ne s'en va pas. Il a l'air perdu, comme un petit garçon qui découvre que le monde n'est pas ce qu'il avait imaginé.

— Je t'en supplie, ne fais pas cette tête ! S'il te plaît ! Il fallait que je te le dise, je ne pouvais pas continuer à te le cacher. Mais ce n'était qu'un baiser...

- Qui est-ce ?

Chris recule et s'adosse au mur comme si c'était le seul moyen pour lui de ne pas s'effondrer là, par terre.

Je reste immobile. Je redoutais tellement cette question.

— Que veux-tu dire ?

— Je t'en prie, Billy, tu le sais très bien. Qui est-ce ?

J'ai beau avoir souvent repassé dans ma tête ce moment de vérité, je ne me suis jamais demandé ce que je ressentirais en lui avouant qu'il s'agissait d'Evan. Car Chris aime bien Evan, je le soupçonne même de l'avoir parfois envié pour sa désinvolture et sa cohorte d'admiratrices. Comment lui annoncer que j'en fais partie, moi aussi ?

— Peu importe.

Et voilà, nous sommes en plein cliché ! J'ai dû piquer cette phrase dans la série *Des jours et des vies...*

— Tu te décides à me dire qui c'est, oui ou merde ?

Je suis abasourdie... Chris ne jure jamais.

Alors je respire un bon coup, je me rapproche un peu de lui, et je me lance :

— Evan.

Chris part d'un rire qui sonne faux.

— Ça, c'est incroyable ! Un mec que je connais. Tu ne pouvais pas choisir quelqu'un d'autre, un inconnu ? Tu aurais pu avoir au moins cette délicatesse, non ?

— Chris, je suis vraiment désolée.

— Seigneur, je savais que tu avais un faible pour lui...

— Je n'ai pas de faible pour lui.

Chris me jette un regard incrédule qui me donne envie de disparaître sous terre et décuple mon sentiment de culpabilité. Car je sais qu'il a raison, cela fait des années que j'ai un faible pour Evan, et, non contente de ça, j'ai fait en sorte qu'Evan le sache... J'ai voulu jouer avec le feu, car je me croyais capable à tout moment de « souffler la flamme ». Seulement voilà, j'avais tort. J'ai présumé de mes forces, et peut-être de mon couple.

— Je n'ai pas... je n'ai plus de faible pour lui.

Je fais un nouveau pas vers Chris, mais il m'envoie promener d'un geste aussi rapide que brutal. Puis il fait le tour de notre salon du regard comme s'il le découvrait pour la première fois, et me dit d'un ton sans appel :

— Ça suffit. Tu sais quoi ? J'ai eu des millions d'occasions de te tromper ou d'embrasser une autre femme. Est-ce que tu le sais ?

Cette information est-elle censée me déculpabiliser ou retourner le couteau dans la plaie ? Difficile à dire.

— Oui, je le sais.

— Pendant que nous faisons les préparatifs de notre mariage, tu te préoccupais bien plus des détails matériels que de nous ! Tu ne crois pas que, à ce moment-là, j'aurais pu faire quelque chose, moi aussi ? Et, plus tard, lorsque tu as commencé à t'intéresser davantage à ton job qu'à moi ?

— Si, tu aurais pu le faire, j'en suis très consciente. Mais comment peux-tu dire que je

ne me préoccupais pas de nous ? Et depuis quand mon travail m'intéresse-t-il plus que toi ?

En dépit de mon sentiment de culpabilité, de la peur que j'éprouve à l'idée que Chris me déteste, je vois briller une lueur d'espoir. Car, si j'ai avoué la vérité, c'est précisément pour tout évacuer, pour que nous acceptions de regarder la réalité en face et de reconnaître nos erreurs. Sans mettre tout à plat, il nous serait impossible d'avancer et d'être vraiment heureux.

Chris se prend la tête dans les mains.

— Laisse tomber.

Il parle d'une voix étouffée, mais ce changement de ton me fait prendre conscience qu'il n'existe pas de solution miracle. Pour une erreur de quarante secondes à peine, combien de temps faudra-t-il pour réparer les dégâts ? Si tant est que les dégâts puissent être réparés, ceux-là et tous ceux qui étaient en attente.

Chris lève la tête.

— Billy, je n'essaie pas de te punir ou de me venger. Mais, s'il te plaît, va-t-en.

— Non, je ne partirai pas. Je ne te laisserai pas !

Que se passe-t-il, tout à coup ? N'étais-je pas censée repartir de zéro, une fois ma conscience blanchie ? Je lui dis d'un ton implorant :

— Nous devons parler de tout ça. Je ne t'ai même pas dit ce qui s'est passé avec Evan. C'était...

— Arrête ! N'attends pas de moi que je t'écoute ! C'est inutile.

Le ton est cassant, et je ne reconnais plus sa voix.

— Chris, j'essaie juste de te dire que nous n'avons fait qu'échanger un baiser. Il n'y avait rien de...

— Pour l'amour du ciel, Billy, tu n'as pas compris ? Ce n'est pas ce que tu as fait qui compte, mais que tu l'aies fait ! Jamais je ne t'aurais crue capable de ça, *jamais* !

Il me lance le regard d'un gamin de huit ans à qui on viendrait de refuser une sélection pour un match de *softball*.

— Comment puis-je avoir confiance en toi, désormais ? Qui me dit que tu ne recommenceras pas, ou que tu ne feras pas pire encore ?

— Mon chéri, je serais incapable de refaire une chose pareille. Mais tout s'est passé si vite... Nous étions à cette fête, et nous avons commencé à nous embrasser, et...

— Mais, bon sang, vas-tu te taire ?

Les mots claquent comme un coup de fouet. Ou plutôt un coup de tonnerre qui résonne dans tout l'appartement. Les tables en granit, le marbre de la salle de bains, les parquets cirés, tout me renvoie l'écho de sa colère.

— Je te crois, Billy, mais ne m'oblige pas à entendre ça !

— Très bien, je comprends.

— Et laisse-moi seul. S'il te plaît, j'ai besoin de temps.

— Cette nuit, je coucherai sur le canapé, si tu veux...

Encore un cliché, et je sais déjà que ça ne marchera pas.

Sa voix s'est radoucie, mais son regard est plus dur que jamais. A voir ses paupières lourdes, on croirait qu'elles risquent de se fermer d'une seconde à l'autre.

— Je ne te veux pas de mal, mais je suis incapable ne serait-ce que de te regarder. Je m'en vais.

Alors je me mets à pleurer, à sangloter devant ce mari à la mâchoire serrée et qui a lui-même bien du mal à contenir ses larmes. Et, lorsque ses yeux plongent dans les miens, je peux lire le mélange de rancœur et de souffrance qu'il ressent.

Je ne peux pas obliger Chris à partir.

— Reste, c'est moi qui m'en vais.

Je me dirige vers la chambre, et aussitôt, mes yeux se posent sur la grenouille maudite. Elle est perchée sur deux livres de poche, l'air plus suffisant que jamais.

Je sens la colère monter en moi.

— Espèce de sale petite garce ! Tout ça est ta faute !

Mais je sais que c'est faux. J'ai eu ce que je voulais, et puis j'ai fait mes propres choix.

La vraie responsable, c'est moi.

Je détache mon regard de la grenouille et je reste là, debout, totalement désemparée. Quelles affaires vais-je emporter, et dans quel sac vais-je les mettre ? Il faut que je prévoie des tenues de travail... Tout ça a si peu d'importance, au fond. Et puis, où vais-je aller ? Tess habite à Wilmette avec ses enfants, mais elle n'a pas de chambre d'amis. Il y a bien le grand appartement d'Evan au bord du lac, mais je me déteste aussitôt d'avoir envisagé cette solution ne serait-ce qu'un quart de seconde. Le nom d'Alexa vient me titiller la cervelle, mais nous ne sommes pas amies à ce point, et puis son appartement est bien trop petit. Un hôtel ? Ça me paraît tellement froid, trop... c'est terrifiant.

J'opte finalement pour la solution qui m'est venue d'emblée à l'esprit. Je décroche le téléphone, et je demande d'une toute petite voix :

— Maman, est-ce que je peux venir chez toi ?

13.

Je frappe à l'imposante porte d'acajou, qui s'ouvre presque aussitôt. Je sais pourtant que mon coup de fil l'a réveillée. Elle est pieds nus, en survêtement bleu marine, un bandeau en tissu emprisonne ses cheveux teints en noir.

— Ma chérie...

Elle me prend dans ses bras et je me laisse aller contre sa poitrine. Qu'ont-ils de

spécial, ces bras, pour déclencher en moi une telle émotion ?

Elle me conduit dans « ma » chambre. Il y a six chambres dans cette immense maison que Jan et elle ont fait construire. Lorsqu'ils se sont rencontrés, les deux enfants de Jan étaient déjà mariés et partis loin de leur père. Mais, comme mes sœurs et moi allions toujours au collège, Jan a insisté avec sa gentillesse habituelle pour que nous ayons chacune notre chambre. Cela étant, on ne peut pas dire que Dustin et Hadley soient venues souvent occuper la leur...

Ma chambre à moi est tapissée de toile saumon et blanc, et meublée de blanc. Chaque fois que j'entre dans cette pièce, je me sens apaisée, mais je ne me vois pas y vivre. Pour moi, c'est une chambre où l'on ne fait que passer, par exemple pour un long week-end. Sauf que, aujourd'hui, je suis en vacances prolongées... et pour une période indéterminée.

Ma mère s'assied près de moi sur le lit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est Chris. Il m'a demandé de quitter la maison pour quelques temps.

— Oh... Billy!

Elle met sa main devant sa bouche comme pour cacher son étonnement. Ses ongles sont rose tulipe.

— Que s'est-il passé ?

Je hausse les épaules.

— Pourquoi ? Dis-le-moi.

— C'est ma faute. J'ai été nulle. D'ailleurs, je n'arrête pas de faire des conneries.

— Viens ici, ma chérie.

Elle me fait signe de ne rien ajouter et me prend de nouveau dans ses bras, ce qui provoque une nouvelle crise de larmes.

C'est pour ça que je suis venue ici, pour avoir un peu de réconfort. Evidemment, c'est aussi pour avoir un toit pour m'abriter, mais c'est surtout pour retrouver ma mère d'antan, celle qui ne faisait pas encore partie de la jet-set et qui ne jouait pas au bridge.

Mais, dès le lendemain matin, je m'aperçois que ma mère tient toujours la forme.

Elle frappe à ma porte.

— Je m'en vais, mon ange ! Ça ira ?

Je regarde l'heure sur le réveil de la table de nuit : 7 h 30 ! Zut, je vais être en retard au boulot. Le temps de prendre une douche, de m'habiller et d'affronter les bouchons à la sortie de l'autoroute, je serai même très en retard. Mais, finalement, je m'en fiche un peu.

Ma mère porte un pantalon écossais dans les tons rose et brun, avec une chemisette de golf blanche et une casquette négligemment posée sur sa tête.

— Où vas-tu ?

— Au golf. Je joue deux fois par semaine avec Richard et Betsy.

— C'est qui ?

— Je suis sûre que tu les connais.

Et moi je suis sûre du contraire.

— Tu rentres quand ?

J'essaie de ne pas avoir l'air trop suppliant. N'est-ce pas moi qui souhaitais la voir vivre sa vie ? Je n'ai d'ailleurs pas changé d'avis.

— Disons, vers 14 heures. Enfin, en principe, car nous déjeunons au club. Si tu venais nous rejoindre ?

— Non, merci.

— Tu vas travailler, je suppose ?

— Non.

En cet instant précis, je ne peux supporter l'idée de me retrouver au bureau.

— Mais alors, que vas-tu faire ?

Avaler tout un tube d'Advil, peut-être ? Ou mettre la main sur un des fusils de chasse de Jan ?

— Je ne sais pas encore, mais je vais y penser.

— Bon. La maison est à toi. Tu peux rester ici tout le temps que tu veux, tu es la bienvenue.

Elle fait un grand geste circulaire de la main comme s'il s'agissait d'une véritable caverne d'Ali Baba.

— Merci.

Elle m'embrasse... à côté de la joue. Pourquoi ai-je l'impression d'être soudain une intruse ?

Je reste au lit une heure de plus, incapable de chasser un souvenir désagréable de mon esprit... Une scène que je me repasse en boucle dans les moindres détails. Chris et moi. Mais ce n'est pas notre dispute de la veille que je revois, ni la peine que j'ai lue sur son visage — encore que cette image menace de revenir à tout instant.

Non, ce qui me hante l'esprit, c'est la nuit où il m'a demandée en mariage.

Nous avons été tous deux surpris par l'intensité de notre amour, et par la vitesse avec laquelle nous sommes passés du stade de parfaits inconnus à celui d'amoureux transis. En fait, nous avons succombé à la passion, une force capable de frapper sans prévenir. Et c'est exactement ce qui s'est produit. Notre désir passionné nous a souvent menés dans des situations plutôt burlesques. Par exemple dans les toilettes d'un théâtre, ou un vestiaire, lors d'une réception...

Chris se mettait toujours en quatre pour moi. J'adorais sa façon de me dorloter, et j'essayais de lui rendre la pareille en courant les boutiques pour lui pendant la pause-déjeuner, en lui envoyant des cartes e-mail ou en lui laissant des petits billets doux dans son porte-documents.

Un soir, nous nous sommes retrouvés dans l'appartement de Chris. J'étais assise

comme un nabab dans le grand fauteuil, un verre de vin posé sur l'accoudoir avec une petite assiette de fromage — du parrana — que Chris m'avait coupé en tranches.

Je me sentais bien, j'étais sereine et amoureuse lorsque, une demi-heure plus tard, Chris m'a appelée dans la cuisine. Il y avait une petite table dans un coin, là où nous nous asseyions la plupart du temps, mais, cette fois, la cuisine avait quelque chose de totalement différent. Il flottait dans l'air une vague odeur d'ail un peu âcre, mais là n'était pas l'important. La cuisine était tout illuminée, des petites lumières blanches qui me rappelaient Lincoln Park sous la neige au moment de Noël. Chris en avait même accroché tout autour des deux grandes fenêtres et au-dessus des placards. Il y avait des bougies posées partout, sur les meubles, sur la cuisinière, le rebord des fenêtres... Et il avait dressé la table pour le dîner, avec au milieu le grand chandelier d'argent de sa grand-mère.

Je me suis tournée vers lui.

— Chris ?

Il portait ce soir-là une chemise bleu foncé qui donnait à ses yeux la couleur de la mer des Caraïbes. Son visage était souriant, mais on le sentait nerveux. Il a pris un air solennel en faisant un geste vers la table, et j'ai vu que sa main tremblait un peu.

— C'est quoi, tout ça ?

— C'est un dîner spécial. Si tu veux bien t'asseoir.

Une fois à table, Chris m'a servi un pâté croustillant aux cèpes, tout juste sorti du four.

Je m'en léchais déjà les babines... Et effectivement, dès la première bouchée, j'ai craqué.

— Mmm... c'est vraiment délicieux !

— J'ai quelque chose à te dire, ça ne peut pas attendre.

Et, soudain, je l'ai retrouvé à genoux près de ma chaise.

— Mais qu'est-ce que tu... ?

Il a posé un doigt sur mes lèvres pour m'imposer le silence.

— Sais-tu ce que tu représentes pour moi ?

J'ai ri bêtement. Mais j'ai senti à ce moment que ma vie allait prendre un autre cours.

— Oui. Je suis ta petite amie.

Il s'est mis à rire.

— Oui, Dieu merci. Mais tu es aussi...

Il s'est alors interrompu, incapable de poursuivre. Puis il a baissé la tête, a pris une longue inspiration et, me regardant de nouveau dans les yeux, il s'est lancé.

— Billy Tremont, tu es la personne qui m'est la plus chère au monde.

J'ai refoulé les larmes qui commençaient à perler à mes paupières. Sa phrase continuait de résonner à mes oreilles. Personne ne m'avait jamais fait une telle déclaration, ni ma mère, ni mes sœurs, ni aucun ami. Et encore moins mon père.

— Toi aussi. Tu es l'être le plus gentil qui soit.

— Tu sais, je t'ai préparé un discours... mais je n'y arriverai jamais.

Il a fouillé dans la poche de son pantalon et en a sorti une petite boîte recouverte de taffetas noir. Il l'a ouverte, et je l'ai aperçue... Une alliance en platine sertie de petits diamants, avec en son centre un gros diamant qui brillait de mille feux.

— Veux-tu m'épouser ? Billy, veux-tu rester la personne la plus chère à mon cœur pendant toute ma vie ?

C'est là que j'ai fondu en larmes. De véritables sanglots impossibles à réprimer. J'ai crié :

— Oui ! Oui, oui, oui... !

Je lui ai sauté dessus pour le serrer dans mes bras, et il est tombé par terre.

Ce soir-là, nous n'avons pas dîné.

Et voilà... c'est cette scène que je suis en train de revivre bien au chaud dans mon lit, chez ma mère. Ce souvenir me rappelle à quel point j'ai été nulle avec Chris. Je me mets dans sa peau... J'imagine ce qu'il a pu ressentir en apprenant que la personne la plus importante de sa vie l'avait trahi, bafouant leurs serments en quelques secondes, presque par hasard, comme si tous ces mots ne représentaient absolument rien.

Je me sens d'autant plus méprisable que la déclaration de Chris a eu un impact émotionnel énorme sur moi, ce soir-là. Plus encore que la bague ou la perspective du mariage.

Je roule à plat ventre et j'enfouis mon visage dans les draps. Aujourd'hui, je ne suis « la personne la plus chère au monde » de personne.

— Lizbeth, c'est Billy.

— Bonjour. Vous êtes en route ?

— Pas vraiment.

Pour être précise, je suis toujours en pyjama, dans la cuisine, en train de me concocter une tasse de thé vert, en espérant que les antioxydants dont on fait la pub sur la boîte vont me débarrasser de tout ce qui s'est passé ces trois dernières semaines. Malgré les encouragements d'Odette, hier soir, je n'ai aucune idée de ce que je pourrais faire pour changer le cours des choses. La seule initiative que j'ai prise — parler à Chris — s'est soldée par un échec cuisant.

— Je ne vais pas très bien.

C'est un euphémisme. Je me sens déprimée, vidée.

— C'est sûrement cette grippe de printemps. Je connais cinq personnes qui l'ont attrapée. Il faut faire très attention si vous ne voulez pas qu'elle se transforme en pneumonie.

— Je ferai attention, merci. Je suis sûre que ça ira mieux demain.

— Super... Au fait, Roslyn vous cherche, je vous la passe.

Je serre les poings. Cette Roslyn doit avoir un détecteur d'embrouilles ultrasensible !

Elle prend aussitôt le relais de Lizbeth.

— Billy, je suis navrée d'apprendre que vous ne vous sentez pas bien.

Je toussote pour faire plus vrai. Et je réponds d'une voix mourante.

— Ça va aller, merci.

Roslyn marque une brève pause. Je sais très bien que Roslyn considère la maladie comme une faiblesse. Et, du coup, les gens qui tombent malades viennent quand même travailler avec leur rhume, leur grippe ou leur angine, luttant de leur mieux contre la fièvre et le nez qui coule. Mais, ce faisant, ils contaminent tous leurs collègues. Enfin tous sauf Roslyn, naturellement. Cette femme n'est jamais malade, jamais énervée... Au pire, elle n'est que très légèrement au-dessous ou au-dessus de son état normal, qui a tout de l'encéphalogramme plat !

Elle me dit, avec autant de compassion que si elle commandait un hamburger :

— Bon, prenez soin de vous. En fait, je voulais vous dire quelques mots au sujet du budget Teaken.

Résignée, je m'empare d'un siège, et j'approche de moi la tasse de thé.

— Je vous écoute.

Vingt minutes plus tard, il n'y a plus de thé vert, et je suis penchée au-dessus du coin petit déj, grommelant des réponses à la liste exhaustive des questions de Roslyn sur le budget et le compte de résultat de Teaken. Elle me demande aussi où en est la commande de nouveaux posters pour mettre dans le hall... Une tâche qui apparemment m'incombe. Je suis accablée... Tout ça est d'un ennui... ! Où sont passées mes petites séances de créativité ?

Quand j'étudiais pour nos clients la meilleure façon de rédiger un communiqué de presse, ou quand je cherchais de nouveaux médias à contacter ? Ce sont ces décisions, ces questionnements qui m'ont fait aimer ce boulot, mon ancien boulot de responsable de clientèle. Je ne trouvais jamais le temps long, ni ces tâches indignes de moi. Depuis que je suis directrice adjointe, je fais du business à longueur de journée...

Avant, je m'éclatais dans ce que je faisais, à part naturellement les moments où j'étais obsédée par cette promotion, sans même prendre le temps de réfléchir à ce qui se cachait derrière le poste de directrice adjointe.

Roslyn arrive enfin au bout de ses questions.

— Bien, nous verrons plus tard quel responsable de clientèle choisir pour la nouvelle association caritative de Bull.

J'ai une envie folle de crier : « Moi ! Laissez-moi m'en charger ! » Mais je suis directrice adjointe, je n'ai plus à travailler sur les budgets clients, je vois les choses d'en haut... Je supervise.

Je réponds sans conviction.

— Bien sûr.

— Nous en parlerons demain, à votre retour.

Pneumonie ou pas, il est clair qu'elle s'en moque totalement ! Elle attendra juste de moi que j'aie passé une radio et que je prenne des antibiotiques puissants pour pouvoir retourner au boulot dès le lendemain matin.

Juste après avoir raccroché, je commence à composer le numéro d'Evan. J'ai pris pour habitude de demander l'avis d'Evan à tout bout de champ. C'est ainsi que notre amitié fonctionne depuis près de huit ans. Mais j'ai, ou plutôt *nous avons*, tout gâché. Je coupe aussitôt la ligne et je reste là, assise au bar. Dans la seconde qui suit, je refais son numéro. Je ne vais tout de même pas passer ma vie à l'éviter ! Nous devons avoir une petite conversation sur ce qui s'est passé. Même si je ne sais pas trop ce qu'il en ressortira.

Je l'appelle sur sa ligne directe, et il répond dès la seconde sonnerie.

— Bonjour, c'est moi. Billy.

Léger temps mort.

— Où es-tu ? Je viens de passer à ton bureau...

— Je suis malade.

— C'est sérieux ?

— Non. C'est dans ma tête que ça se passe.

Nous éclatons de rire tous les deux, mais sans grande conviction.

— Je me demandais si tu te déciderais à me reparler un jour...

— Je sais, désolée. Je t'ai évité.

Il me dit d'un air taquin :

— Tu sais, je me suis déjà fait larguer par d'autres femmes avant toi. Pas beaucoup, mais...

J'essaie encore de rire, mais ce n'est qu'un rire forcé. Nous restons silencieux, plus longtemps cette fois. Un silence qui en dit long, car, lorsque nous papotons au bureau, nous n'avons pas pour habitude de marquer la moindre pause.

— Je suis désolée, Evan.

— De quoi ?

Que répondre à ça ? « Je suis désolée d'avoir souhaité que tu me désires » ? ou « Je suis désolée de ne pas avoir eu assez de volonté pour résister à ce désir » ?

Je finis par lâcher :

— Pour l'autre soir.

— Moi pas. Ou plus exactement, je suis désolé que tu te sentes gênée, et aussi pour Chris, car tu sais combien je l'apprécie. Mais je ne regrette pas ce qui est arrivé.

Le seul fait d'entendre le nom de mon mari dans la bouche d'Evan me donne envie de partir en courant.

Je me lève pour ouvrir les portes-fenêtres qui donnent sur le solarium et la belle pelouse de ma mère. C'est une journée de printemps assez agréable, mais, quand bien même nous serions en février en plein blizzard, ce serait pareil. Je n'arrive pas à profiter de l'instant.

— Ça ne se reproduira plus.

Je suis soulagée d'avoir dit ça. Voilà ce qui s'appelle agir, comme dirait Odette. Du coup, je m'enhardis et j'en rajoute.

— Je t'aime beaucoup, Evan, tu le sais, mais il est exclu de recommencer. J'aime mon mari, et je regrette de t'avoir entraîné sur ce chemin.

— On verra bien.

— Non, c'est tout vu.

Pas question de le laisser m'embobiner. Il faut dire que son pouvoir de persuasion est légendaire, que ce soit auprès de ses clients, des vendeuses de magasin ou des femmes qu'il fréquente. Il pourrait facilement vendre un frigo à un Esquimau... Et je sais qu'il serait encore plus difficile de lui tenir ces propos face à face, alors je tente de me montrer convaincante.

— Ce qui s'est passé ne se reproduira plus jamais. Je te demande de respecter ma décision.

Il pousse un soupir.

— Quand reviens-tu au bureau ?

— Demain, je suppose. Mais peu importe. Je parle très sérieusement.

— Bon, alors à plus tard.

Après avoir raccroché, je fais une toilette rapide, je me brosse les cheveux, puis je me lave les dents en espérant me sentir mieux après. Erreur ! Je ne cesse de penser à ce coup de fil, et je me sens de plus en plus coupable. Pas seulement à cause du souvenir des mains d'Evan sur mon corps, dans cette chambre... C'est à cause du coup de fil lui-même. Le seul fait d'avoir parlé à Evan me donne l'impression d'avoir trahi Chris une nouvelle fois.

Je retourne alors à la cuisine, et sans même penser à ce que je vais lui dire, j'appelle Chris à son boulot. Sa secrétaire m'apprend qu'il est de nouveau en réunion, mais qu'il devrait avoir fini dans dix minutes et qu'il me rappellera. Je reste assise près du téléphone de ma mère, sans rien faire. Au bout de vingt minutes, je refais le numéro.

— Il n'est toujours pas sorti de réunion.

Est-ce l'effet de mon imagination, je trouve que la voix de la secrétaire sonne faux.

Je raccroche et je pianote sur le téléphone pour faire en sorte que le numéro de ma mère n'apparaisse pas sur l'écran de mon correspondant. Puis je compose le numéro de Chris. Il répond aussitôt, d'un ton lugubre.

— Chris Rendall à l'appareil.

— C'est moi.

Silence.

— Je voulais juste te dire que je suis chez ma mère.

— Bon, merci. Donne-lui le bonjour de ma part.

Nouveau silence embarrassé, que je m'empresse de combler.

— Je voulais aussi te dire que je t'aime plus que tout au monde. Je regrette tellement ce qui est arrivé ! Je ferais n'importe quoi pour que tu me croies.

Mon Dieu, pourquoi est-ce si difficile de trouver les mots justes, d'expliquer ce que je ressens ? J'ai l'impression une fois de plus de prêcher dans le désert.

— Laisse-moi un peu de temps...

— Je veux bien, mais combien de temps ?

— Je ne sais pas, Billy.

Il y a un tel désespoir dans sa voix... On dirait que l'éternité ne suffirait pas à effacer sa peine.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Rien. Pour l'instant, j'ai besoin d'être seul.

— Je t'en prie, Chris. Dis-moi ce que je pourrais faire, ou dire, pour...

Mais à quoi bon ? Je lui ai dit les choses en face, et il me demande du temps. C'est pourtant simple... et si compliqué à la fois.

— Chris, nous devons parler de ce qui nous arrive, de notre couple.

Il me dit d'un ton sans réplique, qui me fait froid dans le dos :

— Tu as raison, mais pas maintenant. Je te rappellerai. Au revoir.

« En mémoire de Jan Lovell que j'ai beaucoup aimé », dit la plaque. Ma mère l'a apposée sur le côté de la maison, tout près du barbecue où Jan est mort il y a trois ans.

J'ai tondu la pelouse, en espérant que l'air printanier me calmerait un peu... et me doperait pour me donner la force d'agir. J'ai pensé à Chris, et au jour de nos fiançailles, mais tout est déjà si loin que j'ai les idées confuses et que je ne parviens pas à raisonner comme il faut. Tandis que j'avance, l'herbe s'aplatit sous mes pieds nus, et les rayons du soleil viennent par instants me caresser le visage. Et puis, soudain, je tombe sur cette plaque. Je n'y ai pas prêté attention ces derniers temps, il faut dire que nous venons rarement par ici. Cette partie du terrain, avec ses deux barbecues (l'un au charbon de bois, l'autre au gaz, car, d'après Jan, ils donnaient des saveurs différentes), était le domaine de Jan. Ils sont toujours là, comme des sentinelles guettant son retour. Mais de Jan ne subsistent que cette plaque et le souvenir de l'immense cadeau que j'ai reçu de cet homme, aussi important peut-être que la bague de fiançailles de Chris : un cadeau à l'occasion de mon diplôme de fin d'études.

Jan et ma mère étaient mariés depuis un an, et je l'aimais bien, mais j'étais méfiante. Je faisais tout pour ne pas m'attacher à lui, sachant qu'il pouvait suivre les traces de mon

père et prendre la poudre d'escampette. Cette prudence me semblait de mise, et j'avais le sentiment que Jan voyait les choses comme moi.

Le soir précédant la cérémonie de remise des diplômes, ma mère a organisé une petite fête. Elle était à la maison, discutant avec les traiteurs, et s'assurant que la maison était d'une propreté irréprochable (comme toujours) pendant que j'étais avec Jan pour les préparatifs du barbecue. Jan procédait à un certain nombre de contrôles préliminaires, comme un pilote de ligne faisant sa check-list avant de décoller. Il s'assurait qu'il y avait assez de gaz, testait tous les brûleurs, nettoyait les grilles et préparait le charbon de bois. Je ne savais pas très bien pourquoi il m'avait fait venir avec lui, sans doute pour lui tenir compagnie. L'herbe était humide, car il avait plu quelques heures plus tôt, et nous étions là tous les deux, une canette de soda à la main, regardant le soleil tenter une percée à travers les nuages gris.

Après avoir huilé les gonds des couvercles d'un des barbecues, Jan a pris une grande inspiration et m'a dit de sa voix de basse un peu rauque :

— C'est bien, Billy. Nous avons fini.

Habituellement, il portait des chemisettes de golf et un treillis — l'uniforme du retraité —, mais, ce jour-là, maman avait réussi à lui faire endosser une chemise blanche amidonnée. Il avait aussi soigné sa coupe en brosse et n'arrêtait pas de se passer la main dans les cheveux et de tirer sur son col, comme s'il était impatient de remettre sa tenue préférée. C'est alors qu'il m'a dit :

— J'ai quelque chose pour toi.

— D'accord. Tu veux que je prenne le chiffon qui est à l'intérieur ?

J'ai pointé du doigt la serviette qu'il avait utilisée pour nettoyer le gril.

— Non, mon chou.

Depuis qu'il était marié avec ma mère, il me donnait le même petit nom gentil que ma mère. Jan a penché la tête en m'observant, et je me suis sentie un peu mal à l'aise, étant peu habituée à ce qu'on me regarde ainsi. Et puis, je n'avais pas encore totalement apprivoisé mon corps d'adolescente. Mais, lorsque j'ai regardé Jan à mon tour, je me suis détendue. Il hochait la tête et se préparait, de toute évidence, à me dire quelque chose. Il paraissait étrangement ému, et se passait la main dans les cheveux comme pour chasser son embarras.

Moi, j'attendais... Et j'entendais la voix de ma mère qui houspillait ses fournisseurs.

Jan a tendu la main vers une étagère, près du barbecue, et s'est emparé d'une petite enveloppe jaunie.

— Tiens, c'est pour toi. C'est une pièce de monnaie. Je sais, ça n'a pas l'air d'avoir beaucoup de valeur, mais cette pièce est très particulière.

Il a extrait de l'enveloppe une pièce cuivrée. Dans les gants de protection, la pièce semblait particulièrement minuscule.

J'ai dit merci en examinant mon cadeau. D'un côté, on voyait une femme qui semblait planer dans les airs, les bras ouverts. Jan m'a expliqué.

— On l'appelle la *Libertà Librata*. J'ai eu cette pièce, et quelques autres, lorsque je faisais mon service en Italie. Je les transportais dans ma poche, et chaque fois que quelque chose allait mal — c'est-à-dire souvent — je regardais cette pièce. J'ai toujours cru qu'elle pouvait me donner du courage. Elle représentait pour moi la liberté, et m'insufflait de la force, tu comprends ?

J'étais tout excitée que Jan me confie une chose aussi personnelle. Car si Jan était la crème des hommes — tout ce qu'il faisait en donnait la preuve — il n'était pas très bavard.

— Bien sûr. Et tu veux me donner cette pièce ?

Il m'a tapoté l'épaule.

— En effet. Tu es devenue une *Libertà Librata*, maintenant. Tu as pris ton envol, et... Tu sais, tu vas me manquer quand tu seras à la fac...

— Tu vas me manquer aussi.

Je me suis mise soudain à trembler, terrifiée à l'idée de quitter le lycée, ma mère, pour aller à la fac. J'avais réussi jusque-là à chasser cette pensée en me focalisant sur mon job d'été et en essayant de me convaincre que le mois d'août était très, très loin.

— C'est vraiment gentil de me donner cette pièce.

Il a alors prononcé une phrase qui a tout changé pour Jan et moi.

— J'en ai donné une à tous mes enfants.

A cet instant, j'ai pris pour la première fois conscience que j'aimais profondément cet homme. Le fait qu'il me considère comme l'un de ses « enfants » était pour moi le plus beau cadeau du monde.

Et maintenant, là, devant la plaque commémorative, je sens une vague de tristesse m'envahir. Je pense à tout ce que ma mère a perdu lorsqu'il est mort. Ce qu'il a dû lui manquer pour qu'elle ait fait apposer cette plaque sur le mur de sa maison, comme une mini-pierre tombale... !

Et je me dis que, moi, j'ai aussi beaucoup perdu avec sa disparition.

Je fais alors demi-tour, comme si quelque chose me poussait à agir, direction l'ex-cabinet de travail de Jan. Des photos de sa nombreuse famille sont alignées sur les murs. Il y a toujours son bureau, un vrai bureau d'homme avec un fauteuil en cuir. Je suis heureuse que la pièce soit restée telle qu'elle était, comme une trace de son passage. C'est le signe que ma mère ne s'est pas débarrassée de tout son passé pour commencer une nouvelle vie.

J'ai soudain envie d'essuyer la fine couche de poussière qui recouvre l'ordinateur et de le rallumer. Ma mère n'est pas fan des e-mails, elle trouve ça trop impersonnel. Elle préfère écrire des petits billets sur du papier à lettres personnalisé, avec son nom en relief tout en haut de la feuille, en lettres d'argent. Son seul accès à Internet est un vieux clou qui met un temps fou à se connecter.

Une fois la connexion établie, je surfe aussitôt sur Google.

J'hésite un peu, jouant avec le stylo argent Mont Blanc de Jan, qui est toujours dans le

porte-crayon en cuir.

Allez, vas-y, Billy. Lance-toi !

Je repose le stylo et je tape « Brandon Tremont », le nom de mon père.

La dernière fois que j'ai fait cette tentative, c'était il y a des années, bien avant l'essor d'Internet. Et je n'ai trouvé qu'un arbre généalogique avec les descendants d'une famille Tremont à Pelahatchie, dans le Mississippi. On y mentionnait le nom d'un certain Brandon Gunnison Tremont, né en 1859. De toute évidence, ce n'était pas mon père. Curieusement, le fait de tomber dans une impasse m'a soulagée. Mon père était introuvable, et je n'en faisais pas une montagne. Mais ça n'a pas empêché mon obsession et ma curiosité de croître au fil des ans jusqu'à ces dernières semaines, quand tous mes tourments et mes questionnements ont été effacés comme par miracle de mon cerveau, me laissant comme vidée de toute substance. L'obsession que j'avais de mon père était en fait le seul lien qui me rattachait à lui, et il n'était plus à présent qu'un fantôme. Mais je tenais à dire un adieu officiel à ce fantôme, et peut-être à avoir la réponse à certaines questions que l'enfant qui est en moi s'est posées si longtemps...

Je fais un bond en arrière, comme si j'avais reçu une gifle. En tapant le nom de Brandon Tremont, voilà que j'obtiens plus de vingt-six mille résultats ! Je réitère la recherche en mettant le nom entre guillemets pour n'obtenir que les résultats correspondant au nom complet et dans l'ordre. Cette fois, il n'y en a plus que quatorze. Le nom de mon père figure-t-il parmi eux ?

Je clique sur le premier, d'un doigt lourd et maladroit. Apparemment, il existe un site web Brandon Tremont, celui d'un consultant graphique. Mon père aurait-il un site web ? Se serait-il reconverti dans l'informatique ? Tout est possible, je ne serais pas autrement surprise d'apprendre qu'il travaille dans un cirque...

Je clique sur le lien « biographie », et j'ai droit à une photo de Brandon Tremont, un gosse qui doit avoir dans les dix-huit ans, les cheveux blanc albinos et le visage plein d'acné.

Je reviens sur Google. Le deuxième et le troisième résultat concernent eux aussi le Brandon acnéique, qui, apparemment, a fait partie de l'équipe de hockey de son lycée. Le quatrième et le cinquième font référence à un Brandon qui réside à Tampa, en Floride..., mais, comme il s'agit d'un Noir, j'en déduis que ce n'est pas mon père non plus. Je commence à me demander s'il ne vaudrait pas mieux faire appel à un détective privé. Mon père n'ayant jamais plus donné de nouvelles à ma mère et s'étant défilé de ses responsabilités depuis des années, je suis en droit de penser qu'il a très bien pu changer de nom...

Lorsque je clique sur le sixième résultat, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une erreur de lien, car je tombe sur le site web d'une librairie de Telluride, dans le Colorado, dont le nom est *De A à Z*. Mais je note qu'il y a une rubrique infos sur les propriétaires du magasin. Je clique dessus d'un doigt devenu soudain rapide et léger, ce qui m'effraie un peu. J'en souhaite presque que ce clic n'ait pas été enregistré... et, sans réfléchir, je fais bouger le curseur jusqu'en haut de l'écran pour cliquer sur la flèche de retour en arrière.

Trop tard. Le voilà... En plus âgé, bien sûr. Les cheveux n'ont plus ce brun chaud d'antan, ils sont devenus gris argenté. Quant aux immenses yeux bruns, ils sont cernés de pattes d'oie. Il a son bras posé sur l'épaule d'une femme aux cheveux crépus couleur de miel, et qui porte des lunettes à monture en écaille de tortue. Sous la photo, on peut lire cette légende : « Brandon et Lillian Tremont, propriétaires du magasin *De A à Z*. »

Sans quitter la photo des yeux, je décroche le téléphone posé à côté du bureau de Jan, et je compose le numéro de United Airlines.

— Je voudrais un billet pour Telluride, dans le Colorado. Y a-t-il encore de la place pour aujourd'hui ?

14.

L'hôtesse me demande si je désire une boisson avant le décollage. Il faut reconnaître que, en première classe, elles sont beaucoup plus gentilles, et comme c'était le seul billet qui restait pour le vol à destination de Denver... Heureusement que j'avais des kilomètres de bonus à force de voyager pour affaires.

— Un jus d'orange, peut-être ?

— Un chardonnay, s'il vous plaît.

Il n'est que 15 h 45, et ce n'est peut-être pas l'heure idéale pour boire du vin, mais je crois que, même à 7 h 30 du matin, j'aurais fait le même choix.

— Tout de suite, madame.

De toute façon, l'hôtesse en a vu d'autres.

On me sert le chardonnay dans un dé à coudre déguisé en verre à vin. Je l'engloutis en trois secondes tandis que d'autres passagers font la queue pour atteindre l'arrière de l'appareil, là où je m'installe d'habitude.

— En souhaitez-vous un autre ?

— Oui, s'il vous plaît.

Je résiste à l'envie folle de réclamer la bouteille.

Tout ça va si vite ! A la vitesse de l'éclair, pourrait-on dire, alors que jusqu'à présent, rien n'a jamais été rapide dans ma vie si ce n'est mon amour pour Chris.

Moi, je planifie les choses, j'observe, et, comme je l'ai dit récemment à Odette, j'ai une fâcheuse tendance à toujours tout remettre au lendemain ! Il n'y a même pas vingt-quatre heures, j'étais dans le bureau d'Odette, à me demander quoi faire de ma vie. Et, depuis, j'ai avoué un début d'infidélité à mon mari, je suis partie de chez moi, je me suis lancée sur les traces de mon père et je me retrouve dans un avion pour aller le rencontrer.

On m'apporte un deuxième verre de vin, plein à ras bord, cette fois. Je décoche un sourire reconnaissant à l'hôtesse, l'air de dire « Un autre ne serait pas de refus ». Car il

faut bien admettre que mon entreprise est plutôt hasardeuse : je me suis contentée de localiser mon père sur Internet sans même lui passer un coup de fil, sans appeler non plus la librairie pour savoir si le magasin existe toujours, si le propriétaire n'a pas changé et s'il habite toujours dans le coin.

J'imagine mon père en animal ombrageux, susceptible de prendre peur assez vite. Avec un homme de cette trempe, il faut marcher sur des œufs. C'est une image totalement différente de celle que j'avais de lui étant enfant. Je le voyais à l'époque comme un homme grand et fort, parfaitement à l'aise avec son aréopage féminin. Il était celui qui vous soulevait et vous lançait en l'air pour vous faire hurler de rire, et maman ne manquait jamais de lancer un « Brandon ! » désapprobateur, mais avec un sourire dans la voix. C'était l'homme capable de parler deux langues étrangères, des mots qui sonnaient bizarrement à mes oreilles. C'était le chef de famille, le soleil autour duquel nous tournions toutes. Mais il est parti un jour, et mes sentiments à son égard se sont métamorphosés : je suis passée de l'attente désespérée à la haine, puis à la négation de son existence, et même à l'idée obsédante que c'était moi — sa fille cadette — qui lui avait fait peur au point de le faire fuir. Seul.

A présent, il n'est plus seul. Si j'en crois les infos de son site web, il a épousé une certaine Lillian aux cheveux crépus. Bizarrement, cette pensée me rend jalouse et me met en colère. Quant à son boulot de libraire, j'avoue qu'il me rend perplexe. Mon père n'a jamais été du genre à adorer les livres, enfin, d'après mes souvenirs. Après tout, qu'est-ce que j'en sais ? Je ne connais absolument rien de lui.

Pendant toute la durée du vol, j'ai encore droit à quelques verres de vin, puis je réussis à faire un petit somme d'une heure. A l'escale de Denver, je fais un saut aux toilettes pour me débarbouiller et me refaire une tête convenable. Je n'ai qu'un petit sac avec moi, celui où j'ai rangé mes affaires lorsque je suis partie de la maison. J'ai griffonné un petit message à ma mère pour l'informer de mon départ et lui dire que je l'appellerais.

En fouillant dans le sac, je m'aperçois que j'ai oublié mon lait démaquillant, ma crème hydratante et ma brosse (la seule capable de discipliner mes mèches folles en douceur). Je n'ai pas non plus de collant de rechange, ni ces amours de chaussures italiennes que je viens d'acheter. Et pas de chemisier digne de ce nom. Je m'effondre sur le carrelage, luttant contre la panique qui s'empare de moi. Je suis partie sur un coup de tête, et j'ai l'impression d'être à la dérive... Une femme entre deux âges pénètre dans les toilettes et s'étonne de me voir là, affalée par terre. Je saute sur mes pieds en louchant avec envie sur son énorme valise à roulettes, qui contient sans doute de quoi survivre pendant trois bonnes années.

Je sors des toilettes pour aller m'acheter quelques produits de première nécessité : shampoing et après-shampoing, crème hydratante, dentifrice. Je me sens déjà nettement mieux. Je passe à la boutique suivante et je prends deux T-shirts : un jaune et un rose, les couleurs du printemps... Je n'ai aucune idée du temps qu'il peut faire à Telluride — pour être honnête, même avec une arme pointée sur moi, jamais je n'aurais trouvé Telluride sur une carte ! Je sais seulement qu'il s'agit d'une région montagneuse, sans doute assez froide. Je m'empresse donc de suivre l'exemple de la femme à la grosse valise en achetant

un sweat-shirt et un coupe-vent. Je tombe aussi sur une visière de golf qui me semble parfaite pour Chris, et que je m'empresse de faire ajouter à ma note. C'est un peu pathétique, cette visière. Le maigre cadeau d'une mauvaise épouse. Mais je me sens obligée de lui acheter quelque chose, et de transporter cette chose dans mon sac, histoire de me prouver qu'il m'accompagne, où que j'aille.

L'avion qui m'emporte vers Telluride est un vieux coucou minuscule qui fait un bruit d'enfer et nous ballote dans tous les sens. Trois quarts d'heure après le décollage, le pilote fait une annonce : « Sur votre droite, vous pouvez voir la ville de Telluride. Nous atterrirons dans quelques instants. »

Je regarde par le hublot : le soleil est en train de se coucher sur un petit hameau qui me fait penser à une boîte de bonbons avec ses maisons multicolores aux toits de bardeaux. L'avion amorce un virage vers la gauche, et je ne vois plus qu'un bout de ciel rougeoyant à travers le hublot. Puis il entame sa descente.

Contrairement à ce que je craignais, la librairie n'est pas fermée. Elle est toute pimpante, entre deux autres boutiques plongées, elles, dans le noir pour la journée. A quelques pâtés de là se trouve le New Sheridan, un hôtel qui me semble parfait pour une simple escapade. Je vois quelques clients entrer et sortir, tandis que des rires fusent du bar d'à côté. J'aurais peut-être dû me préoccuper plus tôt de savoir s'il y avait une chambre de libre, car il fait déjà nuit et je dois trouver à me loger sans tarder. Mais cette librairie m'attire comme la flamme attire les moustiques.

Je fais quelques pas dans sa direction. Nerveuse comme je ne l'ai jamais été, je lorgne dans la vitrine de la boutique de fringues juste à droite de la librairie, en essayant de distinguer mon reflet entre les piles de jeans et un mannequin portant une jupe à fleurs. J'ai les cheveux en pétard — dormir dans l'avion n'a rien arrangé — et il ne me reste qu'une vague trace de maquillage. Ça devrait être le cadet de mes soucis...

En principe, un père se fiche pas mal de ce genre de détail, surtout s'il n'a pas revu sa fille depuis plus de vingt ans. Mais mon père à moi n'est pas comme les autres, et j'ai peur de sa réaction. Je mets donc un peu de rouge à lèvres et de poudre, et je me donne un coup de peigne.

La porte de la librairie est faite de vieux bois cintré. Lorsque je la pousse, elle se met à grincer, un grincement aussitôt suivi de quelques notes de musique classique style Mozart. La boutique est très vieille — les murs ont plus de quatre mètres de haut et sont couverts de livres, avec deux échelles de chaque côté. Au centre de la pièce, d'autres livres sont empilés sur des tables rondes avec des écriteaux placés devant : « Nouveautés en livres de poche ! » ou « Biographies ! » ou encore « Fiction historique ! »... Je me demande si ces points d'exclamation sont une idée de mon père ou de Lillian, mais, comme je n'ai aucun indice sur la personnalité de mon père, je ne risque pas de deviner. Je brûle d'impatience de le voir enfin, pour balayer ma tristesse et ma fatigue.

Un homme aux dreadlocks blondes façon rasta se tient à gauche, derrière la caisse. Je bredouille un vague « excusez-moi... », mais les mots s'étranglent au fond de ma gorge. Je toussote, et je repars à l'attaque.

— Désolée (*de quoi, au fait ?*), je cherche quelqu'un.

Il me sourit d'un air aimable et pose le livre de poche qu'il tenait à la main.

— Oui ? De qui s'agit-il ?

— Bran...

Je tente par deux fois de prononcer le nom de mon père. Impossible. On dirait une cliente de wagon-restaurant qui commanderait un muffin au son.

— Brandon Tremont... ?

Le type a l'air un peu moins aimable tout à coup, un peu sur ses gardes devant cette femme bizarre qui a un défaut de prononciation.

Je me mets soudain à imiter le ton de Roslyn.

— Oui, c'est ça, c'est bien ça. Puis-je le voir ?

Mon Dieu, le grand moment est arrivé.

— Je suis navré, mais il s'est absenté pour la journée. Puis-je vous aider ?

J'ai envie de répondre : « Oui, à trouver mon père. Mon père, ma famille, mon mari, ma vie... Ce serait super si vous arriviez à faire tout ça. » Mais je me contente d'avaler ma salive et de demander quand il rentrera.

— En général, il arrive le matin à 9 heures. Le magasin ouvre à 10 heures.

— Et Lillian ?

Je me demande pourquoi je pose cette question. Peut-être parce que je l'imagine dans l'arrière-boutique, et moi m'invitant chez elle à une réunion de famille.

Le type derrière la caisse se penche en avant, le sourire aux lèvres, faisant voler ses tresses blondes.

— Vous connaissez Lillian ?

— Euh, non. Pas du tout.

— Eh bien, je suis son fils.

Le choc de la nouvelle me cloue le bec. Dire que le fils de Lillian travaille avec sa mère, habite dans la même ville qu'elle alors que les filles de Brandon Tremont ne savent même pas à quoi ressemble leur père ni ce qu'il fait ! Il y a un instant seulement, je n'étais même pas certaine qu'il soit toujours en vie... Ça me semble si injuste que mon estomac se serre, me laissant dans un état nauséux, avec comme un goût de bile dans la bouche.

A moins que ce ne soit à cause des huit dés à coudre de chardonnay ?

— Vous êtes son fils...

Je suis incapable de proférer un seul mot, ne faisant que répéter ses paroles. Et tout à coup, je prends conscience de ce qu'il vient de dire. Se pourrait-il qu'il soit aussi le fils de Brandon, c'est-à-dire... mon *frère*? Il a l'air un peu plus jeune que moi, c'est donc tout à fait possible.

Il me tend la main en souriant. Il a les dents de travers, mais bien blanches.

— Je m'appelle Kenny.

Je lui serre la main.

— Et moi Billy Rendall. Et votre nom de famille à vous... ?

— Gilchrist.

Je pousse un long soupir. Je ne m'étais même pas aperçue que je bloquais ma respiration.

— Vous n'êtes donc pas le...

Kenny n'a pas l'air de comprendre ce que je veux dire.

— Vous n'êtes donc pas le fils de Brandon.

— Non. C'est mon beau-père.

En d'autres termes, Kenny est presque un parent. Allez savoir pourquoi, j'ai une furieuse envie de sauter par-dessus le bureau et de le prendre dans mes bras. L'idée de lui apprendre qui je suis m'effleure, mais mon père risque de partir en courant si jamais il apprend que je suis en ville. Et moi, je tiens à le voir maintenant, en dépit de ce qu'il a fait. C'est peut-être un salaud de première, mais j'ai envie de le voir, et de lui dire le mal qu'il a fait à notre famille en partant. Et je veux aussi lui demander *pourquoi*. Après, je quitterai Telluride.

En cet instant précis, je ressens cruellement l'absence de Chris. J'aimerais tant avoir mon mari à mes côtés.

— Vous voulez que je laisse un message à Brandon ?

— Non, merci. Je repasserai plus tard.

Tandis que j'approche du New Sheridan Hôtel, deux femmes me dépassent en devisant gaiement, traînant avec elles des gamins endormis dans leur poussette.

J'ouvre la porte de l'hôtel et je les vois disparaître au bout de la rue, penchées l'une vers l'autre d'un air complice. Ça me fait penser à Tess et à moi avant qu'elle ait ses enfants. Nous étions pratiquement tout le temps ensemble, nous avons même vécu à trois pâtés de maisons l'une de l'autre, à Lakeview. Nous papotons au téléphone avant d'aller au boulot, nous déjeunions ensemble, et plus tard, nous avons pris l'habitude de faire la fête ensemble, le soir. Mais, à présent, nos vies ont pris des chemins différents, et nous n'avons pratiquement plus le temps de nous voir.

Le réceptionniste me souhaite la bienvenue et me rassure : il y a encore quelques chambres disponibles.

— Vous avez de la chance. Si vous étiez arrivée la semaine prochaine, nous étions complets jusqu'à la fin de l'été.

— Je croyais que c'était une station de sports d'hiver ?

— Absolument, mais c'est encore mieux l'été. Nous organisons des festivals de cinéma, et de jazz. Vous êtes venue ici en simple touriste ?

— En effet.

Vous pensez, je rends visite à mon père !

Dès que je prends possession de ma chambre, je laisse glisser mes sacs par terre et je m'empresse d'appeler Tess sur mon portable. Voir ces deux amies dans la rue tout à l'heure m'a donné envie de reprendre contact avec elle, même si le prix à payer est d'avouer mon écart de conduite avec Evan.

C'est son fils Sammy qui me répond. Soudain, j'entends un grand bruit en fond sonore, suivi d'un hurlement qui doit venir de Joy, la cadette de Tess.

— Sammy, c'est tante Billy. Ta maman est là ?

Le téléphone tombe par terre, et j'entends la voix exaspérée de Tess sermonnant son fils. Elle me dit d'une voix fatiguée :

— Allô?

— C'est Billy.

— Salut, ma vieille. Quoi de neuf ?

Elle n'a pas l'air très motivée, mais difficile de la blâmer.

— C'est l'heure du bain ?

— Oui. Sammy veut entrer dans la baignoire avec son pantalon rouge, tu vois le genre... Quant à Joy, elle ne veut pas sortir de l'eau, qui est aussi froide que le lac Michigan.

— Ma pauvre...

— Ne t'inquiète pas... c'est la routine. Et toi, que deviens-tu ?

Oh, rien de spécial. Je viens de quitter mon mari et j'ai pris l'avion pour retrouver mon père.

— Disons que je viens de faire un truc un peu dingue, comme ça, sans réfléchir, mais...

Tess hurle :

— Sammy ! Pose-moi ça tout de suite ! Excuse-moi, Billy, mais il vient de prendre mon fer à friser, et j'ai oublié de l'éteindre. Il faut que je te laisse. Je te rappelle.

Je reste assise dans le silence de ma chambre d'hôtel, en priant le dieu de l'électrocution pour qu'il veuille bien épargner Sammy.

Et si j'appelais Chris ? J'ai envie d'entendre sa douce voix, de lui dire où je suis et ce que je suis venue faire, mais il a été très clair : c'est lui qui me rappellera lorsqu'il se sentira prêt. Je sors mon assistant personnel pour trouver le numéro de Hadley à Londres.

Pas de réponse, un simple message et la voix de Nigel, son mari, qui me demande avec son accent anglais un peu saccadé d'avoir l'« amabilité » de lui laisser un message. J'essaie alors de joindre Dustin à San Francisco, mais elle n'est pas là non plus. J'appelle son portable, et je suis immédiatement connectée à sa boîte vocale.

Je me laisse tomber sur le lit. J'ai désespérément envie de parler à quelqu'un pour lui dire où je suis. Il y a bien maman... Il y a peu de temps encore, c'était souvent vers elle que je me tournais quand j'avais besoin de discuter. Mais quelle sera sa réaction en apprenant que je suis partie à la recherche de mon père ? Sur le billet que j'ai laissé chez elle, je me suis contentée de dire que je l'appellerais plus tard. Mais je ne peux pas lui faire ça maintenant, j'aurais l'impression de la trahir, même si, au fond de moi, je sais que j'ai raison d'être venue. Il faut absolument que je renoue le contact avec mon père.

Deux minutes plus tard, me voilà de nouveau assise sur mon lit, à composer un numéro que je connais à peine. Je vais chercher les chiffres loin, très loin dans ma mémoire.

Quelqu'un décroche.

— *Holà !*

— Pourrais-je parler à Alexa ?

— *Momento.*

Je me lève et je fais les cent pas dans la chambre en me demandant ce que je vais bien pouvoir lui dire, et surtout pourquoi j'éprouve le besoin de l'appeler. En fait, quand je me suis dit que j'aimerais parler à une copine, c'est son nom qui s'est imposé à moi.

Alexa prend la communication.

— Bonjour, c'est Billy.

— Tiens, bonjour ! Je suis heureuse que vous m'appeliez. Vous ne devinerez jamais ce que j'ai fait aujourd'hui...

C'est vrai qu'elle a l'air d'être heureuse de m'entendre.

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai commencé à préparer un *business plan* pour la société que je veux créer.

— C'est génial !

— Oui, enfin, on verra. Après notre dernière rencontre, j'ai décidé de demander de l'aide, et j'ai trouvé une femme ici, au sein de ma communauté, qui vient d'ouvrir un cabinet juridique. Elle m'explique tout ce que je dois faire.

— Wow, je suis très impressionnée.

Je me retiens de dire que je suis également fière, très fière de la façon dont elle a rebondi, après son injuste licenciement, pour se lancer dans une nouvelle carrière. C'est exactement ce que j'essaie de faire, d'ailleurs. Prendre ce que la grenouille m'a apporté dans la vie, et en tirer le meilleur parti possible.

Nous discutons pendant vingt minutes de son *business plan* et de ses idées. Sa principale crainte est de ne pas avoir suffisamment de capitaux pour concrétiser son projet, mais il est clair que travailler à la création de sa boîte la rend plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été.

— Il y a tellement de choses à faire si mon projet aboutit...

— Vous y arriverez.

— Je ne sais pas, mais je vais essayer. Bon, assez parlé. Et vous, comment allez-vous ?

— Figurez-vous que je suis dans le Colorado.

Je fais à Alexa un résumé succinct des chapitres précédents, à savoir ma décision de retrouver mon père, en passant sous silence le fait que Chris m'a chassée de la maison.

— Mon Dieu, c'est génial pour vous. Quand je pense que je n'ai jamais vu une seule fois mon père !

— Vous plaisantez ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que ma mère est sortie avec lui il y a des lustres, et, quand il a appris qu'elle était enceinte, il a filé.

— Vous n'avez jamais eu envie de le retrouver ?

— Non. Je ne le considère pas comme mon père, au vrai sens du terme. Ma mère, ma tante et les gamins qui vivent avec moi, ce sont eux, ma vraie famille. Mais, vous, vous avez grandi avec lui, non ?

— Jusqu'à l'âge de sept ans.

Sept ans, c'est très court. Et puis c'est si loin... Tout à coup, je me dis que venir dans cette ville n'était peut-être pas une bonne idée. C'est même un peu risqué.

A l'autre bout du fil, Alexa perçoit mes doutes.

— Billy, vous devez tenter le coup. De toute évidence, il y a très longtemps que vous vous posez des questions. Maintenant que vous êtes sur le point d'aboutir, pas question de reculer !

On croirait entendre Odette. Elles ont raison toutes les deux : il est grand temps d'agir.

Le lendemain matin, j'appelle mon boulot et je demande à parler à Lizbeth.

— Je ne peux pas revenir aujourd'hui, et j'ai des doutes pour demain.

Mon vol pour Chicago est prévu pour demain matin, mais j'ignore si j'arriverai à temps pour aller au bureau.

— Vous êtes toujours malade ?

— Mmm...

— Roslyn veut vous parler.

Je m'étrangle.

— Lizbeth, c'est impossible pour l'instant. Pouvez-vous simplement lui dire que j'essaierai de revenir demain après-midi ? Merci.

Et je raccroche avant qu'elle puisse dire quoi que ce soit. Je regarde ma montre : 9 h 50. Mon père doit être dans sa boutique, et, dans dix minutes, c'est l'ouverture.

A 10 h 05, je pousse la porte de la librairie d'une main tremblante. Comme hier, la porte grince sur ses gonds, et le grincement fait place au même morceau de musique classique que la veille. Mais, cette fois, ce n'est pas Kenny qui se tient derrière la caisse.

C'est mon père.

Il a l'air plus âgé que sur la photo de son site web. Les cheveux sont plus rares, et plus gris. Il a le dos légèrement voûté et me paraît plus petit que dans mes souvenirs. En revanche, il porte une tenue plutôt jeune — un jean et un T-shirt brun — et arbore un magnifique bronzage.

Il est en train d'examiner quelque chose sur son ordi, les lunettes perchées sur le nez. Il me dit bonjour sans quitter l'écran des yeux, puis finit par lever le nez.

— Bonjour !

Je perçois le ridicule de la situation, moi en train de souhaiter une bonne journée à mon père d'un ton presque cérémonieux !

— Puis-je vous...

Mais il ne finit pas sa phrase. Il ôte ses lunettes.

Le morceau de musique classique touche à sa fin, et le silence s'installe dans la pièce. Un silence lourd comme une chape de plomb. J'essaie de trouver quelque chose à dire, mais rien ne vient, et mon père est apparemment confronté au même problème.

— Billy ?

Il se contente de prononcer mon nom d'un ton tranquille, avec un point d'interrogation au bout. Mais il m'a reconnue ! Ça me fait un sacré choc. Comment ce salaud a-t-il pu reconnaître au premier coup d'oeil sa fille cadette, qui avait sept ans lorsqu'il l'a vue pour la dernière fois ?

Je confirme d'un hochement de tête qu'il s'agit bien de sa fille Billy.

— Viens, entre.

Il s'empresse de venir à ma rencontre. Surprise, je fais un pas en arrière.

Il s'arrête net.

— Je suis désolé.

Encore sous le choc, je suis incapable de proférer un son. Il insiste.

— Allez, viens. S'il te plaît...

J'entends claquer la porte de service du magasin, et une femme nous rejoint dans la pièce. C'est Lillian. Ses cheveux ne sont pas aussi crépus que je le pensais. Elle aussi porte un jean sur ses larges hanches, et un sweater léger bleu ciel.

— Brandon, il faut absolument faire réparer cet évier, ça recommence...

Puis elle m'aperçoit.

— Oh, bonjour !

— Bonjour.

Apparemment, ce sont les seuls mots que je suis capable d'articuler.

Le regard de Lillian fait la navette entre Brandon et moi.

— Lil, je te présente ma fille Billy.

Mon père m'entraîne alors derrière la boutique, où il y a une sorte de petite cour bétonnée avec une table métallique peinte en vert menthe et une surabondance de plantes et de fleurs.

— Lillian adore jardiner...

Je hoche la tête. J'ai toujours du mal à trouver mes mots. Il faut dire que je ne m'attendais pas à un accueil aussi chaleureux. Ni à crever d'envie de tomber dans ses bras et de lui demander les raisons de sa désertion. C'est étrange.

La cour est protégée du soleil et l'air est frais, mais je vois le soleil briller au-dessus de nous dans un ciel sans nuages. Cet endroit est apaisant... Ce qui donne à cette expérience d'autant plus de force. Mon père est là devant moi, mon papa.

Nous nous asseyons tous les deux, et je recule ma chaise de la table. Je commence enfin à recouvrer mes esprits.

— Comment se fait-il que tu m'aies reconnue ?

Il sourit. Un sourire triste qui plisse le coin de ses yeux et ses joues tannées par le soleil.

— J'aimerais pouvoir te dire que je serais capable de reconnaître chacune de mes filles...

L'expression « mes filles » me fait bondir. Comment ose-t-il ?

— ... mais la vérité, c'est que je ne vous ai jamais perdues de vue.

— Comment ça ?

— Il y a des années, j'ai payé quelqu'un pour vous retrouver.

— Tu veux dire que tu nous faisais surveiller ? Par un détective ?

Il hoche la tête.

— Je ne te crois pas. Tu pars comme un voleur, tu n'envoies même pas un centime à ma mère, et tu gardes le contact à distance ?

Il scrute mon visage et ouvre la bouche pour parler, mais, au même moment, Lillian vient nous rejoindre avec deux tasses de tisane. Elles sont dépareillées, et l'une des soucoupes est ébréchée. Elle pose une des tasses devant moi.

— Vous prenez du sucre ?

Elle a une voix bizarre, et je prends conscience qu'elle est mal à l'aise pour son mari.

— Non, merci.

Lillian lance un sourire à mon père, comme pour l'encourager. Leurs regards se croisent.

— Merci, Lil.

Elle fait un geste vers la maison.

— Je vais m'occuper de la boutique.

Elle disparaît derrière la porte. J'avale une gorgée de tisane, de la camomille « aux vertus apaisantes », d'après l'étiquette. J'espère que ça me fera de l'effet.

— Je n'avais pas le droit de surveiller mes filles de loin, je le sais.

— C'est exact.

Il fait la grimace.

— J'ai fait cette démarche il doit y avoir une huitaine d'années. Je venais d'épouser Lillian, et elle a changé ma vie.

Il ébauche un sourire.

— Je dois dire qu'elle m'a changé en bien. Bref... Je savais qu'il n'était pas question de reprendre contact avec vous trois, j'y avais renoncé depuis longtemps car j'estimais ne pas être en droit de le faire. Et pourtant... il fallait que je sache si vous alliez bien. Alors j'ai fait appel à quelqu'un pour vous retrouver et me donner de vos nouvelles. Et, comme vous étiez devenues des adultes, il fallait aussi que je voie à quoi vous ressembliez...

— Tu lui as fait prendre des photos de nous ?

Il hoche de nouveau la tête, un peu honteux, et recule sur son siège comme s'il s'attendait à recevoir un coup.

Je détourne les yeux. Où ces photos ont-elles été prises ? Il y a huit ans, je passais le plus clair de mon temps à écumer les bars et à soigner mes gueules de bois. Si ça se trouve, il a une photo de moi sortant d'une pharmacie avec un énorme stock d'Advil. Et sans doute une photo avec Chris, plus tard. Le seul fait d'évoquer Chris me rend malade. Si seulement il était à mes côtés en ce moment, il m'aiderait à orienter la conversation avec cet homme étrange qui m'a donné la vie.

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû porter atteinte à votre vie privée, je sais que c'est impardonnable. Mais j'avais tellement besoin de savoir que vous alliez bien ! Je savais que je ne méritais plus de vous adresser la parole, encore moins de m'immiscer dans votre vie, mais il fallait que je sache... Peux-tu comprendre ça ?

Moi aussi, j'avais besoin de savoir. Mais je ne lui donnerais pas cette satisfaction.

— Pas vraiment. Tu es resté si longtemps sans te soucier de savoir si nous allions bien !

— Je n'ai jamais cessé d'y penser.

Je pars d'un rire nerveux, incrédule.

— Billy, je t'assure que c'est vrai. Je me suis conduit comme un moins-que-rien, j'ai été un mari et un père exécrables, mais jamais je n'ai cessé de penser à vous.

J'ouvre la bouche pour intervenir, mais il lève la main pour devancer mes protestations.

— Je t'en prie, je sais que les apparences sont contre moi, mais c'est la pure vérité.

— Tu as une façon peu banale de montrer aux gens que tu penses à eux !

Mon père repousse sa tasse et se penche vers moi. Il me dévisage de nouveau.

— Tu es devenue une femme extraordinaire. Ta mère a fait de l'excellent boulot.

Ma gorge se serre en l'entendant prononcer ces mots d'une voix douce. Je lui demande sur le même ton :

— Pourquoi es-tu parti ?

Il soupire en baissant les yeux, puis, au bout d'un long moment, il se décide à répondre.

— J'ai vécu une période difficile après mon mariage avec ta mère. Nous n'avions pas prévu de nous marier, mais elle était enceinte.

Il marque une pause et se cale sur son siège.

— Je suis désolé. Tu le savais ?

— Quoi ? Que tu t'es marié parce qu'elle était enceinte de Dustin ? Oui, je le savais. Et si tu crois que je vais te plaindre...

Ma voix se brise.

— Non, pas du tout, mais tu m'as posé la question, alors je t'explique la raison de mon départ. Je n'étais pas prêt à me marier, je faisais mes premiers pas dans la vie de couple, et je vivais dans le centre de Chicago, je m'éclatais... Quand ta maman s'est retrouvée enceinte de Dustin, j'ai perdu tout ça d'un seul coup, et ça a été pour moi un déchirement terrible. J'aurais bien voulu que notre nouvelle vie en banlieue soit une réussite, mais j'étais tellement superficiel... Je rêvais de voyages, de liberté.

— Mais, alors, pourquoi avoir eu d'autres enfants ?

— C'est ta mère qui l'a voulu. Moi aussi, d'ailleurs. J'adorais Dustin, et je pensais que, si j'avais d'autres gosses, je m'habituerai peut-être à mon rôle de père de famille. Je me croyais capable de trouver le bonheur en famille.

Je repense aux prénoms masculins qu'il nous a donnés.

— Tu aurais voulu avoir des garçons, non ?

— C'est vrai. C'était complètement ridicule, et stupide. Mais c'est la vérité.

— Et, comme tu as eu deux autres filles, tu as décidé de larguer les amarres.

— Non, je ne dirais pas ça. J'avais le sentiment de rendre tout le monde malheureux sans le vouloir. Ta mère n'était pas heureuse parce que je ne l'étais pas. Un jour, j'ai craqué. Ce qui s'appelle craquer. J'ai commencé à boire, et ta mère s'en est plainte, et...

Il secoue la tête, comme si le fait de revivre ce moment lui faisait comprendre à quel point son histoire n'était pas crédible.

— ... un soir, j'en étais à mon cinquième whisky, et ta mère m'a demandé d'arrêter. Elle était toujours très diplomate.

Il part d'un petit rire amer.

— J'étais assis devant la télé, et elle était là, penchée au-dessus de moi.

Je repense au fauteuil relax bleu que mon père était le seul à utiliser. Nous l'avons gardé après son départ, comme en souvenir de lui. Mais ma mère a fini par le donner lorsque nous avons emménagé dans notre nouvel appartement.

— J'étais tellement en colère contre elle. Je savais qu'elle avait raison, mais... j'avais bu beaucoup de whisky ! Je voulais juste qu'elle ne reste pas plantée là, devant moi. Alors je me suis levé et je l'ai attrapée, j'ai hurlé après elle, je l'ai secouée, je voulais la frapper...

Il s'arrête, les épaules voûtées.

— Ce soir-là, j'ai su qu'il fallait que je parte. Je pensais que, en disparaissant, je lui donnerais la possibilité d'être heureuse avec un autre. De vivre autre chose.

— Mais tu l'as laissée sans argent !

J'ai presque crié, rompant la quiétude de la cour. Je repense à ma mère faisant le guet près de la fenêtre, dans l'espoir de voir réapparaître la voiture de mon père. Et aussi à notre emménagement dans cet appartement minable.

— Ce n'était pas du tout mon intention. Le problème, c'est que je suis parti pour L.A.

Il fait un geste, comme pour me faire comprendre que cet épisode de sa vie n'est pas simple à expliquer.

— J'ai toujours eu l'intention de subvenir à vos besoins, à tes sœurs et à toi. Mais j'ai perdu beaucoup d'argent, et j'avais un train de vie trop élevé. Il y avait d'autres femmes. Beaucoup d'autres.

— Tu nous as abandonnées. Dire que tu étais en train de... de te droguer et de faire la fête avec des minettes pendant que nous avons un mal de chien à joindre les deux bouts !

Sa voix se brise.

— Je... j'ai du mal à comprendre aujourd'hui comment j'ai pu avoir un tel comportement. Je n'étais qu'un bon à rien. Et, au bout d'un moment, j'ai tiré un trait sur mon ancienne vie, sur mes souvenirs. Je m'obligeais à ne pas penser à vous, à votre

mère...

— C'est bien ça... tu as tiré un trait sur nous.

Une rafale de vent balaie la cour, lui ébouriffant les cheveux.

— Je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi. Sans doute parce qu'il n'existe aucune explication qui tienne debout.

— Apparemment pas, en effet.

Nous restons là, assis, les yeux rivés sur la table. Mon père avale une gorgée de tisane.

Prise d'une soudaine impulsion, je relève la tête et je le regarde droit dans les yeux.

— Est-ce que j'avais quelque chose à voir là-dedans ?

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas. J'étais la petite dernière, et je me suis souvent demandé si, d'une certaine manière, ce n'est pas moi qui t'ai fait craquer.

— Oh mon Dieu, non, Billy ! Non, pas du tout. Tu étais une petite fille étonnante, et adorable. Et je crois que tu l'es restée. Le problème venait de moi. A l'époque, je me détestais, et je me suis aussi fait horreur quand je suis parti. A mes yeux, rien ne pouvait me racheter, j'étais nul et je le savais, tout comme je savais que mes filles s'en tireraient sûrement mieux sans moi. En tout cas, j'ai essayé de m'en convaincre. C'est lorsque j'ai rencontré Lillian, il y a une dizaine d'années, que j'ai cessé de boire et que j'ai arrêté de brûler la vie par les deux bouts. J'ai pu enfin me regarder en face et faire le bilan.

Je dis avec un brin de réticence.

— Elle a l'air gentille.

— Elle est merveilleuse. C'était ma kiné à Los Angeles, c'est comme ça que nous avons fait connaissance.

Il éclate de rire.

— Grâce à elle, je me suis regardé en face, et j'ai vu quel abruti j'étais. Elle m'a aidé à arrêter de boire, ce qui n'a pas été facile. Nous avons emménagé ici il y a six ans, et nous avons ouvert ce magasin l'année d'après...

Tout à coup, sa voix devient presque inaudible. Et il me regarde intensément.

— Il faut que je te dise quelque chose, Billy : je regrette ce qui s'est passé, vraiment. Pardonne-moi.

Je ne réponds rien.

— Les excuses ne servent pas à grand-chose, j'imagine ?

— C'est vrai. Enfin... un peu quand même.

Je remarque qu'il regarde mes mains.

— Tu es mariée, je vois.

Je repose ma tasse un peu brutalement.

— Je ne sais plus très bien...

Comment et pourquoi, je l'ignore. Toujours est-il que je finis par parler d'Evan à mon père et par lui raconter notre fameuse soirée. C'est sorti tout seul... Jusqu'ici, je n'en avais parlé à personne, à part Chris, mais je sentais bien que j'avais besoin de me confier à quelqu'un. Ce qui est pour le moins curieux, c'est que je choisisse mon bon à rien de père pour confesseur, mais, au fond, c'est assez logique.

Pendant que je lui raconte toute l'histoire, il se contente de hocher la tête en buvant mes paroles, le visage impassible. Voyant qu'il n'a aucune intention de se poser en juge, je lui raconte absolument tout.

— Je n'en reviens pas d'avoir fait ça, j'ai tellement honte de moi !

— Il n'y a rien de plus insidieux que la honte et le regret, crois-en mon expérience. Sache qu'ils finiront par te dévorer si tu les laisses faire.

— Et si j'avais envie d'être dévorée par eux... ?

— Tu veux être punie pour ce que tu as fait, c'est ça ?

Je hoche la tête.

— Pauvre chérie.

Sa voix est teintée de tristesse. Je prends conscience qu'il est triste pour moi.

— En as-tu parlé à ton mari ?

Je confirme.

— Je vois. Et tu as fini par être punie, c'est bien ça ?

— C'est bien fait pour moi. Je le méritais.

Il prend un temps de réflexion.

— Tu veux que ton mariage fonctionne ?

Ma voix flanche un peu.

— Oui, si tu savais à quel point ! C'est un type bien, et je l'aime. Je l'aime sincèrement.

— Alors il va falloir te battre. Si seulement je l'avais fait, à l'époque...

— Dis-moi, quand tu nous as quittées, tu avais une liaison ?

— Non, je passais mon temps à me regarder le nombril. Je n'étais qu'un sale égoïste. Ce n'est qu'une fois à Los Angeles que j'ai connu une autre femme.

Ma camomille est presque froide, mais j'en reprends une gorgée. Qu'y a-t-il à ajouter à ce qui a été dit ? Une brise légère fait frémir les feuilles d'une plante géante, à côté de la table. Quelques oiseaux s'envolent en pépiant.

— Tu aimes la musique ?

— Mais encore ?

— La musique *live*. Tu aimes ça ?

Je sens une bouffée d'espoir m'envahir tout entière.

— J'adore ça.

Il sourit.

— Moi aussi. Il y a un formidable guitariste, un pro de la guitare sèche, qui donne un spectacle ce soir juste en bas de la rue. Je vais y aller avec Lil. Ça te dit ?

— Avec plaisir.

Je quitte la librairie d'un pas altier. Autour de moi, les boutiques de fringues, les cafés et autres commerces aux façades de brique rouge sont agglutinés les uns contre les autres. Quelques mères se promènent avec leur progéniture, et un jogger arrive au petit trot.

Je me sens plus légère que jamais, j'ai envie de sourire à tout le monde. J'ai aussi les idées plus claires, comme si le ciel s'ouvrait au-dessus de moi — la première éclaircie depuis des mois.

Ça ne fait jamais que quatre semaines que Blinda m'a donné sa grenouille, mais j'ai la sensation que ma vie est chamboulée depuis des années.

Aujourd'hui, j'ai retrouvé mon père, et il m'a demandé pardon. C'est comme si j'avais rayé un des points les plus noirs de ma liste. Quand je pense que je vais à un concert ce soir, en compagnie de mon père !

Je me sens pousser des ailes... N'est-ce pas pitoyable d'être excitée à ce point par ces retrouvailles ? N'oublions pas que cet homme a abandonné sa femme et ses trois filles. Pourquoi tirer un trait aussi vite sur ce qu'il a fait ?

Je retourne au New Sheridan Hôtel en traînant des pieds, et je regagne ma chambre et son mobilier victorien — un grand lit en bois sculpté et un fauteuil de velours rouge. Je traîne le fauteuil près de la fenêtre, mon portable à la main. Dehors, les montagnes ressemblent à de gros morceaux de granit surplombés de sommets couronnés de neige. Une vue magnifique.

Mais le moment est sans doute venu de quitter cette ville et de rentrer chez moi.

Je compose le numéro de la compagnie aérienne, et je donne mon numéro de réservation en leur précisant que mon vol est prévu pour le lendemain matin, mais que j'aimerais partir aujourd'hui.

— Je vais voir ce que je peux faire... Hmm, ça se présente assez mal. Vous pourriez vous inscrire sur une liste d'attente pour les deux vols à destination de Denver, mais ils sont déjà surbookés. Vous feriez mieux de maintenir votre vol de demain.

Je raccroche. Que faire, à présent ? Je me lève et je me dirige vers le petit bureau. Dans le tiroir du haut, je trouve une brochure détaillant les activités proposées aux touristes de passage à Telluride. Je ne peux pas partir avant demain, et j'ai quelques heures devant moi avant de rejoindre mon père. Je devrais dire « avant d'être censée le rejoindre », car je ne suis plus du tout certaine d'en avoir envie. Je l'ai retrouvé, je lui ai parlé. J'ai même osé lui demander pourquoi il était parti. Finalement, j'ai fait ce pour quoi j'étais venue. A quoi bon jouer à la gentille petite fille, et le revoir ? Il ne fera sans doute jamais plus partie de ma vie.

Je continue à feuilleter la brochure sur la ville. Ma décision est prise : je vais faire ce que j'ai l'habitude de faire lorsque je ne sais plus très bien où j'en suis. Visiter un musée.

Une demi-heure plus tard, je pénètre dans un grand immeuble de brique rouge avec des toits à pignons blancs et qui abrite la Telluride Historical Society.

Je plonge aussitôt dans l'histoire de ce bâtiment, qui fut autrefois un hôpital, et qui a été détruit à plusieurs reprises avant d'être restauré. Puis je me tourne vers les photos qui mettent en scène les habitants de cette ancienne cité minière — des gens qui travaillaient dur. Si l'on remonte encore dans le temps, la ville était un camp d'été pour les Indiens. Je découvre la manière dont le chemin de fer est venu jusqu'ici, et la façon dont la richesse de Telluride a attiré la bande du fameux Butch Cassidy.

Il y a d'ailleurs tout un coin d'expo consacré à Butch Cassidy. J'ai une petite pensée pour Chris, qui a toujours été fasciné par « l'équipée sauvage » de Cassidy. Je crois qu'il adorerait être ici... Et puis, j'aimerais qu'il puisse rencontrer mon père. Si j'ai fait le trajet jusqu'à Telluride, c'est pour moi, bien sûr, mais comme j'aurais aimé avoir mon mari à mes côtés !

Je quitte le musée, et je marche jusqu'au parc le plus proche. Je m'assieds sur un coin de pelouse, à l'ombre, et je compose le numéro de Chris à son travail.

C'est sa secrétaire qui me répond. Chris est sorti déjeuner. Mon cœur fait un raté.

— Savez-vous à quelle heure il rentrera ?

— Mmm, je ne sais pas trop. Peut-être vers... Oh le voilà ! Une seconde, Billy.

Elle me met en attente. Si j'en crois ma montre, Chris met très exactement trois minutes et cinq secondes pour se décider à prendre la communication. Entre-temps, je suis passée du stade de la frustration à celui de la colère.

Il me dit d'une voix morne :

— Bonjour, Billy.

— Il t'en a fallu, du temps, pour me prendre au téléphone...

— Tu sais bien que je travaille.

— Bien sûr, le travail a toujours été si important pour toi !

Petite pause.

— Mais tu as également autre chose à faire, Chris. Comme moi, d'ailleurs. Notre mariage bat de l'aile, tu le sais...

J'entends un bruit sourd à l'autre bout du fil. Chris vient de fermer la porte de son bureau.

— C'est à cause de toi.

— Pardon ?

— C'est bien toi qui as décidé de tout gâcher en sortant avec Evan, non ?

— Nous n'avons rien gâché du tout.

— Ne joue pas sur les mots, d'accord ? Appelle ça comme tu veux, mais, si nous en sommes là aujourd'hui, c'est à cause de toi.

— Et ces deux années où nous nous adressions à peine la parole, et où tu me touchais

à peine ? C'était la faute à qui ?

Chris ne répond pas.

— C'était notre faute à tous les deux, Chris. C'est pour ça que nous avons besoin d'y réfléchir.

— Encore faut-il vouloir que ça s'arrange...

Mon sang se glace dans mes veines. Je saute sur mes pieds et je commence à arpenter la pelouse.

— Ce n'est pas ce que tu veux ?

— Je ne sais plus où j'en suis.

— S'il te plaît, ne me dis pas ça !

— Je n'y peux rien, Billy. Je déteste cette situation, et je souffre le martyre, mais je suis incapable de savoir ce que je veux.

Mon corps est parcouru de frissons. Je sens mon mariage m'échapper, comme une poignée de sable qui vous glisse entre les doigts.

— Je dois te laisser, maintenant.

— Non ! Chris, non, attends !

— Je ne peux pas parler de ça ici.

— Bon... alors parlons d'autre chose.

— De quoi ?

Je lève la tête et je promène mon regard sur la rue principale de Telluride, avec ses façades en brique et ses trottoirs ensoleillés.

— J'ai un bon sujet à te proposer. Figure-toi que je suis à Telluride, dans le Colorado.

— Comment ça ? Mais pour quoi faire ?

— J'ai rencontré mon père.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Mais bon sang, Billy, c'est quoi, cette histoire ?

Je me rassieds sur la pelouse, au soleil cette fois, et je commence à tout raconter à mon mari.

16.

Lorsque j'arrive, Kenny — le fils de Lillian — est au bar, ses dreadlocks libres sur ses épaules. Il m'accueille avec un sourire.

— Je vous offre une bière ?

— Avec plaisir, merci.

Il fait signe au barman.

— Si j'ai bien compris, nous avons un lien de parenté.

— Presque. Vous êtes mon demi-frère, ou je suis votre demi-sœur. Enfin... pas vraiment !

Il me tend une bière.

— A propos, j'ai appris que vous aviez deux sœurs.

— C'est vrai.

J'ai envie d'ajouter qu'aucune des deux ne me ressemble.

Un peu plus tôt, après que Chris a écouté très attentivement les péripéties de mon voyage au Colorado, j'ai commis l'erreur d'appeler Dustin à San Francisco. Pour une fois que nous étions dans le même fuseau horaire ! Et puis j'avais envie de parler de ma rencontre avec mon père... *notre* père.

Dustin n'a pas répondu au bureau, mais elle m'a rappelée dix minutes plus tard.

— Alors, quoi de neuf à Chicago ?

— En fait, je suis dans le Colorado.

Petite pause.

— Où ça, dans le Colorado ?

— A Telluride.

Nouveau silence, plus long que le premier.

— Tu es allée voir papa ?

Alors là, j'ai accusé le coup !

— Tu savais que papa vivait ici ?

— Oui. J'ai chargé quelqu'un de le retrouver.

— Quand ?

— Il y a quelques années.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Je ne l'ai dit à personne.

— Et pourquoi voulais-tu le retrouver ?

— Je voulais savoir où il habitait, et ce qu'il faisait. J'ai appris qu'il était marié, et qu'il avait un fils. Après nous avoir abandonnées, il s'est recomposé une nouvelle famille.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Il a rencontré sa femme — Lillian — il y a huit ans. Et Kenny est le fils de Lillian.

Elle se met à rire.

— Si je comprends bien, tu es copine avec toute la tribu ?

Je réponds, sur la défensive.

— Je les ai rencontrés. Et toi ?

— Grands dieux, non. J'ai appris ce que j'avais besoin de savoir : c'est bien le salaud que je pensais. Il ne nous mérite pas.

Je n'ai même pas essayé de convaincre Dustin que je songeais à consacrer un peu plus de temps à mon père. Après notre coup de fil, je me suis allongée sur la pelouse, devant le musée, en pesant le pour et le contre : revoir mon père, ou pas. Mais, comme je ne reprenais l'avion que le lendemain, j'ai estimé qu'il était ridicule de me retrouver seule dans cette ville minuscule sans le revoir. J'ai donc fini par me relever, un peu à contrecœur, pour aller prendre une douche.

Et maintenant, je suis au bar en compagnie de Kenny. Je lui parle — dans les grandes lignes — de Dustin et de Hadley, en évitant de lui dire qu'elles mettraient volontiers le feu à cette pièce si elles savaient que mon père s'apprête à nous rejoindre.

Je demande à Kenny :

— Et vous ? Vous avez des frères, des sœurs ?

— Non. Personne à part vous.

Nous échangeons un sourire.

— Je suis très content que vous soyez venue. J'ai toujours pensé qu'une sœur me serait bien utile.

Cette déclaration me fait plaisir autant qu'elle m'embarrasse. Je repousse une mèche rebelle derrière l'oreille.

— Oh... vous savez, je crois qu'un frère me serait bien utile à moi aussi.

Lillian fait son entrée dans le sillage de mon père. Je le regarde, ce père, comme si j'étais à la place de Dustin et de Hadley. Mes sœurs essaieraient probablement de déceler les signes avant-coureurs d'une nouvelle désertion, ou des preuves de sa froideur. Mais je ne vois que son sourire lorsqu'il nous aperçoit, Kenny et moi. Il prend sa femme gentiment par le bras et pointe le doigt vers nous, puis s'efface derrière elle en parfait gentleman, une main sur son épaule pour la guider.

— Bonsoir, Billy.

Lillian a l'air très intimidée. Mon père me tapote affectueusement l'épaule.

— Je suis très heureux que tu sois venue.

Et moi donc !

La salle est décorée de bois sombre et de miroirs qui ont pris de la patine au fil des ans. Le plafond est constellé de minuscules losanges. Nous nous serrons les uns contre les autres sur des tabourets de bar pour regarder un homme aux longs cheveux et à la barbe négligée jouer une série de morceaux très sympa des Allman Brothers, des Grateful Dead, de Clapton, ainsi que quelques blues. Au bout d'un moment, Kenny nous quitte pour rejoindre des copains près de la porte, et Lillian se lève pour discuter avec une femme à deux pas de nous.

Nous nous retrouvons tous les deux, mon père et moi, séparés par un tabouret. Il a relevé les manches de sa chemise bleu marine et semble très à son aise dans ce bar de

petite ville de province. Bien que je ne sois pas d'ici, je note que mon père et moi réagissons de la même façon à la musique. Nous bougeons en rythme, fermant les yeux chaque fois qu'un texte ou une note nous émeut.

Le chanteur attaque une nouvelle chanson : *I Looked Away*, de Derek & The Dominoes. Mon père se penche vers moi en me désignant le chanteur.

- J'aimais mieux Clapton quand il était avec ces types.
- Sûrement pas ! Il a écrit de bien meilleurs morceaux depuis.
- Je ne suis absolument pas d'accord.

Mon père arbore un petit sourire satisfait, comme s'il était fier que nous puissions avoir ce genre de conversation, fier aussi d'être avec moi ce soir.

- Juste une question : tu préfères le Santana d'avant, ou le nouveau ?

Je réponds sans l'ombre d'une hésitation.

- Celui d'avant.
- Là, nous sommes d'accord. Et que penses-tu de Jagger ?
- A quel sujet ?
- Tu trouves que le meilleur est derrière lui ?
- Pas du tout. Il est aussi bon qu'avant.

Mon père est aux anges et sourit béatement. L'espace d'un instant, je me sens heureuse que mon père soit fier de moi ! Mais je redescends brutalement sur terre... Il n'a aucune raison d'être fier de moi. Il ne s'est jamais occupé de moi et ne peut absolument pas être tenu pour responsable de ce que je suis devenue.

Je pose mon verre de bière.

— Ecoute-moi bien, Brandon (je fais exprès de l'appeler par son prénom), mettons les choses au point. Ce qui nous arrive n'a rien à voir avec ces vieux poncifs sur les relations père-fille. Tu as d'ailleurs tout fait dans le passé pour les éviter.

Du coin de l'œil, je vois que Lillian nous regarde de loin. Mon père m'observe un instant, puis détourne la tête.

- Je comprends.

Je me sens horriblement mal dans ma peau. J'ai fait exprès de le blesser, pour le punir de tout ce qu'il a fait autrefois, ou de ce qu'il n'a pas fait. Mais je n'en retire aucune satisfaction. Ce que je viens de faire est cruel, et je le sais.

Je me lève.

- Excuse-moi un instant, je vais aux toilettes.

Les toilettes sont assez rudimentaires : deux box, un lavabo et une chaise en bois dans un coin. Je m'assieds pour contempler le papier peint rose qui orne les murs et le sol recouvert de minuscules carreaux noirs. J'écoute les quelques notes de musique qui me parviennent de l'extérieur. Jamais je ne me suis sentie aussi seule et éloignée de tout que dans cette pièce !

Un bon moment plus tard, la porte s'ouvre en grinçant, et Lillian passe la tête par la porte. La première chose que je vois, c'est sa longue crinière dorée.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr.

Elle s'adosse au lavabo, une bière à la main, à peine entamée.

— Brandon est très mal dans sa peau.

— Parce qu'il a largué les amarres quand j'avais sept ans et qu'il se comporte comme si de rien n'était ?

Elle accuse le coup et une expression douloureuse passe furtivement sur son visage.

— Je suis désolée d'être aussi dure, mais...

— Non, je comprends. Ce qu'il a fait à l'époque est terrible, et il a vécu pendant des années rongé par un sentiment de honte et de culpabilité.

— Jusqu'à votre rencontre. En fait, c'est vous qui l'avez sauvé. C'est ce qu'il prétend, en tout cas.

Lillian hausse les épaules, avec un petit rire léger.

— Les hommes, vous savez... Rencontrer Brandon a été pour moi aussi une très grande chance. J'étais très instable, le genre touche-à-tout. J'ai été serveuse, puis assistante dentaire, actrice, prof et kiné. Mais Brandon m'a obligée à trouver ce que j'avais vraiment envie de faire, et je me suis rendu compte que je rêvais d'un travail en rapport avec les livres. C'est Brandon qui nous a fait venir ici, et qui a trouvé un local pour ouvrir une librairie. Par la même occasion, il m'a permis de comprendre que les gens pouvaient repartir de zéro.

Repartir de zéro. C'est exactement ce que j'ai essayé de faire avec lui. Tout comme je tenterai de repartir de zéro avec ma mère, avec Evan, avec mon métier. Et surtout, surtout, avec Chris.

— Billy, vous éprouvez de la colère, peut-être même de la haine envers lui, et je sais qu'il le mérite. Mais, si vous êtes venue pour le punir, je vais être obligée de vous demander de partir.

Je ressens malgré moi une grande admiration pour cette femme.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ?

Elle pose sa bière.

— J'aime cet homme plus que tout au monde, et j'estime que mon rôle d'épouse est aussi de le protéger. J'aimerais beaucoup qu'il puisse renouer avec ses filles, mais pas dans ces conditions. Je sais ce que vous pensez, qu'il l'a mérité, mais, moi, je pense qu'il a suffisamment payé pour ses fautes.

Nous restons quelques secondes sans parler. Je finis par dire :

— Tout ce que je veux, c'est tourner la page.

— Et vous croyez qu'être méchante et rancunière vous aidera à tourner la page ?

Je réfléchis un instant.

— Non, les choses ne feront qu'empirer.

Elle se lève et m'effleure le bras.

— A tout de suite.

Lorsque j'émerge des toilettes, Lillian et mon père écoutent la musique, main dans la main. J'esquisse un sourire, eux aussi... Nous passons les vingt minutes suivantes en silence, la musique nous dispensant de faire la conversation. Dès que le chanteur s'octroie une pause, Lillian s'éclipse en me lançant un regard appuyé, comme si elle me donnait une seconde chance.

Sans les accords de guitare pour remplir la salle, le silence devient pesant entre mon père et moi. Mon père s'éclaircit la gorge et commande un thé glacé, ainsi qu'une autre bière pour moi.

Il me demande d'un ton un peu guindé :

— Tu veux un verre ?

— Non, merci.

Nouveau silence tendu pendant que le barman ouvre la bouteille.

— J'ai une question à te poser. Comment vont Dustin et Hadley ?

Je me mords la langue pour ne pas rétorquer « Tu n'as qu'à le leur demander toi-même ! ». Mais j'ai le sentiment d'avoir fait implicitement la promesse à Lillian d'être gentille.

— Je croyais que tu le savais puisque... tu nous as fait suivre.

— Je ne connais que les faits : où vous habitez, avec qui vous vivez. Ce que j'aimerais savoir, c'est si vous êtes heureuses. Etes-vous heureuses, toutes les trois ?

Très bonne question. Mais qui peut y répondre, si ce n'est les intéressées ? Je parle à mon père du mari de Dustin et de son boulot. Je décris la rue en pente de San Francisco où elle habite, les travaux qu'elle a effectués toute seule comme une grande pour refaire tout à neuf. Ensuite, je passe à Hadley. J'explique à mon père qu'elle veut des enfants, mais en passant sous silence toutes les difficultés qu'elle rencontre. J'essaie de lui donner quelques détails, mais pas trop, sur leur vie. C'est à elles de le faire un jour, si elles le souhaitent.

Il me pose des questions sur mon travail. Je lui explique en quoi consiste le nouveau boulot dont je rêvais depuis si longtemps, et à quel point je regrette mon ancien poste.

— Il faut parfois savoir rebrousser chemin.

— C'est-à-dire ?

— Il n'y a pas de honte à rentrer chez soi. Si seulement j'en avais pris conscience autrefois !

Parle-t-il de mon boulot ou de notre famille ? Je ne sais pas trop. Peut-être les deux. Mais il y a un fond de vérité dans ses paroles. Je découvre à cet instant que nous avons un nouveau point commun : la même tendance à fuir les défis que la vie nous demande de

relever. Mon père l'a fait, au sens littéral du terme. Moi, c'est dans ma tête. Mais nous essayons tous les deux de lutter contre cette tendance.

Le guitariste reprend sa place. Lorsque le silence s'installe de nouveau, je ne suis plus du tout gênée.

Mon père se tourne vers moi.

— J'espère que tu reviendras. En août, nous avons un super festival de jazz.

Je repasse en boucle dans ma tête ce qu'il vient de dire. *J'espère que tu reviendras...* Je me sens envahie par des émotions contradictoires : la fierté que mon père ait envie de me revoir, le dégoût vis-à-vis de moi-même de réagir ainsi. Et quelque part entre les deux... une lueur d'espoir.

— Ne brûlons pas les étapes. Chaque chose en son temps.

Il sourit.

— Tu as raison. Ça me va.

C'est vrai que cette journée a été bien remplie. J'ai retrouvé le père prodigue, je l'ai rencontré, j'ai obtenu des éléments de réponse sur les raisons de son départ — je sais notamment que ce n'était pas à cause de moi. Je crois bien que je l'aime un peu.

J'ai soudain l'impression qu'un rayon de soleil vient d'illuminer la part d'ombre de ma vie. Je l'attendais depuis si longtemps.

Je descends de mon tabouret pour serrer mon père dans mes bras. Je m'attendais à trouver en lui des points communs avec Jan, mon beau-père — le même amour du golf ou des barbecues —, mais mon père, lui, sent bon le papier et le savon parfumé. Il est unique.

Je reprends la rue principale de Telluride pour regagner mon hôtel. Au-dessus de moi, le ciel est constellé d'étoiles.

17.

De mon vol de retour, je ne retiens que de vagues images : les sièges bleus de la compagnie aérienne, les changements de dernière minute à l'aéroport, et la vue sur Chicago à l'atterrissage.

Car, pendant tout le voyage, j'étais dans un autre monde, revivant les moments passés avec mon père comme je le fais souvent pour mes premiers rendez-vous avec Chris. Puis mes pensées se sont tournées vers mon mari, notre couple, et le concept de mariage en général.

Le jour de son mariage, c'est comme si on se voyait remettre chacun un objet minuscule et très précieux, avec l'étiquette « Fragile » collée dessus. Chacun des mariés doit transporter le sien avec d'infinies précautions. Car s'il fait un faux pas et laisse tomber l'objet — comme je viens de le faire, ou comme Chris l'a fait au début de notre mariage — ce précieux objet risque de s'abîmer, amenant les deux époux à se demander

s'ils en ont vraiment besoin, ou s'ils y tiennent réellement.

Moi, je veux qu'on me donne une seconde chance de transporter le mien en toute sécurité, jour après jour.

J'appelle Chris depuis l'aéroport O'Hare. C'est sa secrétaire qui me répond.

— Il sera au tribunal jusqu'à 13 heures. Ensuite, il entrera aussitôt en réunion.

— Vous l'attendez vers quelle heure ?

— Vers 17 heures. Au mieux.

— Merci. Je le rappellerai.

Toujours debout dans le terminal des arrivées, je compose le numéro de ma mère à Barrington. Miracle ! Elle est chez elle.

— Mon ange... Comment vas-tu ? Je m'inquiétais pour toi.

Mon cœur fait un bond.

— C'est vrai ?

— Bien sûr, voyons ! Je te rappelle que tu es partie depuis plusieurs jours sans explications.

— Je sais. En fait...

— Ecoute, ma chérie, j'ai invité quelques amis à déjeuner. Pourquoi ne te joindrais-tu pas à nous ?

Elle a eu vite fait de changer de sujet !

Je consulte ma montre. Il est midi. Je peux très bien passer une heure ou deux chez ma mère et aller en fin d'après-midi au bureau. Ce serait le meilleur programme, et j'ai d'excellentes raisons de le faire. Mais la plus importante de toutes, c'est que j'ai besoin de dire à ma mère que j'ai rencontré Brandon.

— Maman ? Je saute dans un taxi. Je devrais être chez toi d'ici une demi-heure.

Raconter à Chris l'épisode du baiser avec Evan a été pour moi une véritable torture. Assise sur la banquette arrière du taxi, je me dis que je vais revivre le même genre d'épreuve, mais face à ma mère, cette fois. Je vais devoir lui expliquer que j'ai fait ce voyage au Colorado pour retrouver la trace du mari qui l'a abandonnée avec ses trois enfants.

Curieusement, je voudrais que cette nouvelle lui fasse un choc, ou plus exactement un électrochoc. Pour qu'elle redevienne la maman attentive d'avant... sans la faire renoncer pour autant aux aspects positifs de sa nouvelle vie.

Dans l'allée qui mène à sa maison, je vois quatre voitures — uniquement des Mercedes et des BMW. Dans la maison, l'atmosphère est chaude et ensoleillée. La chaîne stéréo distille un air de piano. Les portes-fenêtres sont ouvertes sur le patio, et je vois les gens papoter en profitant de la douceur de l'été. Ma mère est dans la cuisine, un pull rose noué sur les épaules.

Dès qu'elle me voit, elle se précipite pour me prendre dans ses bras.

— Ma chérie ! Je suis en train de découper le gâteau, tu arrives juste à temps pour le dessert.

— Qui as-tu invité ?

— Des gens du club. Viens, je vais te les présenter, ils sont absolument charmants.

Elle s'essuie les mains et me conduit jusqu'au patio. Puis, le bras sur mon épaule, elle s'adresse à ses invités :

— Je vous présente ma fille, Billy.

Je fais la connaissance de trois couples et d'une femme prénommée Blythe.

Tandis que je serre quelques mains, ma mère s'assure que tout le monde a quelque chose à boire, puis annonce que le dessert sera bientôt servi. Une fois les présentations faites, elle se tourne vers moi.

— Billy chérie, il faut absolument que je te raconte notre partie de golf de ce matin. Il y avait un vent épouvantable...

Toute l'assemblée éclate de rire. Ma mère poursuit son récit, et tous les regards convergent vers elle.

— Quelle histoire ! Marg a failli tuer l'un des caddies quand le vent a dévié sa balle.

Richard, le mari de Marg, intervient :

— Je dois dire que le vent est une excellente excuse pour son *drive*...

Ils se remettent à rire. Ma mère poursuit le récit de son épopée, et je vois tous les yeux briller. Il est évident que ces gens l'adorent et qu'elle le leur rend bien. C'est la première fois que je la vois aussi heureuse depuis la mort de Jan, et ce constat me remplit de joie.

Le dessert finit par arriver, et l'on change de sujet. Les invités évoquent un dîner auquel ils ont tous assisté quelques jours plus tôt. Ma mère est très à l'aise dans son rôle et d'hôtesse et d'amie.

Une demi-heure plus tard, ses amis prennent congé. J'aide ma mère à rapatrier les assiettes à la cuisine et à remplir le lave-vaisselle. Je pense que le moment est venu d'avoir une petite conversation.

Mais comment lui parler de mon père ? D'autant que je n'arrête pas de penser à Chris — toujours en réunion — et à Harper Frankwell. J'ai un problème à régler au bureau, et, pour une fois, il ne s'agit pas de planifier un budget.

Dans la cuisine, ma mère est occupée à faire briller ses minuscules verres à liqueur avec un linge blanc tout en évoquant avec enthousiasme l'incroyable *putt* de Richard et le fabuleux pantalon de golf de Blythe.

Je fais une ou deux tentatives pour axer le sujet sur mon père, ou sur elle et moi, mais j'ai beau jouer les aiguilleurs du rail, le train ne veut pas quitter sa voie ! J'ai presque des remords à vouloir à tout prix jouer les trouble-fête. Elle a l'air si heureuse, affairée dans sa cuisine, que j'ai des scrupules à l'arracher à sa nouvelle vie. J'ai pourtant besoin de reprendre contact avec cette mère que j'ai toujours connue.

Je repense à la façon dont mon père a fui ses problèmes. Je me suis promis de ne plus

jamais agir comme lui.

J'interromps donc ma mère, et je lui prends le verre des mains.

— Maman, il faut que je te parle.

— Bien sûr, mon trésor. Dès que j'aurai terminé.

Elle récupère son bien et le regarde à la lumière, avec l'œil perçant d'un joaillier.

— Maman, je préférerais t'en parler maintenant.

— Impeccable ! A présent, il faut envelopper ce gâteau.

Ignorant mon ton implorant, elle vaque à ses occupations en sifflotant un petit air.

Je déteste devoir agir ainsi, mais une petite séance de thérapie par électrochoc s'impose.

— Maman, il faut que je te parle.

J'ai haussé le ton, ce dont ma mère a horreur. Elle me lance un regard de reproche.

Je la prends par le bras.

— Maman, s'il te plaît, arrête d'aller et venir un instant. S'il te plaît... j'ai besoin de toi.

Elle accuse le coup. Avant que j'aie le temps de lui dire qu'il ne se passe rien de dramatique, et que j'ai simplement besoin d'elle en général, la voilà qui repousse le plat à gâteau et me prend par les épaules pour me serrer très fort dans ses bras.

— Mon cœur, je suis désolée. Est-ce que tu vas bien ? Et où en es-tu avec Chris ? J'étais tellement absorbée par ma petite sauterie que je n'y ai même pas pensé. Pardonne-moi.

Un instant, je retrouve ma mère d'autrefois.

— Ça va bien, maman. Tes amis sont charmants et j'adore te voir prendre un peu de bon temps.

— Peut-être, mais ce que j'ai fait n'est pas bien. Comment ai-je pu oublier de te poser la question ! Allez, raconte-moi ce qui se passe... Comment va Chris ?

Elle me conduit vers la table près des grandes baies. Je m'installe à côté d'elle sur un banc capitonné.

— Je ne sais pas... nous ne nous sommes pas beaucoup parlé, depuis l'autre soir.

— Billy, il ne faut pas que cette situation s'éternise. Vous risquez de vous perdre.

A mon tour d'accuser le coup. J'ai retrouvé ma mère d'autrefois, celle qui n'hésitait pas à me parler franchement quand j'étais en colère ou quand je refusais de voir la vérité en face. Au fil des ans, j'ai fini par me lasser de la voir s'impliquer autant dans ma vie, mais, aujourd'hui, je crève d'envie de retrouver la maman attentionnée d'avant.

— Tu as raison. Ça faisait un moment que quelque chose clochait entre Chris et moi, mais nous refusions d'affronter la réalité.

— Comme ton père et moi.

A l'évocation de mon père, j'essaie de rassembler tout mon courage pour lui dire que

nous nous sommes rencontrés. Mais je suis intriguée par sa petite phrase.

— Que veux-tu dire par « comme ton père et moi » ?

— Difficile à dire... Je crois que j'avais deviné qu'il était malheureux. Ce n'était d'ailleurs pas très difficile à comprendre avec ses sautes d'humeur et sa consommation excessive d'alcool. Mais je n'ai rien fait pour arranger les choses.

— Maman, ce n'est pas ta faute. C'est lui qui est parti du jour au lendemain.

Elle pose sa main sur la mienne.

— Rien n'arrive jamais par hasard, et personne n'est jamais irréprochable. En tout cas, pas moi.

— C'est ridicule.

— Pas du tout.

— Tu n'as rien fait.

— C'est justement là le problème, ma chérie. Je n'ai rien fait. Tu sais de quelle famille je venais...

Je hoche la tête. Ma mère est originaire de la côte Nord. On l'a « formée » — selon sa propre expression — à devenir une parfaite épouse de *country club*. Elle avait horreur de ça, mais elle a appris à dresser une table dans les règles de l'art, à repasser les chemises de son mari en utilisant exactement la dose d'amidon voulue, à échanger des bons mots avec des voisins détestables. Elle a rencontré mon père dans un club de jazz où elle était allée sur un coup de tête, et elle a immédiatement compris qu'il ne serait pas le mari idéal aux yeux des siens. Un play-boy qui travaillait dans l'import-export — sans que l'on sache très bien dans quel domaine — et qui était appelé à de fréquents déplacements... Il ne faisait pas partie de leur monde. Seulement voilà, ma mère et lui sont tombés amoureux, et elle s'est retrouvée enceinte. Elle se sentait vivante pour la première fois de sa vie, mais elle a vite déchanté. Accaparée par ses trois enfants, qui sont nés à peu d'intervalle l'un de l'autre, elle a été prise dans le tourbillon de la vie domestique. Son mari était déjà parti en la laissant seule pour élever ses gosses.

— Ton père a été rarement heureux pendant notre mariage.

Comme Chris...

— Mais je n'ai pas voulu voir les choses en face. C'était pourtant tellement évident... Mais j'ai fait celle qui ne voyait rien. Je croyais que, si je jouais l'épouse idéale, il finirait pas s'installer dans sa nouvelle vie et y prendre goût.

— Je maintiens que ce n'est pas ta faute, maman. C'est lui qui est parti.

Elle hausse les épaules et rajuste son sweater.

— Ça fait longtemps que je ne raisonne plus en termes de faute, même si j'ai ma part de responsabilité. J'aurais dû affronter la réalité en face, bien avant qu'il ne songe à partir. C'est pour ça que mon mariage avec Jan a si bien réussi. J'ai compris qu'il fallait affronter les problèmes, les siens comme les miens.

— C'est ce que je veux faire avec Chris à partir d'aujourd'hui.

Chris m'a demandé un peu de temps, mais je pense que ce temps de réflexion est terminé. Certes, je respecte son besoin de rester seul, mais je pense que l'heure est venue d'arrêter l'expérience. Nous sommes déjà restés trop longtemps éloignés l'un de l'autre. Quelque chose me dit que tous les hommes finissent par partir, concrètement ou dans leur tête... et j'espère qu'il n'est pas encore trop tard pour Chris.

Ma mère scrute mon visage.

— Bonne chance, ma fille. Et, si tu n'y arrives pas du premier coup, surtout, n'abandonne pas.

J'ai la gorge nouée par l'émotion.

— Merci, maman.

— Et dis-moi si je peux t'aider. J'ignore pourquoi, mais j'ai été un peu... un peu différente, ces derniers temps.

Je la sens décontenancée.

— C'est vrai, j'ai passé de bons moments, mais je veux que tu saches que je t'aime, Billy. Et que je serai toujours disponible pour toi. Toujours.

— Moi aussi.

— Je sais.

Je souris à ma mère, qui a toujours été là pour moi. A quoi bon la blesser en lui racontant ma rencontre avec mon père ? Je finirai par le lui dire, mais chaque chose en son temps.

Je préfère lui parler de Chris, et essayer d'en savoir plus sur ce qu'elle a ressenti à la mort de Jan. Et puis aussi lui faire parler de ses amis, de sa nouvelle vie.

Je sens que notre relation est en train de changer, que nous avons des tas de choses à nous dire. Il nous sera sans doute impossible de revenir au stade où nous en étions avant que j'hérite de la grenouille, mais j'ai le sentiment que nos liens vont se resserrer encore davantage.

Un peu plus tard, je prends un taxi pour passer chez moi, et je demande au chauffeur de m'attendre. Il n'est que 15 h 30, je peux donc encore faire un saut au bureau avant le départ de Roslyn. Mais je voudrais d'abord me débarrasser de mon sac et me changer.

Il n'y a pas un bruit dans l'appartement, juste une odeur de renfermé. Chris serait-il allé vivre ailleurs ? Je vais dans la chambre pour vérifier l'état de la baignoire. Je vois quelques gouttes d'eau dans la douche, preuve qu'il était là ce matin. Et il a laissé traîner la boîte où il range ses lentilles près de son lavabo, comme il le fait toujours quand il est pressé. Le reste de la maison est dans le même état de désorganisation. Il faut croire que la semaine a été rude pour mon mari, lui qui est si organisé... J'ai l'impression qu'il n'a même pas ouvert les fenêtres pour aérer les pièces. Je trouve ça triste, mais c'est plutôt une bonne nouvelle pour moi. Il est certain qu'il est paumé, et c'est la preuve qu'il y a toujours quelque chose entre nous, et qu'il doit y avoir moyen de le sortir de sa torpeur. Finalement, mon instinct ne m'a peut-être pas trompée.

J'ouvre mon placard. J'aimerais bien mettre un pantalon léger et un pull d'été — le genre de tenue que la plupart de mes collègues adoptent le vendredi —, mais j'ai des choses importantes à faire. Je me décide donc pour un tailleur vert cendré, un corsage blanc et des escarpins noirs.

Avant de partir, j'ouvre toutes les fenêtres.

Pendant le trajet jusqu'à Michigan Avenue, je note que les arbres sont verdoyants. Les gens se promènent dans les rues ou se prélassent à la terrasse des cafés. Nous sommes au début du mois de juin, et c'est officiellement le début de l'été à Chicago.

Je dis en passant un petit bonjour à l'hôtesse d'accueil et je me dirige vers mon bureau. Je reste là, plantée dans l'encadrement de la porte, résistant à l'envie folle de m'affaler dans mon fauteuil crème. Je constate qu'on a empilé des tonnes de budgets à examiner. Il y a aussi des offres de prix concernant les nouveaux posters prévus pour la décoration du hall. Je jette un œil sur la crédence, derrière mon bureau. Le livre de cuisine d'Odette est toujours en place, à côté de mon vieux bloc-notes orange où j'écris toutes les idées qui me passent par la tête pour la rédaction des communiqués de presse. Les paroles de mon père résonnent soudain dans ma tête : « Il faut parfois savoir rebrousser chemin. »

Je fais demi-tour et je longe le couloir moqueté de gris jusqu'au bureau de Roslyn. Une partie de moi-même prie le ciel pour qu'elle soit là, l'autre redoute sa présence...

Mais je sais bien que, de toute façon, je la trouverai quelque part dans l'immeuble. Elle en sort rarement. Il faut dire que son boulot, c'est toute sa vie. Moi, j'ai une autre conception de la vie. Je considère que le boulot est important — à condition de l'aimer —, mais je n'irais pas jusqu'à tout sacrifier à ma vie professionnelle, loin de là.

En approchant de son bureau, je sens mon cœur s'emballer. J'ai l'impression de mourir de chaud dans mon tailleur. J'expire un grand coup, faisant voler les mèches de mon front. Comment lui présenter les choses ? C'est le moment de garder les idées claires.

Roslyn est assise à son bureau.

— Bonjour, Billy. C'est gentil à vous de passer me voir.

— Pouvez-vous me consacrer une minute ?

— Volontiers. J'ai besoin d'avoir une petite conversation avec vous.

Je ferme la porte.

— Moi aussi.

Elle ôte ses lunettes fixées à un cordon argent et les laisse tomber sur sa poitrine.

— Bien. Nous savons toutes les deux que, ces deux derniers jours, vous n'étiez pas malade...

Je toussote, non pour feindre une quelconque maladie, mais pour cacher ma surprise. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle aborde le sujet aussi vite. En même temps, ça m'arrange plutôt, car je veux jouer franc-jeu avec elle, et elle vient de faire le premier pas. La porte est grande ouverte, à moi de saisir la perche !

— Je suis désolée, Roslyn. Vous aviez raison, je n'étais pas malade. J'avais... des

problèmes familiaux à résoudre. Mais j'ai quelque chose à vous demander.

Elle me gratifie de son sourire conventionnel, lèvres serrées et sourcils levés.

J'avale ma salive et je me cale au fond de mon siège.

— Je voudrais être rétrogradée. Je souhaite reprendre mon ancien poste.

Roslyn a un brusque mouvement de recul dans son fauteuil, et j'entends un drôle de bruit, comme si elle venait de chasser tout l'air de ses poumons d'un seul coup.

Je savoure comme une gamine mes quelques secondes de victoire. J'ai réussi à ébranler l'inébranlable Roslyn.

— Vous voulez être *rétrogradée* ?

Elle se met à rire. Je dois avouer que ce rire méprisant est loin d'être aussi agréable que sa première réaction de surprise.

Je réponds d'une voix assurée.

— Oui, je voudrais redevenir responsable de clientèle.

Roslyn se reprend et se penche en avant, les coudes sur son bureau.

— Billy, depuis combien de temps êtes-vous directrice adjointe, au juste ?

Environ quatre semaines, depuis que Blinda m'a confié la fameuse grenouille. Voilà ce que j'ai envie de lui répondre, mais je me souviens que, le premier matin, tout le monde me croyait en poste depuis longtemps. Je tente donc de lui retourner la question.

— Mon Dieu... voyons voir... à votre avis ?

Roslyn ouvre la bouche pour parler, mais aucun son ne sort. Elle finit par dire :

— C'est étrange, je ne m'en souviens pas. Oui, c'est troublant.

Elle secoue la tête, mais ses cheveux restent impeccablement coiffés, comme toujours.

— Bref... je voulais simplement souligner le fait que vous occupez ce poste depuis un bon moment. Comment se fait-il que vous ayez envie de redevenir... responsable de clientèle ?

Elle prononce ces derniers mots du bout des lèvres, comme si c'était un gros mot, ou un truc infâme du genre « bourreau d'enfant ».

— J'aimerais vous poser une question. Me considérez-vous comme une bonne directrice adjointe ?

— Puisque vous m'en parlez... Je souhaitais justement aborder le sujet. Je pense que dans certains domaines, vous avez besoin de vous améliorer.

— C'est exact. Je ne suis pas très efficace à ce poste. Et comme responsable de clientèle, j'étais comment ?

Elle fait un peu la moue.

— Vous n'apportiez pas de gros clients...

— Mais apporter des gros clients n'est important que si on a l'ambition de devenir directrice adjointe, je me trompe ?

— Non, vous avez sans doute raison. Vous, vous aviez votre portefeuille de petits clients, et vous vous en occupiez très bien.

— Et est-ce que j'ai fait du bon boulot sur les projets de mes collègues ?

— Oui, vous savez travailler en équipe, c'est évident. Mais...

— Désolée de vous interrompre, Roslyn, mais vous aurez compris où je voulais en venir. Je suis davantage faite pour être responsable de clientèle que pour être directrice adjointe.

— Mais enfin, Billy, c'est extrêmement gênant ! Etre rétrogradée, c'est... c'est impensable.

Moi aussi, j'aurais trouvé ça impensable hier. Je n'avais qu'une idée en tête : avancer, grimper dans la hiérarchie. J'ai d'abord voulu trouver du boulot, et me fiancer, puis avoir une promotion, et me marier. Et j'ai voulu continuer, ça devenait l'escalade. Mais, à chaque phase de mon ascension, j'ai laissé de côté l'aspect qualitatif des choses. J'ai oublié de voir ce qui me convenait le mieux en terme de satisfaction, et, une fois chaque étape franchie, d'anticiper la direction à prendre pour l'étape suivante. J'ai avancé sur un chemin balisé sans jamais m'arrêter pour me demander si c'était la bonne voie pour moi. Dans une entreprise, il faut toutes sortes de profils, et tout le monde n'est pas destiné à devenir membre du comité de direction. L'accomplissement, l'épanouissement ne sont pas forcément le fruit d'une augmentation ou d'une nouvelle affectation. Ma conception personnelle de l'épanouissement, c'est de me donner à fond dans un job qui me plaît.

— Vous avez bien rétrogradé Scott Billingham l'an dernier, non ?

— Sans doute, mais c'était un incapable. Il le méritait.

— Je le mérite aussi. Et en plus, c'est mon plus cher désir.

Roslyn me contemple d'un air perplexe.

— Mais... qu'allons-nous dire à vos collègues ?

— Je m'en charge. C'est moi qui ferai circuler la note de service, et je leur expliquerai que nous sommes toutes les deux d'accord.

Elle me sourit avec un brin d'ironie.

— Vous savez que c'est un discours de directrice adjointe ?

Puis elle enchaîne aussitôt.

— Bien. Nous sommes toujours à la recherche de quelqu'un pour reprendre le poste d'Alexa, votre demande ne pouvait pas mieux tomber.

Mon estomac se crispe.

— Surtout pas ! Je ne veux pas prendre son poste.

Ça me paraît impensable après ce que je lui ai fait.

Roslyn hausse les épaules.

— C'est le seul poste disponible, Billy. C'est à prendre ou à laisser.

— Et mon poste d'avant ? Il est resté vacant depuis ma promotion, non ?

— Vous plaisantez ? Ça fait une éternité qu'il est pourvu.

— Qui m'a remplacée ?

— Ça alors... c'est stupide, mais je ne m'en souviens pas. Seigneur, que m'arrive-t-il ?

Mais peu importe, votre ancien poste n'est plus libre. Il faut reprendre les dossiers d'Alexa.

— On ne peut vraiment pas la réembaucher ? Je sais que je vous l'ai déjà demandé, mais elle représente un tel atout pour l'entreprise...

Je serais prête à me retrouver à la rue si cela pouvait permettre à Alexa de récupérer son poste.

Roslyn me lance un regard étrange.

— Vous avez raison, nous en avons déjà parlé, et, comme je vous l'ai dit, notre société ne réembauche jamais les salariés qui ont été licenciés pour faute professionnelle. Le débat est donc clos. Vous reprenez son poste à partir de lundi.

Lorsque je me retrouve dans le couloir, je tremble tellement que je n'arrive même pas à ôter ma veste. J'ai l'impression de porter une armure, dans laquelle je peux à peine respirer. Dans ma tête, j'entends mes sœurs — mes sœurs ô combien performantes, pour ne pas dire surdouées — entonner en chœur : « Qu'as-tu fait ? Mais qu'est-ce qui t'a pris de renoncer à faire partie du comité de direction ? » Leurs voix me vrillent les tympans...

Eh bien, oui, je viens de renoncer volontairement à la promotion que je rêvais de décrocher depuis plus de dix ans !

Et, soudain, j'entends — plus faiblement — la voix de mon père me souffler : « Il faut parfois savoir rebrousser chemin. »

Je vois d'ici ce qui va se passer lundi matin... Le regard de pitié de mes collègues incrédules, moi en train de ranger mes affaires pour réintégrer mon minuscule bocal à poissons. Je me vois tenter de justifier maladroitement ma décision : « J'ai pensé que c'était préférable pour moi. »

En plus, je vais travailler pour des gens dont j'étais devenue le supérieur hiérarchique ! Je commence à avoir des sueurs froides.

J'ôte ma veste et je fais quelques mouvements de rotation d'épaules pour libérer la tension de mes muscles. Finalement, peu importe la réaction des autres. Ce qui compte, c'est que je me sente mieux dans ma peau. Et pour être honnête, une fois mon accès de panique passé, plus j'y réfléchis, plus je me sens soulagée.

Il n'y a qu'un point qui me taraude : le cas Alexa. Il va falloir que je lui annonce la nouvelle avant qu'elle ne l'apprenne. Il n'est pas certain qu'elle ait encore des contacts chez Harper Frankwell, à part moi, mais une chose est sûre : c'est moi qui dois lui en parler la première, et face à face. Car, aussi curieux que cela paraisse, j'apprécie de plus en plus l'attitude amicale d'Alexa et je trouve qu'elle mérite qu'on lui dise les choses franchement. Je consulte ma montre : 16 h 15. Je m'arrête dans un bureau vide et je compose le numéro de Chris. Sa secrétaire m'apprend que sa réunion devrait durer encore deux bonnes heures. Ça me donne juste le temps de faire un saut chez Alexa.

Je me précipite vers l'ascenseur, ma veste sur le bras. Mais une voix m'arrête.

— Tu te prépares pour moi ?

Je me retourne. C'est Evan, toujours aussi craquant, un sourire complice aux lèvres.

— Je te demande pardon ?

Il me désigne du menton la veste que je viens d'enlever, avec une mimique coquine.

— Evan !

Il s'approche de moi jusqu'à me frôler et me dit d'une voix rauque.

— Tu m'as manqué...

Je regarde son visage bronzé et les petites taches brunes dans ses yeux verts. Mais, loin de m'exciter ou de m'émouvoir, le voir ainsi ne fait qu'accroître mon remords. Je prends conscience de tout ce que Chris a et qu'Evan n'a pas... Le regard de Chris est doux, gentil, alors que celui d'Evan — à mes yeux en tout cas — est manifestement cupide. La bouche de Chris est généreuse, toujours prête à raconter des histoires sur le mythe de Shakespeare ou sur sa quête du fromage à raclette parfait, toujours prête à me sourire ou à m'embrasser sur le front. Celle d'Evan semble faite uniquement pour le rire et le plaisir à l'état brut...

Aussi fou que cela puisse paraître, j'ai l'impression que j'ai réussi à surmonter l'attirance qu'il exerçait sur moi.

— Je peux te parler en privé ?

— Quand tu veux.

Je fais demi-tour pour regagner mon bureau. Autant en profiter une dernière fois. Je m'adosse à la porte, et je fais face à Evan, perché sur ma table de travail.

— Je pensais avoir été claire au téléphone. Je t'ai demandé de me respecter, et de respecter mon mariage. Il ne se passera jamais plus rien entre nous.

Du coup, son sourire satisfait le quitte, et il me regarde d'un air songeur.

— J'ai très bien compris ce que tu m'as dit. Sache que je quitte Harper Frankwell.

— Quoi ?

Je fais un pas en avant. Je ne vois plus en lui qu'un ami, mon seul ami dans cette boîte.

— Je pars pour New York. Chez Norwich & Towney. Je viens d'accepter le boulot il y a cinq minutes.

Juste pendant que je demandais à être rétrogradée. ..

— Tu ne peux pas quitter Harper. Tu y as fait toute ta carrière.

— Justement, il est temps de passer à autre chose.

Il desserre le col de sa chemise à carreaux bleus et blancs.

— Et puis, tu l'as dit toi-même, il fallait que je respecte ta décision. Quand je serai parti, il n'y aura plus de problème.

— Mon Dieu ! Evan, tout ça est ma faute.

Je cache mon visage dans mes mains. C'est moi qui ai voulu qu'Evan s'intéresse à moi. Pas seulement, d'ailleurs... je souhaitais qu'il me désire ! Et j'ai fait tellement de vagues qu'Evan s'est cru obligé de partir.

— Tu n'y es pour rien, Billy. Il y a un moment que je songeais à partir pour New York.

Je lève la tête.

— C'est vrai ?

— Si je te le dis ! Je suis sorti avec toutes les femmes de Chicago, il est temps que j'aille voir d'autres pâturages...

Nous éclatons de rire en chœur. Un rire jaune...

— Tu es sûr ?

— Certain ! Plus que deux semaines, et je me retrouverai à Spring Street.

— Quand comptes-tu l'annoncer à Roslyn ?

— Tout de suite.

— Je ne crois pas que ce soit le moment, surtout après l'entretien que je viens d'avoir avec elle.

— A quel sujet ?

— J'ai demandé à être rétrogradée.

— Tu plaisantes... ?

— Pas du tout. Je veux récupérer mon job de responsable de clientèle.

Il en reste bouche bée.

— Mais... pourquoi ?

— Les tâches de directrice adjointe ne me conviennent pas.

— Tu te débrouillais plutôt bien, même si ça ne te plaisait pas des masses.

Je réfléchis un moment.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Naturellement. N'oublie pas que nous avons fait notre carrière ensemble, dans cette société.

Nous restons un instant silencieux.

— Tu sais, Evan... Roslyn va te demander de partir sur-le-champ.

— Je sais.

Je repense à ma première rencontre avec Evan. Il attendait à la réception, son nouvel attaché-case à la main. Je repense à toutes ces réunions « portes fermées » où nous passions notre temps à papoter sur nos collègues, à tous ces déjeuners où nous parlions rendez-vous, famille et plans de carrière. Et voilà que nos chemins divergent, que nous larguons les amarres vers des ports différents... J'espère au moins que nous nous souviendrons de tous ces moments exceptionnels passés ensemble.

— Tu me manqueras, Evan. Ton amitié me manquera.

Il pose la main sur mon épaule et la retire aussitôt.

— Nous serons toujours amis.

Mais ça me rappelle les cartes postales qu'on envoie à ses copains de promotion, à la sortie du lycée. Ça se passera sans doute de la même manière. Nous nous promettons de rester amis quoi qu'il arrive, et, sur le moment, nous sommes sincères. Mais nous serons vite rattrapés par le quotidien, et nous nous ferons de nouveaux amis... C'est la vie.

— Il faut que je parle à Roslyn. Je sens qu'elle va partir sur le sentier de la guerre et mettre le feu à mon bureau.

— C'est probable. Pour faire un exemple.

— Très juste.

J'ouvre la porte et je recule d'un pas pour le laisser passer. J'ai envie de le serrer dans mes bras, mais ce n'est plus de mise. Nous avons dépassé le stade des embrassades entre amis.

— A bientôt.

Il sourit.

— Oui, à bientôt.

Je sais très bien que nous mentons tous les deux.

*

* *

Une fois devant l'immeuble d'Alexa, je demande au chauffeur de m'attendre.

Ça n'a pas l'air de l'enchanter.

— Dépêchez-vous.

Le beau temps a fait sortir les gens sous leurs porches en béton. J'ai du mal à me faufiler entre quatre ados pour accéder à l'Interphone. Ils s'arrêtent de parler et me lorgnent avec des yeux de prédateurs, comme si j'avais entre les mains le tout dernier jeu vidéo à la mode.

L'un d'eux me dit en essayant de prendre une voix mâle.

— Bonjour, chérie...

Les autres pouffent... Apparemment ils se fichent de lui.

Je réponds à son bonjour avec l'air compassé d'une gouvernante anglaise.

J'appuie sur la touche de l'appartement d'Alexa, en m'efforçant d'avoir l'air décontracté, mais je sens la panique me gagner. Je jette un coup d'œil vers le taxi. Si besoin est, je n'ai que dix pas à faire. Quand je pense qu'Alexa vivait cela au quotidien en revenant du boulot avec ses pulls en cachemire !

L'Interphone grésille.

— *Holà.*

— C'est... euh, Billy Rendall. Je viens voir Alexa. Pourriez-vous m'ouvrir la porte ?

Mon débit est si rapide que je me demande si ma question était compréhensible, mais on m'ouvre la porte. Je me dépêche d'entrer en la claquant derrière moi, toujours sous l'œil insistant des ados.

Je monte les marches quatre à quatre.

Alexa ouvre la porte.

— Billy, comment allez-vous ?

Elle me donne une rapide accolade. J'en reste baba... et flattée. Puis elle ajoute, comme si j'avais l'habitude de venir la voir :

— Entrez, entrez ! J'ai quelque chose à vous montrer.

A première vue, rien n'a changé : les mêmes vieux meubles dépareillés, la même antenne télé aux oreilles de lapin, et des jouets partout. Vue du salon, la cuisine — très propre — est toujours en Formica jauni, avec un lino craquelé de partout.

Toute fière, Alexa tend le bras vers un coin du salon.

— Regardez !

Une vieille porte est posée sur deux piles de briques de lait. Sur le haut de la porte, je vois des tas de papiers et de stylos, et, au beau milieu, un téléphone portable argenté.

Je fais un pas en avant.

— C'est quoi ?

— Mon bureau !

Alexa est radieuse, comme si elle venait de me montrer sa nouvelle Porsche !

— Wow ! C'est super.

En fait, je meurs de honte en pensant à tout ce que je possède, moi. Que ce soit avant ou après la grenouille, je n'ai jamais eu que des « problèmes de riches ». Voilà des années que je n'ai aucun souci d'argent. Alors qu'Alexa est obligée de racler ses fonds de tiroir pour faire vivre toute une famille, et qu'un bureau fabriqué à partir d'une vieille porte la comble de joie.

— Vous travaillez donc chez vous ?

— Ce n'est qu'un début, mais, comme je vous l'ai dit au téléphone, je suis bien décidée à créer ma propre boîte...

Elle se déplace derrière son bureau de fortune et prend quelques liasses de papiers.

— Tenez, jetez un coup d'œil ! Ici, c'est une demande de prêt, et là, le bail du minuscule bureau que j'ai déniché... si on m'accorde le prêt, bien sûr. Croisons les doigts !

— C'est génial.

Elle brandit deux feuillets.

— Ça, c'est une liste de clients potentiels, et l'autre, une liste des gens qui pourraient

me financer, comme Carlos Ortega. Vous le connaissez ?

Je lui fais signe que non.

— C'est un type important, dans le coin. Un ancien magistrat qui s'est reconverti dans le capital risque et l'immobilier. Pour lui, je ne suis que du menu fretin, mais il faut viser haut, pas vrai ?

— Absolument. Vous m'épatez, Alexa.

— Oh, ce n'est rien.

Mais, lorsqu'elle repose les papiers sur son bureau, elle a le sourire aux lèvres.

Je ne peux m'empêcher de penser au bureau bien rangé d'Alexa qui m'attend lundi.

— Ecoutez, j'ai quelque chose à vous dire.

— Bien sûr... Excusez-moi, je ne fais que vous parler de mes petites affaires, mais vous n'êtes pas venue pour voir toute cette paperasse. Alors, cette rencontre avec votre père ?

— C'était... très bien, c'était même merveilleux. Merci de m'avoir posé la question. Mais ce n'est pas de ça que je suis venue vous parler.

— Ah bon ?

— Je viens de demander à être rétrogradée.

— *Quoi ?*

Elle écarquille les yeux.

— Oui, je sais que ça peut paraître bizarre, mais j'ai demandé à Roslyn à redevenir responsable de clientèle.

A ma grande surprise, Alexa se met à pousser un cri de joie et à applaudir.

— Ça alors ! Roslyn a dû péter les plombs, non ?

— Dans l'ensemble, elle a plutôt bien réagi. Mais il y a autre chose.

Je respire un grand coup et je me lance :

— Elle m'a dit que je devais reprendre votre poste. Il n'y a pas d'autre solution.

Alexa bouge un peu la tête, comme si quelqu'un l'avait fait sursauter. Je me dépêche d'ajouter :

— Mais vous savez quoi ? Je crois que je ne pourrai pas accepter. Je lui ai dit oui, mais maintenant...

— Maintenant quoi ?

— Je vous aime bien, Alexa. J'aime bien passer du temps avec vous, et je ne voudrais pas tout gâcher en prenant votre succession. Alors je préfère renoncer et chercher un nouveau job. Je suis incapable de prendre votre place.

— Mais c'est ridicule ! D'ailleurs, vous savez très bien que, en ce moment, les entreprises n'embauchent pas.

— Oui, mais...

— Ecoutez-moi, Billy. Ce que je vous ai dit au téléphone il y a quelques jours est la

pure vérité. Je pense que vous m'avez rendu service en me virant car je vais pouvoir créer ma propre boîte de RP. J'ignore quand et comment, mais c'est en quittant Harper que j'ai pris conscience à quel point j'en avais envie. Alors laissez-moi vous rendre service à mon tour : prenez ma succession, et éclatez-vous dans votre boulot, c'est important. D'accord ?

C'est exactement ce dont j'ai envie — m'éclater dans mon travail sans me prendre la tête pour savoir comment grimper dans la hiérarchie.

— Vous êtes sûre ?

Elle se lève et me presse la main.

— Certaine !

Nous restons un instant sans parler. Je viens de comprendre que j'ai trouvé en Alexa une véritable amie.

— Dites-moi, Billy, que diriez-vous d'une bonne bière ? Il est presque 17 heures.

— J'aimerais beaucoup, mais j'ai des projets avec mon mari.

18.

Je vois Chris arriver à l'autre bout de la pelouse de Grant Park. Il regarde à gauche et à droite, et finit par m'apercevoir. Je suis assise en tailleur sur une couverture, le panier à pique-nique posé à côté de moi. Je le vois s'arrêter. Il est trop loin pour que je puisse voir l'expression de son visage, mais le fait qu'il s'arrête me fait peur. Je me redresse un peu et j'agite la main. Comme il ne se décide pas à s'approcher, je lui fais signe de me rejoindre. Mais il reste debout, immobile.

— Chris !

Je l'appelle en agitant de nouveau la main.

Tout à coup, j'ai l'impression de vivre un cauchemar : je vois Chris, je sens sa présence, mais lui ne me voit pas et ne sait pas que je suis là.

Il finit par amorcer un geste de la main et fait un pas sur la pelouse.

En arrivant, il me demande :

— C'est quoi, tout ça ?

— Un pique-nique. Nous sommes vendredi soir, il fait très beau, alors je me suis dit qu'il serait dommage de ne pas en profiter.

Il hoche la tête.

— S'il te plaît, assieds-toi.

Il tombe à genoux sur la couverture en tissu écossais. Je soulève le couvercle du panier et je sors toutes les emplettes que j'ai faites il y a une demi-heure à peine.

— J'ai pris tout ce que tu aimes chez Fox & Obel : un morceau de tomme de chèvre bien crémeuse, des galettes de riz, des caramboles, et une baguette de pain français.

— C'est gentil, merci.

Son ton distant me rend malade.

Je sors une bouteille de merlot du panier et je la tends à Chris avec un tire-bouchon. Il s'attaque à la bouteille pendant que j'installe les verres et les assiettes. J'ai apporté intentionnellement les verres à vin avec lesquels nous portions des toasts le jour de notre mariage. Chris tique en les voyant, puis il cherche mon regard et me fait un petit sourire. Pendant qu'il déballe le fromage, je sors le pain de son sac. Nous savons tous les deux que ce pique-nique n'aura rien d'une partie de plaisir. C'est une réunion au sommet.

Nous avons chacun notre verre à la main, et les assiettes sont pleines. Nous n'avons rien d'autre à faire pour nous occuper les mains.

— Chris...

Il me regarde, les yeux tristes.

Je ne sais par où commencer. Il y a beaucoup de choses à dire, mais aucune ne me semble un bon point de départ.

C'est Chris qui vole à mon secours.

— Si tu me parlais de ta rencontre avec ton père ?

— Eh bien, je pense que ça valait le coup.

Je lui donne tous les détails sur la fameuse soirée avec mon père, Lillian et Kenny. Je lui dis combien j'ai été cruelle envers mon père, car j'étais partagée entre deux sentiments contradictoires... Je lui avoue aussi à quel point j'ai été frappée par la gentillesse et la sagesse de Lillian. Pour finir, je lui raconte mon entretien téléphonique avec Dustin. Puis je conclus en lui disant que je crois que, en dépit des avertissements de ma sœur, je suis contente d'avoir retrouvé mon père.

— Et, pendant que j'étais là-bas, j'ai compris bien des choses.

— Par exemple... ?

— J'ai pris conscience de ne pas savoir ce qu'est un mariage réussi. Je ne suis restée qu'un an avec ma mère et Jan avant d'entrer au collège, et ce n'est pas l'expérience de ma mère et de mon père qui m'a beaucoup aidée... Je crois que, au fond de moi, j'ai programmé sans le vouloir l'échec de notre couple. J'avais peur que tu ne te conduises comme mon père.

Je cesse de jouer avec mon verre pour lever les yeux vers Chris. Il me fait signe de continuer.

— Il se peut que notre mariage ne soit pas parfait, Chris, mais nous avons tellement de choses pour nous : la santé, l'argent, une maison superbe et une famille qui nous adore. Et il y a plus important encore, quelque chose de très spécial qui nous unit, toi et moi : l'amour. Je ne t'aime pas comme on aime sa mère, Chris, je suis amoureuse de toi. Ce qui est très différent, même si j'ai failli l'oublier juste après notre mariage, et plus récemment avec cet épisode de...

Impossible. Je n'arrive pas à prononcer le nom d'Evan.

Chris ébauche une grimace, mais il me fait signe de continuer.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est que nous ne pouvons pas tout gâcher, ni considérer tous ces cadeaux comme acquis. Ecoute, je sais très bien ce qui s'est passé au début, de mon point de vue à moi, en tout cas. Je m'attendais à ce que tu partes, et tu l'as fait, d'une certaine façon. J'ai besoin de savoir pourquoi. Tu as juste fait allusion l'autre soir au fait que je me préoccupais davantage de faire le plan de table que de nous, et tu m'as dit que, après le mariage, c'est le boulot qui a pris la première place. C'était vraiment ce que tu ressentais ?

Chris boit une gorgée de vin et son regard se promène sur le parc. Un groupe de joggers arrive au petit trot, et un *biker* solitaire passe près de nous. Mais, sur la pelouse, nous sommes seuls, et c'est à mon tour de rester silencieuse.

Chris se décide à parler.

— Je ne sais pas comment te faire comprendre ce que j'ai ressenti. Ça va sans doute te paraître... un peu stupide. Mais, quand nous avons préparé notre mariage, je me suis senti exclu. Toi et ta mère étiez redoutables, toutes les deux. Bien trop complices. Vous avez passé pratiquement une année à tout organiser, en ne vous préoccupant pratiquement jamais de mon avis... J'ai commencé à me demander si tu avais vraiment envie de m'épouser moi, ou si ta seule motivation était de te marier.

— Mais c'est dingue. Je n'ai jamais été le genre de fille à rêver de me faire passer à tout prix la bague au doigt !

— Je sais bien, mais j'ai quand même commencé à me poser des questions. Je me suis senti si isolé, si loin de toi à cette époque...

— Je croyais que tu ne tenais pas tellement à t'impliquer dans ces préparatifs, et je n'aurais jamais imaginé que tu puisses te sentir abandonné. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Il hausse les épaules.

— Dis-moi, tu en connais des mecs qui se passionnent pour des problèmes de fleurs ou de nappes ? Je vois bien maintenant que j'aurais dû t'en parler, mais j'ai préféré attendre, je ne croyais pas que ça durerait si longtemps. J'avais hâte de me marier pour que les choses redeviennent comme avant.

— Mais rien n'a changé. Tu es resté distant.

— Pas toujours.

— C'est vrai, pas toujours, mais...

— Je vois ce que tu veux dire. J'étais souvent... quel est le mot déjà ? Démotivé. Je suis resté volontairement en retrait parce que tu ne pensais qu'à ce poste de directrice adjointe.

— Et toi à devenir associé !

— C'est vrai. Nous avons eu le tort de ne pas donner la priorité à notre couple.

Je baisse le nez sur mon verre, en repensant à ce que ma mère m'a dit à ce sujet.

— Tu as raison.

— Ensuite, j'ai pris de plus en plus de distance vis-à-vis de toi. Tu ne peux pas savoir à quel point cette situation me pesait, mais je ne savais pas comment m'y prendre pour la faire évoluer. Tu me manquais tellement, Billy. Tu ne peux pas savoir à quel point tu me manquais... alors que physiquement tu étais là, avec moi.

Je comprends très bien ce qu'il veut dire.

— Et le temps a passé... Je sais, c'est une bien piètre excuse, mais je me suis habitué à vivre comme ça.

— Nous aurions dû en parler beaucoup plus tôt. Crois-tu qu'il soit trop tard ?

— Et toi, quel est ton avis ?

Dans ses yeux, je revois des tas de souvenirs. Notre rencontre « arrangée » par Tess et son mari qui souriaient à l'autre bout de la table, fiers d'eux. Puis je revois Chris descendre avec moi Sheffield Avenue pour me raccompagner. Et le moment où il a desserré son nœud de cravate et s'est arrêté sur le trottoir en me disant : « J'aimerais vous embrasser, vous voulez bien ? » Et aussi Chris en bras de chemise, en train de me confectionner une salade de poisson, dans notre appartement. Et les fois où nous nous allongions nez à nez dans notre lit, pour parler de notre journée.

— Moi, je dis qu'il n'est pas trop tard ! Je veux essayer.

Chris tend la main, effleurant mon bras.

— Moi aussi.

— Tu serais prêt à aller voir un thérapeute ?

— Oui.

Je n'en reviens pas. Il a répondu sans l'ombre d'une hésitation. J'ai pourtant déjà abordé ce sujet avec lui, mais il n'a jamais voulu en entendre parler.

Je lui agrippe la main.

— Tu es sûr ?

— Oui. Tu es ma femme.

En entendant ces simples mots — « ma femme » — j'ai l'impression de planer...

Je me dis que, après ce pique-nique, il va falloir faire le ménage. Au sens propre comme au sens figuré. Il va falloir racler les plats, jeter les restes, plier et ranger la couverture. Rien n'est vraiment propre, il y a des miettes et des brins d'herbe accrochés partout, sans compter les gouttes de vin sur la couverture toute poisseuse.

Le reste de la soirée se passe bien, comme si Chris et moi étions éclairés par la lueur d'une bougie...

Mais, le lendemain matin, la douce lumière de la veille fait place à la lumière crue du soleil.

Je suis encore au lit, en train de m'étirer comme une chatte, prête à oublier nos erreurs d'hier pour commencer une nouvelle vie.

C'est alors que Chris me lance depuis la salle de bains :

— Tu ne peux pas ranger ce truc ?

Pourquoi me parle-t-il sur ce ton ? Je me hisse sur les coudes, et la première chose que j'aperçois, c'est cette fichue grenouille. Elle est toujours là, sur ma table de nuit, un peu moins inquiétante peut-être que d'habitude. Puis mon regard se tourne vers Chris. Il tient dans la main un flacon de démaquillant pour le visage.

— Chris, je le laisse toujours là...

— Je sais, mais ça m'agace.

Il fait un cinéma pas possible en ouvrant l'armoire à pharmacie en bois d'érable, et pose le flacon d'une main ferme sur une des étagères. Puis il referme la porte. Enfin... j'aurais tendance à dire qu'il la « claque ».

Je repousse mes couvertures et je le rejoins dans la salle de bains. Je lui passe le bras autour de la taille.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il a le corps tendu comme un arc.

— Rien.

— Arrête...

— Rien, je te dis !

Je lui fais face.

— Chris, hier nous avons pris une décision : ne jamais dire que tout va bien si quelque chose ne va pas. Et, comme je doute que mon démaquillant soit la vraie raison de ton attitude, je te demande de me dire ce qui ne va pas.

— Il n'y a rien, enfin, rien de précis. C'est juste qu'il me faudra un peu de temps pour tout surmonter.

Tout à coup, j'ai le moral dans les chaussettes. Et une furieuse envie de céder à ma fâcheuse tendance à fuir devant ce nouvel obstacle. Mais, cette fois, je prends le temps de réfléchir à ce que Chris vient de dire.

— J'ai compris, tu sais. Tu as besoin de temps pour me faire de nouveau confiance. D'une certaine manière, je ressens la même chose. Accepter que tu te sois détaché de moi depuis des années sans me dire pourquoi me prendra sans doute un bon moment, à moi aussi. Mais je dois aussi accepter de reconnaître que je n'ai rien fait pour changer les choses.

Il reste impassible.

— Nous devons faire des efforts tous les deux, c'est très important. Et tout de suite.

— Ça ne va pas être facile.

— Je sais.

Je vois son visage se détendre un peu. Il me prend dans ses bras et m'attire à lui, puis me murmure, la bouche dans mes cheveux :

— Si tu savais comme je t'aime...

Je prends alors conscience que notre couple, si jamais il se ressoude, ne sera jamais tout à fait comme au premier jour. Est-ce à dire que notre entente était parfaite alors ? Pas sûr. Ça m'arrangeait de le croire...

Et, puisque nous en sommes à redéfinir les mots « mariage » ou « accomplissement », peut-être serait-il temps de s'entendre aussi sur le mot « parfait »... Un mariage parfait n'est pas un mariage totalement exempt de conflits ou de tensions. C'est une union qui bannit l'indifférence et la tromperie, et qui est fondée avant tout sur la confiance et la tendresse.

Quelque chose me pousse à me retourner pour jeter un coup d'œil sur la grenouille.

Je jurerais qu'elle vient de me faire un clin d'œil.

19.

Dimanche après-midi, il fait un temps lourd et humide, mais la soirée est plus fraîche. Pendant que Chris fait un petit somme sur le canapé, je mets mes chaussures de jogging, je quitte l'appartement, et je marche, je marche... J'ignore ce qui m'a poussée à sortir, je n'ai rien à faire de spécial dehors. Même pas d'emplettes.

En traversant LaSalle Street, je comprends soudain pourquoi. Je ne peux m'empêcher de lorgner sur l'immeuble de brique sur le trottoir d'en face, celui de Blinda. Depuis son départ, je suis déjà passée un certain nombre de fois devant, mais son cabinet était toujours plongé dans l'obscurité, les rideaux tirés. Aujourd'hui, ils sont ouverts et il y a de la lumière à l'intérieur. Luttant contre l'envie de foncer droit devant moi et de frapper à sa porte, je me dépêche de rentrer chez moi. Chris est toujours endormi. Je vais dans la chambre et je prends la grenouille sur la table de nuit.

J'examine sa petite tête, qui m'est devenue curieusement sympathique, puis ses pattes, que l'on dirait prêtes à bondir.

Je lui chuchote :

— Le temps est venu de se dire au revoir.

Je repars aussi vite que j'étais venue dans LaSalle Street, je traverse la rue et j'appuie sur la touche de l'Interphone de Blinda.

C'est la voix mélodieuse de ma psy qui répond.

— Bonjour ?

— Blinda, c'est Billy Rendall. Désolée de vous déranger un dimanche, mais, comme j'ai vu de la lumière, je...

J'entends un bourdonnement, puis le déclic de la porte qui s'ouvre. Blinda m'attend sur le seuil de sa porte. Elle n'a pas changé, et ses cheveux blonds dénoués sur ses épaules auraient besoin d'un bon brushing. Elle porte une jupe rose et un haut bleu marine à

bretelles spaghettis.

Elle me fait signe d'entrer.

— Billy, je suis si contente de vous revoir.

A l'entendre, c'est elle qui m'a appelée pendant des semaines, et non l'inverse ! Elle tend la main vers son canapé rouge et orange.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Rien n'a changé, dans cette pièce : les bougies jaunes à la flamme vacillante sur les tables basses en bambou, les boîtes de Kleenex au cas où...

— C'était comment, l'Afrique ?

Je dis ça par pure politesse. Ce que j'aimerais lui demander, c'est où elle est allée, et comment elle a pu disparaître dans la nature aussitôt après m'avoir donné cette fichue grenouille.

— L'Afrique est un continent étrange, sublime, envoûtant...

— Parfait. J'en déduis que vous êtes contente de votre voyage.

Elle sourit d'un air béat.

— C'est vrai. Mais vous, Billy, comment allez-vous ?

Je ne sais pas trop par où commencer.

— Euh... ça va. Je voudrais vous parler de la grenouille.

Elle s'assied face à moi.

— Oui... je vous écoute.

— Pourquoi me l'avez-vous donnée ?

— Si vous me racontiez d'abord ce qui vous est arrivé ?

Ses yeux bleu-vert deviennent plus attentifs, et elle se penche vers moi comme si ma réponse l'intéressait au plus haut point.

Je pourrais exiger d'avoir d'abord une explication sur ce qu'elle sait de cette grenouille, et sur les raisons qui l'ont poussée à me l'offrir, mais, soudain, j'ai le sentiment que tout ça n'a aucune importance. Le seul fait important, c'est qu'elle me l'a confiée, et que j'ai totalement changé depuis. J'ai même fini par négocier ce changement au mieux.

Je commence mon récit. Je raconte à Blinda comment tout a changé en l'espace d'une nuit, et les événements de ces quatre dernières semaines. Et aussi ce que j'ai fait après avoir vainement tenté de me débarrasser de l'animal. Et je lui explique comment j'ai remis de l'ordre dans ma vie pour répondre à mes attentes du moment.

— Si je comprends bien, vous vous êtes prise en main.

— Pour l'instant, oui.

Elle éclate de rire.

— Votre réponse prouve que vous avez tout compris. C'est toujours un numéro d'équilibriste, il n'y a pas de ligne de but. Rien n'est tracé à l'avance.

Je fouille dans mon sac de gym pour récupérer la grenouille.

— C'est ce que vous essayiez de me faire comprendre lorsque vous m'avez donné cette grenouille ? Vous vouliez me démontrer que, quels que soient nos désirs ou nos objectifs, il y aura toujours des problèmes à résoudre une fois ces désirs comblés ou ces objectifs atteints ? En somme, si je comprends bien, la vie n'est jamais parfaite, pour personne.

— Il semblerait que tous les gens aient pris conscience de cette vérité grâce à cette grenouille.

— Qu'entendez-vous par « tous les gens » ?

— Tous ceux qui l'ont eue en leur possession.

— Vous voulez dire que je ne suis pas la seule ? D'autres personnes ont été en possession de cette grenouille et ont été transformées ?

— C'est exact. C'est ce qu'on m'a dit... et ça m'est arrivé à moi aussi.

— Ça alors !

Je suis médusée. J'ai envie de lui demander ce qui lui est arrivé, je voudrais qu'elle me raconte son histoire. Mais quelque chose me dit que Blinda se contentera de me sourire d'un air entendu et de répondre à ma question par une autre question.

— Le moment est venu de vous la rendre.

— Non, pas du tout. Vous devez la donner à quelqu'un d'autre.

— Comment ça ? Pourquoi ?

— C'est la règle, pour que ça marche.

— J'ai essayé de la donner à un musée.

Blinda dresse l'oreille.

— Et que s'est-il passé ?

— Elle est revenue.

— On m'a dit que c'est ce qui arrive, en pareil cas. Vous devez la transmettre à une autre personne, quelqu'un qui en a besoin.

— Comment voulez-vous que je fasse ce que vous me dites ? Cette grenouille a fait de ma vie un enfer !

On dirait que les yeux de l'animal ont grossi, et que son sourire s'élargit.

— En êtes-vous bien certaine ?

Je contemple de nouveau « la chose ». Tout en caressant les petites bosses de son dos, je repasse dans ma tête le film des événements de ces quatre dernières semaines.

— Ça ne s'est pas passé si mal que ça, finalement. Ce que je voulais était parfaitement légitime. Mais, une fois mes vœux exaucés, je me suis rendu compte que certaines choses n'étaient pas à la hauteur de mes attentes. Sur le plan professionnel, par exemple, mais pas seulement... Avec Evan, comme avec ma mère, les choses ne se sont pas passées comme je les avais imaginées. De nouveaux problèmes sont apparus. Et j'ai pris conscience que je voulais jouer un rôle pour infléchir le cours de ma vie.

— Et c'est ce que vous avez fini par faire, n'est-ce pas ? C'est vous qui avez tout reconstruit comme vous l'entendiez.

Je hoche la tête.

— Alors le moment est venu de transmettre cette grenouille à votre tour. C'est la règle.

*

* *

Trois semaines plus tard, je donne rendez-vous à Alexa dans un petit restau de Lincoln Avenue. C'est devenu un rituel entre nous : nous nous voyons une fois par semaine autour d'un café ou d'un thé pour discuter de son projet professionnel, et j'en profite pour lui raconter les derniers potins de Harper Frankwell.

A chacune de nos rencontres, j'apporte la grenouille avec moi en attendant l'occasion propice de remplir la mission que Blinda m'a confiée. Mais, chaque fois qu'une occasion se présente, je commence à me ronger les sangs. « Est-ce que je peux le faire ? Est-ce que je dois le faire ? Ça me semble imprudent. Qui sait de quoi cette grenouille est capable... ! »

J'ai même rappelé Blinda. Elle m'a demandé de faire le point sur tout ce que cette grenouille m'avait apporté. Et j'ai compris. Grâce à elle, j'ai une vie qui me convient et un mari pour la partager. Je souhaite la même chose à Alexa. Qu'elle vive sa propre version du bonheur.

— Je suis un peu angoissée. Quand on veut créer sa boîte, c'est la croix et la bannière pour trouver de l'argent ! J'ai encore eu une réponse négative d'une petite société de crédit. Et, naturellement, je n'ai jamais eu de nouvelles du type que j'ai essayé de taper.

Elle secoue la tête, le visage triste. Elle a les cheveux dénoués, et porte un jean cigarette assorti d'un corsage blanc.

— Je suis vraiment désolée pour vous.

— Et moi donc !

— Ça finira par s'arranger.

— Alors dites-moi pourquoi rien ne bouge... Je commence à avoir la trouille.

Elle baisse la tête, un peu gênée apparemment de m'avoir fait cette confession. Puis elle réattaque.

— Et il n'y a pas que le boulot... J'en ai marre de vivre avec ma famille, et de sortir avec ces mecs que ma mère veut absolument me fourguer sous prétexte qu'ils font partie de notre communauté !

— Alexa, vous êtes une fille géniale, et, qui plus est, superbe. Vous finirez par trouver quelqu'un.

— Quelqu'un dans le genre de votre Chris, c'est ça ?

— Exactement. Vous trouverez votre Chris à vous...

— Je commence à en douter.

Chris et moi avons fait de gros efforts pour jouer la carte de la franchise, et pour consacrer du temps l'un à l'autre. Nous reprenons notre vie de couple avec plus de précautions. Ce n'est pas simple tous les jours, c'est parfois déroutant, mais, avec un minimum d'optimisme, on peut faire des miracles. Et notre couple a pris un nouveau départ.

Alexa a les yeux rivés sur le mug de café posé devant elle, le regard vide. Sa bouche a pris un pli amer.

— Alexa, regardez-moi.

Elle lève la tête. Mais ses yeux n'expriment toujours aucun sentiment.

— Vous obtiendrez tout ce que vous voulez, tout, vous m'entendez ? La route sera peut-être semée d'embûches, mais vous y arriverez.

Son regard s'anime enfin.

— De toute façon, la route n'a jamais été facile pour moi... Mais je veux que ça change, et maintenant.

J'inspire un grand coup.

— Alexa, je voudrais vous donner quelque chose.

— Un pistolet chargé ?

J'éclate de rire, et je prends la grenouille dans mon sac, en la cachant au creux de ma main.

— Tenez, prenez ça !

J'ouvre le poing, exhibant le morceau de jade. Alexa prend l'objet.

— Merci, c'est très gentil.

Je sens bien qu'elle n'est pas emballée... mais comment lui en vouloir ? Je repense à ma propre réaction en recevant le cadeau de Blinda.

— C'est un genre de... C'est un talisman.

— Ah oui ?

Alexa tourne et retourne la grenouille dans sa main, pour mieux l'examiner.

Je ferme son poing sur la grenouille.

— Croyez-moi... il vous portera bonheur.

Epilogue

Alexa Villa se déplace dans l'appartement plongé dans le noir. Minuit est son heure préférée. C'est l'heure où tout est silencieux, où sa mère, sa tante et tous les enfants sont endormis. Il ne fait pas totalement noir dans la pièce, à cause des enseignes au néon qui vantent les mérites d'une marque de bière sur le trottoir d'en face. Mais avec les stores baissés, comme maintenant, ces enseignes baignent l'appartement d'une lumière orangée qui la rassure.

Elle récupère son sac sur la table de travail de la cuisine, près d'une pile de plats couverts d'une croûte de macaroni au fromage. Ignorant la vaisselle, Alexa emporte son sac dans sa chambre et le dépose sur son lit. A l'autre bout de la pièce, dans le second lit jumeau, deux de ses nièces dorment à poings fermés, leurs cheveux mêlés se détachant sur la blancheur des draps.

Alexa allume la minuscule lampe de chevet et fouille dans son sac, à la recherche de son calepin. Elle vient d'avoir une idée. Quelqu'un qui pourrait lui donner un peu de boulot : le doyen d'une université hispano-américaine. Elle sent sous ses doigts quelques stylos, des tubes de rouge à lèvres, et son chéquier. Mais aucune trace de son calepin.

Après tout, quelle importance ? Le doyen n'aura sans doute aucun besoin de ses services, ni personne d'autre, d'ailleurs. Elle n'a toujours pas de bureau, ni de capitaux pour s'en offrir un. Elle n'a pas de clients non plus. Plus elle pense à la voie qu'elle a choisie, plus elle doute... Adossée à la tête de lit, elle a l'impression que tout ça est inutile, que ses efforts sont vains.

Allons ! Sois positive ! se dit-elle. Mais ce n'est pas facile.

Elle reprend son sac d'un air absent et plonge sa main tout au fond. Ses doigts se referment sur un petit objet lisse. C'est la grenouille que Billy lui a donnée... Alexa sourit intérieurement : décidément, cette fille lui plaît de plus en plus.

Elle sort la grenouille et l'examine. C'est une gentille attention, même si l'idée est curieuse. Où diable a-t-elle déniché cette chose ? On dirait une de ces babioles à dix cents qu'on trouve dans la ville-frontière de Tijuana.

Mais, quand elle tend la main dans le cercle de lumière de sa lampe, Alexa note que la chose brille un peu, comme si elle était en pierre polie. Brusquement, elle trouve à cette grenouille un charme fou. Elle la tourne et la retourne dans sa main, poursuivant son examen minutieux.

Puis elle installe la grenouille sur sa table de nuit, juste sous la lampe. Et, sans penser davantage à son calepin, elle éteint la lumière.

*

* *

Le matin suivant, Alexa aide les enfants à se préparer pour l'école. Dès qu'ils ont franchi la porte et que le calme revient dans l'appartement, elle s'installe à son bureau sans grand enthousiasme. Elle fait quelques exercices de respiration avant de se mettre

en route, ce qui devient de plus en plus difficile le matin.

Tout en se massant le cou, elle sort quelques dossiers du tiroir de son bureau et allume son téléphone portable. Au même moment, le téléphone s'anime entre ses mains. L'écran vire au rose, puis au vert et au pourpre, et la sonnerie résonne dans tout l'appartement.

C'est sûrement la deuxième banque qu'elle a consultée qui la rappelle pour lui annoncer que sa demande de prêt est rejetée... Alexa prend la communication en se rappelant la promesse qu'elle s'est faite de rester pro en toutes circonstances.

— Alexa Villa. Bonjour !

— *Buenos dias*, Carlos Ortega à l'appareil. J'aimerais m'entretenir avec vous de votre projet professionnel.